

HISTOIRE
DE MISS
HENRIETTE STUARD.

TOME SECOND.

VAN
1523569

HISTOIRE
DE MISS
HENRIETTE STUARD,
Ecrité par elle-même ;
ET TRADUITE DE L'ANGLAIS
PAR
Le Traducteur de *l'Étourdie*.

TOME SECOND.



A GENÈVE,
& se trouve à PARIS,
Chez BRIAND, Libraire, hôtel de Villiers,
rue Pavée St. André-des-arts.

M. DCC. LXXXIX.



HISTOIRE

DE MISS

HENRIETTE STUARD.

SECONDE PARTIE.

MISS Dormer étoit trop touchée de mon état pour m'abandonner ; elle m'entraîna dans son appartement, & passa la nuit à m'offrir des sujets de consolation, que dans ce triste moment j'étois incapable de recevoir. Le matin je la vis se livrer au sommeil, & je pris ce moment pour aller dans ma chambre m'abandonner à toute ma douleur. Campel ne tarda pas à y paroître ; sa vue la redoubla, nous pleurâmes long-temps ensemble sans avoir la force de prononcer un mot :

Tome II.

A

Campel rompit enfin ce lugubre silence. "Hélas ! dit-il, que je serois heureux, si la persuasion de la douleur que j'éprouve pouvoit adoucir la vôtre un instant. „ C'est, lui dis-je, une vraie consolation pour moi, de voir un ami que j'estime autant, partager ma peine. " Un ami ! un ami ! s'écria-t-il : oui, je le suis, & je ferai toute ma vie ma gloire d'en mériter le titre. J'adore, il est vrai, l'aimable Henriette, mais ma passion pour elle n'en a pas moins tout le caractère de la plus pure amitié ; & si mes yeux la voyent en amant passionné, comme son ami, son intérêt me fera toujours plus cher que le mien, & son bonheur sera l'unique objet de mes desirs. „ J'étois embarrassée de répondre à des expressions si touchantes ; la tendre sollicitude de Miss Dormer me tira de peine, sa

présence mit fin à notre conversation, elle m'épargna la honte de paroître ingrate. Cette obligeante amie parut bien aise de ne pas me trouver seule, elle m'obligea à remonter chez elle, & connoissant déjà l'amitié de Campel pour moi, elle l'engagea à ne pas nous quitter, & fit défendre sa porte, persuadée qu'un plus grand monde ne pourroit que m'importuner.

Ma gouvernante, sur la fin de sa maladie, avoit disposé de ses biens; elle m'avoit fait un fort joli présent; je pris le deuil comme je l'aurois porté d'une mère : hélas ! je lui devois plus qu'à la mienne, & ses tristes funérailles faites, je partis pour aller passer quelques jours dans une très-jolie campagne, que Miss Dormer possédoit dans le comté de Richemond; elle m'y conduisit dans l'espérance que l'air de la

campagne pourroit rétablir ma santé, alors trop altérée; la mort de ma gouvernante, dont le colonel instruisit Milady Cécilia, me servit d'excuse pour être partie sans la voir; à mon retour ce fut mon premier soin, j'en fus reçue avec tous les témoignages de l'amitié, elle me présenta à toutes ses connoissances, de sorte que passant presque mes journées chez elle, j'augmentai les miennes, ce qui me donna l'espoir de me procurer un plus grand nombre de protecteurs; mais Milady s'expliquoit si hautement sur son désir d'avoir seule la gloire de me procurer l'établissement que je méritois, disoit-elle, que personne n'auroit osé chercher à intéresser le gouvernement à mon sort, & la crainte de la désobliger m'ôtoit la liberté de le demander.

Cependant j'avois fait part à ma

mère de tous mes malheurs , & je lui avois demandé un nouvel ordre pour prendre chez son banquier l'argent dont je pouvois avoir besoin ; mais M. Campel m'ayant représenté le long temps qu'il faudroit avant que j'eusse une réponse , m'offrit d'aller lui-même chez le banquier , & ce fut de si bonne grâce que je ne pus le refuser ; je n'y consentis cependant qu'avec répugnance ; je craignois un refus du banquier , & je ne voulois pas que Campel fut instruit de cette mortification. Je me trompai , il m'apporta cinquante guinées , que le banquier , me dit-il , avoit données de fort bonne grâce , après l'avoir prié de m'assurer que je pouvois disposer de sa caisse. Comme je devois dans deux mois recevoir des nouvelles de ma mère , je fus fâchée que Campel eut pris une aussi grosse

somme, & je voulus aller m'en expliquer avec le banquier : foyez aussi tranquille que lui, me dit ce généreux garçon ; je dois cependant vous avouer une trop grande liberté que j'ai prise. Je lui ai donné un billet de garantie ; pardonnez, si je l'ai fait sans votre aveu ; je n'avois que ce moyen de répondre à son honnêteté „.

Extrêmement humiliée de recevoir d'un amant un service de cette nature, appercevant même une sorte d'embarras dans la réponse de Campel, je voulus m'éclaircir, & au moment qu'il fut sorti, je fis appeler des porteurs & me rendis chez le banquier. Obligée de lui décliner mon nom ; “ je me rappelle, dit-il, Mademoiselle, vous avoir payé un billet de Madame votre mère, il y a quelque temps, mais je suis fâché de vous dire que

sans un nouvel ordre de sa part, je
 ne pourrois rien vous donner „
 Je reconnus alors le moyen dont
 s'étoit servi Campel pour me faire
 accepter son argent, je n'en témoi-
 gnai rien au banquier ; mais je ne
 lui cachai pas le ressentiment que
 m'inspiroit sa défiance. Quoiqu'il
 eut été injuste de savoir mauvais
 gré à Campel de la tournure ingé-
 nieuse dont il s'étoit servi pour me
 faire recevoir des secours qu'il ju-
 géoit pouvoir m'être nécessaires, je
 n'en fus pas moins décidée à lui
 rendre les cinquante guinées. Arri-
 vée chez Miss Dormer avec quel-
 que impatience de le revoir, j'y
 trouvai d'assez agréables nouvelles.
 “ M. Edouard sort d'ici, me dit
 cette bonne amie, très-fâché de
 ne vous avoir pas trouvée ; il
 vous a écrit devant moi une lettre
 qui doit vous faire plaisir „ la

voilà „ Je la pris, & lus ce que
vous allez voir.

MADemoiselle,

„ Vous trouverez ci-joint un
„ billet de cent guinées, que je
„ vous prie de recevoir, en atten-
„ dant qu'au retour de Madame
„ votre mère nous puissions régler
„ avec elle, à sa plus grande satis-
„ faction, toutes les prétentions
„ qu'elle peut avoir sur les biens
„ de Madame sa sœur.

J'ai l'honneur d'être &c..

Dans tous les temps, ce présent
m'eut été très-agréable; la circon-
stance dans laquelle je me trouvois
me le rendit précieux; je pouvois,
sans qu'il pût s'en plaindre, ren-
dre à M. Campel le secours qu'il
avoit eu l'art de me faire accepter:
au moment qu'il revint chez moi,
je le priai en riant d'aller retire

l'engagement qu'il avoit contracté, & je le remerciai de la manière adroite dont il s'étoit servi pour se rendre utile; trop poli pour insister à me faire garder un secours qui ne m'étoit plus nécessaire, il ne me laissa voir que le regret d'avoir perdu cette occasion de m'obliger.

Je commençois à reprendre ma tranquillité, que la perte de ma gouvernante avoit si fort troublée, lorsque des lettres de ma mère vinrent me causer une nouvelle douleur plus accablante encore; elles m'apprirent la mort de ce frère si tendrement chéri & si digne de l'être: je ne soutins point ce funeste événement, une très-longue maladie en fut la suite; plus d'une fois même on désespéra de ma vie; ma jeunesse, la force de mon tempérament me la conservèrent,

j'étois destinée à bien d'autres malheurs.

Au moment de ma convalescence, Miss Dormer me fit transporter à sa campagne, & touchée de l'intérêt véritablement tendre que M. Campel lui avoit paru prendre à moi, elle lui permit de nous y venir voir : mais ni les assiduités de ce fidelle amant, ni les soins empressés de cette constante amie, rien n'affoiblissoit ma douleur. Je n'avois de consolation que celle de répandre des larmes. Dans cet état, qui m'eut rendue insupportable à tout autre qu'à Miss Dormer, le croirez-vous, ma chère amie, une lettre, une seule lettre, produisit ce que l'amitié la plus tendre avoit vainement entrepris ; mais l'amour l'avoit écrite, & l'amour calma la plus juste, la plus raisonnable des douleurs. Cette lettre étoit de Dor-

mont; quelle joie ne me fit-elle pas éprouver ! Je l'ouvris d'une main tremblante; mais comment vous exprimer le ravissement que me causa la lecture des premières lignes; elles m'apprenoient que mon amant, rendu à la lumière, étoit devenu protestant (*). " Affligé, me disoit-il, pénétré de me voir dans une croyance qu'il ne supposoit pas la bonne, il s'étoit attaché à lire tous les livres de controverse, dans l'espérance de se mettre en état de détruire mon erreur; mais trois mois de lecture assidue, ne servirent qu'à lui donner des doutes, & une incertitude qui lui causoit une peine incroyable. Pour la faire cesser, il continua son étude, & croyant appercevoir un rayon de lumière, il redoubla d'ardeur; enfin, après

(*) On se rappellera que c'est une protestante qui parle.

le plus long & le plus pénible travail, il reconnut la vérité. L'amour, il est vrai, disoit-il, a été le premier motif de mon changement; mais j'ai la douceur de penser n'avoir cédé qu'à la raison, & ne m'être rendu qu'à l'évidence. „ Il me disoit n'attendre que le départ du premier vaisseau pour se rendre à Londres, & finissoit par m'assurer de la plus tendre & de la plus constante passion.

Lorsque les premiers transports de ma joie furent un peu calmés, le souvenir de mon malheureux frère vint à son tour occuper mon esprit; de sorte que ce mélange de peine & de plaisir changea le désespoir auquel je m'étois livrée en une mélancolie douce, qui ne m'empêchoit pas cependant de jouir de toute la satisfaction, que l'idée de pouvoir être unie à mon

cher Dormont faisoit éprouver à mon ame.

De retour à Londres, les bontés soutenues de Milady Cecilia contribuèrent à me rendre à mon premier état, & m'engagèrent à faire en son honneur quelques ouvrages poétiques, qu'elle reçut d'abord avec reconnoissance, & qu'elle se fit même un plaisir de communiquer à ses amis; mais les éloges qu'ils m'attirèrent, excitèrent bientôt sa jalousie, & je ne tardai pas à m'en appercevoir : ses caresses furent moins vives, & la froideur succédant à l'amitié qu'elle m'avoit toujours témoignée, je fus peu surprise de voir qu'elle ne parlât plus de l'établissement qu'elle m'avoit promis. J'ignorois alors l'art supérieur qu'avoit cette grande dame pour tenir les gens dans sa dépendance, par des promesses qu'elle

n'avoit nul désir de remplir ; le souvenir de mon cher Dormont, l'idée que l'obstacle qui devoit nous tenir séparés à jamais n'existoit plus, remplissoit mon cœur d'une joie trop pure , pour que l'indifférence de Milady put l'occuper. Je ne savois cependant quel prétexte elle pourroit prendre pour excuser son refroidissement , aux yeux nombreux qu'elle avoit fortement assuré de l'intérêt qu'elle prenoit à moi ; mais j'étois loin de soupçonner la noirceur qu'elle vouloit employer, non seulement pour m'éloigner d'elle , mais pour me perdre en ternissant ma réputation. Après quelque temps d'une froideur qui commençoit à me lasser, elle me dit un jour, & avec ce ton d'amitié qui m'avoit antrefois séduite ;
 “ me voici à la veille de remplir ma promesse avec vous , j'ai parlé

à la princesse : elle vous trouve un peu jeune pour vous jeter ainsi dans le grand monde ; mais je lui ai fait connoître votre mérite , & l'ai si fort assurée de votre bonne conduite , que dans peu vous ferez à elle ; en attendant , j'aurois un plaisir à vous demander , & c'est avec d'autant plus de confiance , qu'en me l'accordant , vous mènerez une vie délicieuse jusqu'au moment que vous puissiez entrer chez la princesse. La comtesse de Portland , ma sœur , arriva hier de la campagne avec sa fille , à peu près de votre âge & d'un caractère charmant , elle voudroit lui trouver une amie dont l'exemple contribuât à la former , & d'abord j'ai jeté les yeux sur vous ; vous ferez chez la comtesse comme une seconde fille , vous jouirez de tous les agrémens qui se trouvent dans

sa maison, & l'une & l'autre nous vous en ferons également obligées.», Milady joignit à cette prière des grâces si touchantes, qu'elle eut peu de peine à me séduire; vous connoissez d'ailleurs la franchise de mon caractère; combien la défiance lui est étrangère, & Cécilia ajoutoit à l'empire que donne aux grands sur ceux qui en attendent des faveurs, un air de bonté, d'affabilité, auquel on ne résiste pas: vous serez donc peu surprise de ma facilité à oublier ses froideurs, & de la joie avec laquelle j'acceptai sa proposition; je l'en remerciois même comme d'un bienfait, lorsqu'on annonce la comtesse de Portland. Rien n'est plus heureux, dit Milady, que cette rencontre, je vais tout de suite vous présenter à ma sœur: en effet, me prenant par la main: Ma sœur, lui

dit-elle, voilà Miss Stuard qui, à ma prière, veut bien être la compagne de ma nièce, jusqu'à ce que j'aie obtenu la place que je sollicite pour elle; la comtesse s'arrêta, me fixa, & après m'avoir assez longtemps considérée, elle me salua avec une politesse à laquelle un maintien aussi rude, qu'il annonçoit de fierté, ne m'avoit point préparée; elle s'humanisa cependant au point de me remercier de ma complaisance, & me sollicita avec tant d'instance de me rendre auprès d'elle, que j'obtins avec peine un délai de quelques jours, sous le prétexte d'arranger mes petites affaires; ce délai cependant ne m'étoit pas nécessaire, mais je voulois paroître avec la décence convenable à une grande maison, & au nom que je portois; je fis à cette occasion, assez imprudemment, une

dépense peu conforme à ma situation.

Le pauvre Campel, instruit du nouveau parti que je prenois, en conclut que sa passion ne seroit jamais payée que par de l'amitié; il s'en affligea avec Miss Dormer, qui véritablement s'intéressoit à lui: il ne concevoit pas, disoit-il, qu'avec l'esprit & le jugement qu'il disoit me connoître, je pûs me laisser séduire par le goût du grand monde, sans penser à la dépense inutile à laquelle j'allois m'exposer. Quoique les réflexions de Campel ne partissent que du vif intérêt qu'il prenoit à moi, je ne pus les entendre de la bouche de Miss Dormer, sans témoigner quelque petit ressentiment contre lui. " Vous avez tort, me dit cette excellente amie; M. Campel n'est pas seul à blâmer le parti que vous allez pren-

dire, & plusieurs de vos amies pensent à cet égard comme lui. Le haut rang de Lady Cécilia n'a pas mis sa conduite à l'abri de la critique; plus d'une aventure l'ont rendue célèbre; & l'air fier & haut de la comtesse sa sœur ne l'ont pas exemptée de censure. En un mot, la réputation de ces deux dames est loin d'être sans tache; & l'on trouve assez généralement qu'une personne de votre âge, de votre figure, de votre naissance, sera assez mal placée auprès d'elles „

J'étois bien sûre que l'amitié seule de Miss Dormer la faisoit parler ainsi; mais soit par l'idée des avantages que Milady devoit me procurer, soit qu'entraînée par mon goût pour le monde, je me livrasse à mon étourderie ordinaire, je remerciai Miss Dormer de ses avis sans les suivre, & j'éloignai de mon

esprit tout ce qui pouvoit nuire à mon estime pour Milady.

Mes arrangemens faits, je fis porter mes coffres chez la comtesse, & entrant dans ma chaise pour m'y rendre, Miss Dormer m'embrasse avec une extrême tendresse. " Je souhaite, me dit-elle, que vous n'ayez pas à vous repentir de la démarche que vous faites; mais dans tous les temps vous me retrouverez. „ Je la remerciai, & sans faire attention à la crainte qu'elle ne pouvoit s'empêcher de témoigner, je suivis mon projet.

Lady Cécilia arrivoit chez sa sœur au moment que je me présentai à sa porte: " venez, me dit-elle du ton le plus affectueux, que je vous présente à ma nièce „; je la suivis dans le salon, où je fus reçue par une jeune personne de dix-sept ans, dont la figure, l'air de

bonté, surtout les grâces qui accompagnoient toutes ses actions, me séduisirent au point, que dès ce moment je me sentis pour elle le plus tendre penchant. La comtesse arriva au moment que Miss Louise me témoignoit, d'une manière charmante, le plaisir qu'elle avoit à me voir, & que je l'assurois du désir que j'avois de lui plaire; elle parut très-satisfaite de me trouver auprès de sa fille, & je ne doutai pas que je ne passasse des jours heureux, dans un lieu qui me paroissoit aussi agréable; mais je ne tardai pas à reconnoître mon erreur.

La maison de la comtesse étoit ouverte, & trois fois la semaine il s'y rassembloit nombreuse compagnie; le jeu y attiroit des gens de tout rang, Miss Louise l'aimoit avec passion. Le peu de goût que

J'avois pour cet amusement rendoit ces journées tristes pour moi, & je m'accoutumai à les passer avec deux jeunes personnes de famille, à peu près de mon âge, attachées à la maison & toujours occupées à broder ou à d'autres ouvrages d'agrément ; un jeune enfant de onze ans, miracle d'esprit & de gentillesse, étoit seul auprès d'elles, & nous nous en amusions fort. Mais cette habitude de passer mes jours éloignée du grand monde m'en fit bientôt oublier, & produisit, dans la Comtesse & dans Milady, une sorte de dédain qui bleffoit mon amour-propre, & me déterminâ bientôt à sortir de cette maison. J'allai témoigner les dégoûts que j'y éprouvois à Miss Dormer. "Je vous l'avois prédit," me dit cette prudente amie, que vous ne trouveriez pas chez la Com-

tesse tous les agrémens dont vous vous flattiez ; cependant je ne pense pas que vous deviez la quitter si promptement ; ce seroit pour Milady un prétexte qu'elle cherche peut-être , pour ne plus s'employer pour vous ; elle se plaindra , vous taxera d'ingratitude , persuadera ses amis que vous en êtes coupable , & loin de vous servir , sa connoissance vous deviendra nuisible : croyez-moi , vous lui avez promis d'être trois mois chez elle , remplissez votre engagement ; & si alors sa protection n'a rien produit , comme j'ai lieu de le craindre , vous la quitterez décemment & reviendrez à moi. Je suivis les avis de cette tendre amie ; mais croirez-vous que dans ce cercle brillant dont j'étois environnée , mes yeux demeuraissent oisifs ? Ils l'étoient cependant , & malgré ce coupable penchant

que j'avois pour la coquetterie, je ne trouvai personne sur qui je désirasse exercer mon pouvoir; malgré cette indifférence, deux sujets s'attachèrent à moi, mais deux sujets si minces, que je dédaignai même d'y faire la plus légère attention. L'un étoit un certain Tripoli, Italien, banni de son pays, disoit-on, pour meurtre. Cette circonstance, qui auroit dû n'inspirer que de l'horreur, servit de recommandation à Tripoli, par l'idée qu'elle donnoit à la Comtesse de la grandeur de son courage; établi pour veiller sur la conduite du vicomte, le fils de la maison, jeune homme de vingt ans qui raffoloit de son gouverneur, Tripoli se crut un être important; il oublioit que dans son état on ne peut s'acquérir de l'estime & s'attirer des égards, que lorsqu'on relève un mérite réel par une extrême modestie.

modestie. Tripoli au contraire , d'une figure assez passable , fier de la considération qu'on lui marquoit , ne voyoit rien d'aimable que lui : enfin pour abrégér & finir son portrait, Tripoli étoit un nouveau Narcisse ; son pupile & lui venoient souvent nous voir travailler , & Tripoli ne manquoit aucune occasion de me témoigner l'impression que j'avois faite sur lui , ne doutant pas du plus heureux succès : c'étoit avec tant de fatuité que quelquefois je ne pouvois m'empêcher d'en rire ; mais comme il n'étoit pas dans mon caractère de m'offenser des hommages qu'on rendoit à mes charmes , je recevois sans dédain les regards passionnés de ce nouvel amant , & aussi long-temps qu'il se tint dans les bornes que lui prescrivoit sa place , je feignis d'ignorer une passion dont toute la maison

étoit instruite. Dans ce même temps, ma bonne ou plutôt ma mauvaise fortune me procura un amant d'une bien plus grande importance ; vous allez croire sans-doute que c'étoit un des seigneurs de la cour, puisqu'il me devins la rivale de la comtesse ; point du tout, c'étoit un jeune chapelain au teint frais, à la bouche vermeille, qu'elle avoit tiré des écoles d'Oxford pour remplir cet emploi auprès d'elle ; car elle avoit la vanité de vouloir passer pour dévote, & en cette qualité elle n'avoit pas de plus douce joie que de s'enfermer quelques heures avec lui, pour faire ensemble des lectures pieuses. Le comte lui-même, le plus doux, le plus patient, le plus complaisant des maris, n'avoit pas de plus grand plaisir que de vider une bouteille avec son chapelain. J'ignore quel étoit le prin-

cipe de la conduite de ce bon mari, on l'attribuoit à son amour pour la paix, la comtesse & sa sœur étant les dames d'Angleterre les plus hautes & les plus fières. Quoiqu'il en soit, mon esprit étoit trop porté à la plaisanterie pour ne pas m'amuser infiniment de ce nouvel amant: plus instruit des poètes que de la théologie, il me récitoit sans-cesse les endroits les plus tendres de ceux qu'il avoit lûs, & j'y répondois par une citation de Tillotson, je l'exhortois à lire ses sermons; je le désespérois, par le soin que j'avois de le rappeler à son état. Il avoit assez d'esprit pour ne pas se méprendre sur ma conduite, & assez de vanité pour attribuer mon indifférence à un cœur prévenu. Il ne se trompoit pas, l'aimable Dormont y régnoit, pouvois-je oublier les preuves de sa tendresse? Mais le chapelain ne

pouvoit pénétrer mes sentimens , & concluant que je lui préférois Tripoli, il s'avisa un jour de me plaifanter à son occasion : offensée d'un foupçon auffi humiliant, je le témoignai avec tant de fierté au petit preftolet , qui en devint plus circonfpect. Mais cette plaifanterie , dont Tripoli fut instruit, fit fur fa vanité un effet différent, il crut que ce méprifable chapelain avoit reconnu en moi une préférence flatteufe pour lui : dès ce moment fes foins furent plus empressés, ses affiduités redoublèrent, & je craignois , non fans raison, qu'il ne pousât l'audace jusqu'à se déclarer. Mais laissons pour un moment ces deux tristes amans s'épuifer en conjectures, & revenons à Miss Louife.

Je crois vous avoir dit , ma chère amie, qu'à mon arrivée chez la comteffe, son aimable fille m'a-

voit marqué de l'amitié, & si son amour pour le jeu l'empêchoit de m'en donner de plus fréquens témoignages, elle m'en dédommageoit les jours qui n'étoient point consacrés à cet amusement; nous les passions ensemble & délicieusement dans sa chambre: c'est dans ces tête-à-tête, que je crus apercevoir en elle un assez grand changement; sa vivacité n'étoit plus la même, une tendre langueur y avoit succédé: je m'y intéressois trop pour n'en être pas touchée, pour ne pas désirer d'apprendre ses chagrins & de les soulager. Un jour qu'elle me parut plus affectée encore: pardonnez-moi, lui dis-je, si je me plains de votre peu de confiance, vous m'accordez votre amitié, & j'ignore vos peines; on les soulage en les confiant à une amie sûre & discrète. Elle m'inter-

rompit. " Chère Henriette , me dit-elle en rougissant & en me ferrant la main , ne me reprochez rien ; il est vrai , j'ai des peines , & la seule crainte de vous voir condamner ma foiblesse , vous en a fait un secret ; elle ne le fera plus pour vous , écoutez-moi : Oui , ma chère Henriette , je suis la plus malheureuse des femmes ! „ En prononçant ces mots , elle versa un torrent de larmes , qui firent sur mon cœur la plus profonde impression. " J'adore malgré moi , continua-t-elle , un homme que je suis forcé de reconnoître indigne de ma tendresse. Il y a environ 18 mois que Milord Stafort revint de ses voyages ; j'entendois si fort vanter ce jeune seigneur , que j'avois le plus grand désir de le voir : mais n'ayant pas les mêmes liaisons , je ne pouvois le rencontrer que dans des lieux

publics; un opéra nouveau m'en fournit enfin l'occasion; j'aperçus dans une loge vis-à-vis de la mienne, un jeune homme dont la figure noble me frappa, & je ne pûs m'empêcher de désirer que ce fut lui; bientôt je fus satisfaite, il aperçut la comtesse de Sandvich auprès de laquelle j'étois, il s'empressa de venir la joindre, & j'appris d'elle que c'étoit celui que je déirois tant de connoître. A son nom la rougeur couvrit mon visage, mais on ne s'en aperçut point, & j'eus le temps de me remettre avant qu'il m'adrefsât la parole, ce qu'il fit très-souvent pendant le spectacle: son attention à m'offrir la main lorsqu'il fut fini, des propos assez galans qu'il m'avoit tenus, tout confirma dans mon esprit l'idée flatteuse que j'avois fait quelque impression sur le sien;

dès ce moment je me rendis assidue chez la comtesse de Sandvich; je l'y rencontrais souvent : enfin, que vous dirai-je ? Lord Stafort ne tarda pas à me parler de sa passion, & à me demander la permission d'en instruire mes parens, ce que je lui accordai sans peine. D'une naissance & d'une fortune égales, je ne prévoyois aucun obstacle à mes desirs; en effet, peu de temps après je reçus l'ordre de regarder Milord comme celui auquel j'étois destinée; entre gens de notre rang ces sortes d'affaires sont bientôt réglées; mais pour conclure notre mariage il falloit attendre le retour du roi; il étoit à Hanover, où Milord devoit aller le joindre; il fut absent cinq ou six mois, avec quelle joie je le vis revenir! avec quel transport je reçus un cœur sur lequel, disoit il, j'avois toujours régné!

On travailloit aux préparatifs de notre mariage , j'avois déjà reçu les présens de Milord , je n'attendois que le moment de notre union. Quelle a été ma douleur lorsque j'ai appris de mon père qu'il exigeoit de lui une augmentation de dot de cinq mille livres sterling. Mon père s'y est refusé , & sur son refus , Milord a déclaré qu'il retiroit sa parole. Dès ce moment mon père m'a ordonné de lui renvoyer ses lettres & ses présens , & défendu de le revoir. Vous devez juger combien j'ai d'abord été indignée d'un pareil procédé. Mais bientôt ma tendresse me l'a fait excuser : oh ! chère Henriette , si vous le connoissiez , vous pardonneriez ma foiblesse ; je dois obéir à mon père , je le fais , & je le ferai ; mais je mets d'envie de reprocher sa conduite à cet indigne amant : conseil-

lez-moi, que dois-jè faire,, ? C'est ainsi que Miss Louise finit son récit, & ce ne fut pas sans répandre de nouvelles larmes, & sans reprocher à son amant sa bassesse & à son père sa dureté. Je réfléchis un moment sur ma réponse : cet amant avare, dis-je enfin à la malheureuse Louise, ne mérite pas que vous vous abaissiez jusqu'à lui porter des plaintes, elles redoubleroient sa vanité; l'indifférence la plus profonde est le sentiment que vous devez lui témoigner, & le seul moyen peut-être de vous le ramener, si un penchant plus fort que la raison vous attache encore à lui : croyez-moi, renvoyez-lui ses lettres, ses présens; évitez surtout sa présence & tout éclaircissement tendant à le justifier. Croyez que s'il vous aime il en cherchera les moyens, & sur sa nouvelle con-

duite, nous jugerons de ses sentimens. “ Ecoutez une idée qui me vient, reprit Louise : je meurs de désir de connoître par moi-même l’impression que fera sur lui le renvoi de ses lettres & de ses indignes présens. Ma mère m’a permis de choisir les moyens les plus propres à lui faire cette restitution, je vais lui écrire de se rendre chez moi ; il vous trouvera seule, tandis que, cachée derrière cette porte, je serai témoin de tout ; vous lui direz l’ordre que j’ai reçu de ne plus le voir, la facilité avec laquelle je m’y suis soumise. Et je vous promets que s’il reçoit avec indifférence la prière que vous lui ferez de ma part, de ne plus chercher à me rencontrer, je renonce à lui, & je l’arrache pour toujours de mon cœur. Vous ne pouvez, ajouta-t-elle, ma chère Henriette, me refuser un service si

propre à me rendre le repos & la tranquillité que j'ai perdue. „

Comme je ne voyois rien dans ce projet de contraire à la décence, je m'y prêtai sans peine. Louise écrivit sur une carte à Milord, pour le prier de se rendre chez elle dans l'après-midi, & je me préparai à recevoir cette singulière visite.

A l'heure venue, nous montâmes à l'appartement de Louise, où, placée à la porte d'un petit cabinet, elle pouvoit, au moyen d'un paravent que j'avois arrangé devant elle, tout voir & tout entendre, sans être apperçue. Milord ne tarda pas à paroître; au moment qu'il fut annoncé, il s'avança vers moi, me prenant pour Louise, avec un air qui annonçoit la satisfaction & la joie; mais reconnoissant son erreur: me trompai-je ? s'écria-t-il, & n'est-ce point Miss Stuard! Aussi

étonnée que lui, & reconnoissant dans Milord le comte de Sunderland, dont je vous ai parlé au commencement de mon histoire, qui m'avoit secourue dans le danger que j'avois couru au spectacle, & qui avoit fait éprouver à mon cœur ses premiers sentimens de tendresse, je demeurai quelques instans muette : mais sentant combien dans ce moment une pareille reconnoissance pouvoit être dangereuse, combien elle pouvoit faire naître de soupçons, aussi injurieux qu'injustes, je feignis de ne pas le reconnoître, & sans répondre à sa question : vous croyiez sans-doute, lui dis-je, Milord, trouver ici Miss Louise, mais soumise aux ordres de son père, & déterminée à ne plus vous voir, elle m'a chargée de vous remettre vos lettres & vos présens, en vous priant d'ou-

blier toutes les liaisons qu'il peut y avoir eu entre vous , & de ne plus chercher les occasions de la revoir. J'aurois pu parler plus longtemps , fans crainte d'être interrompue. Les yeux fixés sur moi , Milord continuoit à marquer sa surprise par son silence ; il le rompit enfin , après m'avoir vu étaler sur une table ses lettres & ses présens. Je ne fais , me dit-il , si je vous suis connu , mais , ou je me trompe fort , ou vous êtes Miss Stuard. Il eut été difficile de dissimuler davantage : oui Milord , lui dis-je , je suis Miss Stuard , & je crois reconnoître en vous le généreux seigneur qui me secourut dans un danger pressant auquel je me trouvai exposée au spectacle , & dont je n'ai jamais perdu le souvenir ; mais voilà ma commission remplie , je vous prie de trouver bon

que je me retire. Je me retirois en effet, mais Milord me retenant : est-il possible, me dit-il, que vivant dans cette maison, vous ayez ignoré que le comte Stafort fût mon père ? & qu'à sa mort j'ai pris & son nom & son titre ? Mais en changeant de nom, mon cœur n'a point changé, il est à vous, Henriette, & je ne saurois assez remercier le ciel de vous avoir retrouvée. Plus Milord paroissoit vouloir m'entretenir, plus mes allarmes redoubloient. Un profond soupir que j'entendis, suivi d'un bruit assez considérable, me fit connoître dans quel état douloureux cette conversation jetoit la malheureuse Louise. Ce soupir, le comte l'entendit : est-ce qu'on nous écoute, dit-il ? Il vouloit s'avancer, mais frappée de l'humiliation qu'éprouveroit mon amie, je l'arrêtai : Milord, lui dis-je encore

une fois, ma commission est remplie, je vous conjure de vous retirer: que je me retire après avoir eu le bonheur de vous retrouver! Non, n'y comptez pas, à moins que je ne sache où vous rejoindre.

Vous devez juger, ma chere amie, combien étoit pénible ma situation; combien elle étoit embarrassante. Outre le danger des soupçons qu'elle pouvoit faire naître dans l'esprit de la pauvre Louise, son état me touchoit véritablement; j'aurois donné le monde pour être délivrée de M. lord; je n'y pus réussir que par la promesse de lui faire dire le lendemain le lieu où il pourroit me revoir. Il partit enfin, & je courus à Louise, que je trouvai sans connoissance, couchée sur le parquet, ainsi que je l'avois prévu; j'employai toutes mes forces à la relever, & tous mes soins à la secou-

rir. Revenue à elle , elle jeta les yeux sur la table où j'avois déposé les lettres & les présens. Hé quoi ! dit-elle , Milord a-t-il refusé de les reprendre ? Sans doute , il étoit trop occupé de vous pour penser à des objets si peu importans ; vous le connoissiez donc , ajouta-t-elle ? Vous avez dû juger , lui dis-je , par sa surprise & par la mienne , que ni lui ni moi ne nous attendions à nous voir. “ Je ne veux point pénétrer ce secret , reprit Louise ; tout ce que je fais , c'est que Milord m'a traitée avec mépris , & que je m'étois fort mal adressée pour la commission dont je vous avois priée. Qu'il n'en soit plus question , je prendrai d'autres mesures pour lui faire parvenir ce que je dois lui rendre ; après quoi elle me fit une profonde révérence , & je me retirai très-affligée des soup-

cons de Louise, & plus touchée encore de sa douleur. Vous croirez peut-être, ma chère amie, que mon penchant à la coquetterie me fit voir avec une sorte de plaisir, l'amant que la fortune paroïssoit vouloir me rendre. Non, l'âme intéressée de Milord m'avoit d'abord inspiré du mépris; & un air de petit-mâitre, de fatuité même, qu'il avoit rapporté de ses voyages, auroit suffi pour m'éloigner de lui, quand même je n'aurois pas réfléchi que la plus légère intelligence avec lui ne pouvoit, dans cette occasion, que nuire à ma réputation; ainsi, malgré ma promesse de le revoir, je me promis bien d'y manquer.

Le lendemain Louise me fit prier de passer dans son appartement. Me pardonnerez-vous, me dit-elle, le moment d'humeur que je vous té-

moignai hier ? Je l'avoue , je ne pus me défendre d'un soupçon dont je reconnois l'injustice. Cependant vous connoissiez Milord ; pourquoi ne me l'avez-vous pas dit ? Je connoissois le comte de Sunderland , lui dis-je , mais point du tout Milord Stafort ; & je le connoissois si peu , que je ne l'ai vu que deux fois : j'étois fort jeune , c'étoit avant mon départ pour l'Amérique , & il étoit si fort éloigné de mon souvenir , que j'ai eu peine à me le remettre. "Cependant, reprit Louise, il vous a parlé comme ayant eu quelque intelligence avec vous. ConteZ - moi , je vous prie , quelle a été l'occasion de votre connoissance „. Alors je lui racontai comment le comte m'avoit secouru au spectacle , & la visite qu'il m'avoit rendue le lendemain. Depuis ce temps , lui dis-je , je n'avois pas en-

tendu parler de lui, & ignorant que le lord Stafort fût son père, qu'il l'eût perdu, & que le fils eût pris son nom, je ne pouvois prévoir que celui dont vous me parliez fût le même que j'avois autrefois connu. "Ce récit, reprit Louise, s'accorde peu avec les discours qu'il vous a tenus; cependant je vous crois, & ne veux pas vous faire de question indiscrete „ Cette manière de s'exprimer me faisant juger que l'esprit de Louise n'étoit pas entièrement remis, je lui cachai, contre ma franchise ordinaire, la prière que m'avoit fait le comte de le revoir, & la promesse que je lui en avois faite. On verra que cette réserve causa de nouveaux soupçons, dont il me fut toujours impossible de me justifier, nouvelle preuve que l'on ne s'éloigne jamais sans danger de la vérité.

Malgré cet éclaircissement, Louise conserva pour moi un air de froideur, qui ne contribua pas peu à augmenter le dégoût que je prenois pour la maison de la comtesse, & le désir que j'avois d'en sortir; l'insolence de Tripoli acheva de m'y déterminer. Ce fat impudent porta un jour l'audace jusqu'à me faire une déclaration en forme; je la reçus avec tant de fierté, je lui témoignai un mépris si profond, qu'il me quitta le cœur plein de fureur, marmottant quelques menaces qui furent entendues par une ancienne domestique de la maison, dont l'emploi étoit de veiller sur les ouvrages des brodeuses, & sur leur conduite. Cette femme, d'un grand sens & d'une longue expérience, m'avoit prise en affection, dès le moment de mon entrée chez la comtesse. Ellis

étoit son nom ; elle s'étoit fait un plaisir de m'apprendre à broder , ouvrage que j'aimois avec passion. Est-ce de vous , me dit la dame Ellis , que se plaint Tripoli ? est-ce vous qu'il menace de sa vengeance ? Cela peut être , lui dis-je , car je viens de châtier cruellement son insolence ; mais je crains peu son ressentiment. Oh ! mademoiselle , me repliqua cette honnête femme , prenez-y garde , croyez que vous ne sauriez trop vous défier d'un pareil scélérat ; c'est un monstre , les gens de son pays sont familiarisés avec la perfidie , & il les surpasse en noirceur. Mais que puis-je en redouter , dis-je ? Ce matamore ne m'appellera pas en duel , & je ne crains pas qu'il m'enpoisonne. “ Il fera peut-être pis , continua madame Ellis ; croyez que vous êtes sur le bord d'un préci-

pice, dont l'attachement que j'ai pris pour vous, au moment que j'ai eu l'avantage de vous connoître, & la probité m'engagent également à vous avertir. Vous m'effrayez, lui dis-je, mais comment la comtesse peut-elle confier son fils à un pareil scélérat ? " La comtesse place souvent mal ses bontés, me répondit la bonne Ellis ; celles qu'elle a pour Tripoli n'en sont pas l'unique preuve. Mademoiselle, si vous découvriez jamais ce que je vais vous dire, je serois perdue, mais je me fie à votre discrétion. Tripoli n'est pas votre seul ennemi ; vous en avez un plus redoutable dans la personne de la comtesse. Son chapelain est amoureux de vous, & elle ne l'ignore pas, jugez. „

Le goût de la comtesse pour son chapelain n'étoit point ignoré ; & personne dans la maison n'étoit la

dupe de ses lectures pieuses. Je fus donc moins surprise de ce que mademoiselle Ellis prétendoit m'apprendre : mais la manière ironique avec laquelle j'avois toujours traité cet indigne favori ; devoit me mettre à l'abri des soupçons. Apprenez-moi, dis-je à mademoiselle Ellis, comment ce prestolet a pu gagner les bonnes grâces de la comtesse. Je ne suis point admise dans ses secrets, me répondit-elle, quoique ce soit le moyen d'être bien auprès d'elle ; je me suis restreinte en entrant dans cette maison à remplir mes devoirs avec décence & respect : aussi ne suis-je protégée que par M. le comte ; hé, quelle protection ! C'est ainsi que me parla cette femme honnête ; elle ajouta à cette marque de confiance quelques avis sur la conduite que je devois tenir, insistant sur les précautions
que

que j'avois à prendre contre les pièges que pourroit me tendre le scélérat Tripoli. Je voyois bien que la bonne Ellis me cachoit la cause de son inquiétude, ce fut en vain que je la pressai de s'expliquer davantage ; mais pour prévenir tout le mal qu'on pouvoit chercher à me faire, & bien persuadée que j'attendrois en vain une place honorable qui pût augmenter la fortune de mon cher Dormont, je me disposai sérieusement à sortir de cette maison, & j'allois en demander l'agrément à la comtesse, lorsque j'appris qu'elle venoit de sortir avec le comte & ses enfans pour aller dîner à la campagne. Rentrée chez moi, on frappe doucement à ma porte, je vais ouvrir, & à l'instant l'indigne Tripoli se précipite dans ma chambre, s'y renferme, & me prenant dans ses bras, il essayoit d'ar-

rêter mes cris en couvrant ma bouche de son mouchoir ; l'horreur que m'inspira cette action me donna assez de force pour me faire entendre d'un laquais resté dans la maison , & qui , dans ce moment , traversoit le corridor ; il frappe , & le scélérat voyant ses projets confondus , ouvre & s'enfuit en prononçant des sermens exécrables. Appelez Mlle. Ellis , dis-je à ce domestique ; elle arriva sur le champ , & je lui racontai l'étonnante insolence de l'indigne Tripoli. “ Vous ne m'étonnez point , me dit-elle , ce méchant homme est capable de tout , cependant je n'aurois jamais pensé qu'il eût porté aussi loin la scélératesse ; mais qu'allez - vous faire ? „ Je vais , dis-je , informer la comtesse de son retour , que je suis résolue à la quitter , & demain je ne ferai pas chez elle. Mais dois-je lui

raconter l'insolence de son protégé ?
 “ Vous le devriez auprès de toute
 autre , avec elle vous n'obtiendrez
 rien ; elle craindrait trop de déso-
 bliger son cher fils , en chassant un
 homme si peu fait pour demeurer
 avec lui , & vous ferez trop heu-
 reuse , si elle se contente de traiter
 son action de simple plaisanterie.
 Quelle plaisanterie ! m'écriai-je. Je
 causai long-temps avec la bonne
 Ellis en attendant le retour de la
 comtesse ; elle rentra trop tard pour
 que je pusse lui parler ce jour-là , &
 le lendemain j'appris que Lady
 Cécilia étoit venue de grand matin
 chez elle , & que les deux sœurs
 avoient eu une très-longue conver-
 sation ensemble , d'après laquelle la
 comtesse me fit appeler. J'y courus ,
 très-curieuse de savoir le sujet de
 cette ambassade ; je ne tardai pas
 à l'apprendre.

A peine parus-je dans la chambre, qu'elle en ferma la porte avec une violence qui fit trembler la maison ; “approchez, me dit-elle, d'une voix que sa fureur rendoit tremblante, & me donnant des noms que je n'oserois prononcer, & encore moins écrire ; approchez, & rendez compte de votre conduite. Petite impertinente, à votre âge courir après les hommes, les forcer à éviter par la fuite la honte de partager avec vous le déshonneur de ma maison ! „ La surprise me rendit quelque temps muette : enfin revenue à moi ; est-ce bien à Miss Stuard que s'adressent ces infâmes discours ? Quoi ! Madame, c'est sur la foi d'un odieux proscrit que vous osez ainsi m'accuser ! Je venois vous demander justice de son audace, & vous le protégez ! Vous, Madame ! Mais en paroissant per-

suadée de sa vertu, croyez que vous ne la persuaderez à personne. On ne croira jamais que ce nouveau Joseph, dont la réputation est si connue, n'ait pu que par la suite conserver sa chasteté attaquée par quelqu'un de mon âge. Non, Madame, votre puissance & votre état, quelques supérieurs qu'ils puissent être, ne donneront point créance à une aussi ridicule histoire; vous l'inventez pour avoir le droit de me nuire; vous n'y réussirez pas, la comtesse de Portland est trop connue ici; elle m'arrêta. Qu'entendez-vous, me dit-elle, étouffant de rage: j'entends, Madame, que si quelqu'un ici mérite les noms que vous me prodiguez, ce n'est pas moi. J'entends que ma présence vous importune; mais il étoit des moyens plus honnêtes pour m'éloigner de vous, & pour vous rassurer sur

votre chapelain, c'est lui qui fait
 mon crime, Madame, & non pas
 Tripoli. Elle ne put tenir à cette
 apostrophe, les injures redoublè-
 rent, & j'ignore comment eut fini
 cette scène sans l'arrivée du comte.
 J'ai dit qu'il aimoit la paix: " que
 signifie ce vacarme, dit-il en
 entrant,, Madame la comtesse vous
 en apprendra la cause, répondis-je
 en sortant, si elle le juge à-propos;
 tout ce que je puis vous dire, c'est
 que je fors à l'instant de chez vous
 pour n'y plus revenir, avec le ré-
 pentir le plus amer, d'y être jamais
 entrée. Je remontai dans ma cham-
 bre, après avoir chargé un laquais
 de m'aller promptement chercher
 un carosse; un instant après, la
 femme de chambre de Lady Louise
 me porta le billet que vous allez lire.

„ Vous ne ferez point étonnée,
 „ Mademoiselle, si je n'ai pas

„ paru dans votre discussion avec
 „ ma mère, dans laquelle mon an-
 „ cienne amitié auroit pu vous être
 „ utile, mais la trahison que vous
 „ m'avez faite m'en a ôté le courage,
 „ & ne justifie que trop les soup-
 „ çons qu'on a contre vous; lisez
 „ & rougissez si vous en êtes ca-
 „ pable „.

J'avois ouvert le billet de Louise avec tant de précipitation, que je n'avois point apperçu un papier qu'il renfermoit & que j'avois laissé tomber. Il étoit du Lord Stafort. Il se plaignoit de mon manque de parole, & il me conjuroit de lui indiquer un lieu dans lequel il pût m'entretenir de sa passion.

Je me donnai à peine le temps de lire ce billet, mais je relus celui de Louise: dédaignant de lui répondre, & avertie qu'un carosse étoit à la porte, je me rendis chez

Mifs Dormer, à laquelle je racontai mon histoire; j'ai voulu vous voir, lui dis-je, avant d'aller chez Milady Cécilia, avec laquelle je veux aller m'expliquer dans l'instant. " Si vous voulez suivre mon avis, me dit cette prudente amie, vous n'y irez point; ne voyez-vous pas que c'est un complot entre ces deux sœurs, si indignes de leur rang; en y allant vous vous exposez à de nouveaux outrages, au surplus, continua-t-elle, si je vous voyois moins affectée de cette ridicule histoire, je ne ferois qu'en rire; car avec la réputation que se sont acquises ces deux grandes Dames, elles ne persuaderont personne. Qui, en effet, pourra croire qu'un homme tel que Tripoli, si connu par son libertinage, aura fait le cruel avec une personne de votre âge & de votre figure? Con-

solez-vous donc , ma chère Henriette , croyez à l'avenir un peu plus à mes almanachs , & écrivez „ Je suivis les avis de Miss Dormer , & voici quelle fut la lettre que j'adressai à Lady Cécilia.

„ Je viens , Madame , d'abandon-
 „ ner la comtesse , & comme je ne
 „ saurois douter , après la longue
 „ conversation que vous avez eue
 „ ce matin avec elle , que vous ne
 „ soyez instruite du traitement
 „ odieux qu'elle me destinoit , vous
 „ ne ferez sans-doute point surprise
 „ de partager avec Madame votre
 „ sœur le juste ressentiment qu'il me
 „ fait éprouver. Vous avez voulu ,
 „ Madame , en ternissant ma répu-
 „ tation , vous affranchir de l'obli-
 „ gation que vous vous étiez vo-
 „ lontairement imposée , de me pro-
 „ curer une place avantageuse à la
 „ cour ; j'ignore quelle fut votre

„ intention en me donnant cette
 „ espérance, mais vous me permet-
 „ trez de vous rappeler que je ne
 „ l'avois ni recherchée ni sollicitée,
 „ & que je n'ai eu d'autre part à
 „ vos projets que celle de m'y être
 „ prêtée; cette faute, grande à la
 „ vérité de ma part, (j'aurois dû
 „ vous connoître) ne méritoit pas
 „ cependant l'injuste traitement
 „ qu'elle me procure. Madame la
 „ comtesse s'est avilie, les expres-
 „ sions sorties de sa bouche ont
 „ souillé mes oreilles; je rougirois
 „ de vous les rendre, peut-être son
 „ chapelain les lui a-t-il apprises en
 „ lui récitant ses prières. Quoiqu'il
 „ en soit, Madame, croyez bien
 „ que ni elle ni vous n'êtes capa-
 „ bles de ternir ma réputation, la
 „ vôtre & la sienne sont trop bien
 „ établies, & si quelque reproche
 „ peut m'être adressé, c'est d'avoir

„ vécu quelque temps auprès d'elle.
 „ Mais je me justifierai de cette
 „ tache par la régularité de ma
 „ conduite à venir ; je suis avec les
 „ sentimens qui vous sont dûs ,
 „ Madame , votre &c.

Cette lettre écrite & envoyée ,
 Miss Dormer me parla encore de
 mon aventure , & m'en voyant trop
 affectée : “ vous-êtes folle , ma chère
 enfant , de vous en occuper , me dit-
 elle ; je vous le répète , qui pourra
 croire une histoire aussi platement
 fabriquée ? Ce qui m'étonne , c'est
 que ces femmes avec tout leur esprit
 n'aient pas imaginé un moyen plus
 probable de vous nuire , & vous
 devez leur en savoir gré. N'en par-
 lons plus : mais comme il ne paroît
 pas juste qu'après m'avoir accordé
 toute votre confiance , vous n'ayez
 pas aussi la mienne , je veux vous
 raconter mon histoire , peut-être

contribuera-t-elle à adoucir vos peines; vous verrez, ma chère Henriette, que quelque malheureuse que vous ayez été, mes malheurs ont surpassé les vôtres: écoutez-moi.

Histoire de Miss Dormer.

Je suis fille & ne suis point fille; je suis femme sans avoir cessé d'être fille, & veuve sans avoir eu de mari; ce que j'ai à vous raconter vous expliquera cette énigme. Fille d'un homme possédant une des premières charges de la magistrature, ma fortune & ma figure, alors assez jolie, m'attiroient un assez grand nombre de soupirans, parmi lesquels mon père m'avoit laissé la liberté de faire un choix: un seul jeune homme fut excepté, & ce fut celui que mon cœur préféra, son nom étoit Wilmot. Son père & le mien avoient été rivaux, & la préfé-

rence que ma mère donna à mon père produisit & nourrit dans leur cœur une haine que rien ne put éteindre ; ma mère en avoit plus d'une fois redouté les suites , & sa seule prudence avoit pû les prévenir ; le fils de Wilmot fut donc le seul excepté par mon père dans le choix qu'il me permettoit de faire ; mon malheur voulut que je le rencontraisse chez une de mes amies , & que dès ce moment, sans réfléchir au mur de séparation élevé entre nous , un penchant réciproque & involontaire nous enchaînât l'un à l'autre. J'en sentis le danger ; pour le prévenir , je confiai à ma mère la situation de mon cœur : l'amitié tendre qu'elle avoit toujours eue pour moi , la bonté avec laquelle elle m'avoit élevée , m'avoient inspiré une telle confiance , que jamais je n'avois eu de secret pour elle : quelle

fut ma joie de la voir approuver les sentimens de Wilmot ! “ J’ai toujours désiré, me dit-elle, que ce jeune homme vous plut & s’attachât à vous, persuadée que ce feroit l’unique moyen de détruire la haine qui divise nos familles ; votre père ne pense pas de même, & je crains bien que celui de Wilmot ne sente le même éloignement ; cependant il ne faut pas désespérer : mais aussi gardez-vous de donner trop d’encouragement à ce jeune homme. Vous-même, ne concevez pas assez d’espérance pour qu’en la perdant vous vous exposiez à être malheureuse. Recevez les soins de Wilmot avec politesse & cachez votre penchant „ Cet ordre étoit difficile à remplir, aussi m’en acquittai-je mal ; soutenue du crédit de ma mère, je crus pouvoir avouer à mon amant, que s’il

pouvoit obliger son père à faire les démarches convenables, j'espérois pouvoir vaincre le ressentiment du mien. Plusieurs jours se passèrent avant qu'il pût s'en expliquer; mais à peine eut-il prononcé mon nom, que ce père implacable lui défendit de penser à moi, sous peine d'éprouver toute son indignation. Ce fut avec le dernier attendrissement, la larme à l'œil, que le malheureux Wilmot, après bien des délais, fut obligé de me faire ce cruel aveu; il me causa autant de douleur qu'à lui-même; & ce qui redoubla notre peine, ce fut l'ordre qu'il reçut de se rendre à Paris, pour y régler des affaires très-intéressantes que son père avoit dans cette ville. Wilmot, désespéré, me fit part de cet ordre cruel; & me témoigna un si vif désespoir de partir sans recevoir ma foi, sans

m'avoir assurée de la sienne; que j'eus la foiblesse de consentir à un hymen secret; une de mes amies & ma femme de chambre furent les seuls témoins de cette union fatale & malheureuse; ce fut la veille du jour destiné au départ de Wilmot.

Vous jugez bien, ma chère amie, que je cachai à ma mère cette coupable démarche; c'est le seul secret que j'aie eu pour elle; mais j'idolâtrois mon amant, & il le falloit bien, puisque j'oubliai pour lui mon devoir, les témoignages de tendresse d'une mère chérie, les bontés d'un père qui, me laissant libre dans mon choix, me pardonnoit le refus constant des partis convenables qui tous les jours s'offroient à lui. La justice du ciel m'a cruellement punie de ce manque de respect pour les devoirs les plus sacrés. Le soir de ce malheu-

reux jour, Wilmot vint me faire ses adieux ; mā mère ne lui avoit point interdit l'entrée de notre maison , je le reçus donc dans ma chambre , & persuadée que son désir étoit d'y passer la nuit, j'avois prié ma mère de s'y trouver, & de ne me quitter qu'après le départ de mon amant. En effet, elle resta constamment près de moi, & Wilmot fut obligé de se retirer sans avoir pû me dire un mot ; un regard expressif m'apprit combien il étoit mécontent de ma conduite.

Lorsqu'il fut parti, ma mère me demanda s'il m'avoit donné lieu de penser qu'il pût manquer aux égards qui m'étoient dûs ; jamais, lui dis-je, mais à la veille d'une séparation qui doit être longue, j'ai craint de lui laisser trop voir ma foiblesse. Satisfaite de ma réponse, nous déplorâmes ensemble

l'inflexibilité de nos pères, qui s'opposoit, disoit-elle, à l'union qu'elle auroit le plus désirée; cette nouvelle marque de la bonté de ma mère redoublant & mes remords & les reproches que je me faisois à moi-même, fit éprouver à mon ame une douleur si vive, que vingt fois je pensai tomber à ses genoux & lui faire l'aveu de ma faute; je ne fus retenue que par l'idée du chagrin que je lui causerois. Enfin, elle se retira, & j'eus la liberté de me livrer à tous mes regrets, que l'indifférence que m'avoit témoignée mon mari redoubloit encore. Hélas! me disois-je, j'ai manqué à tous mes devoirs, & je n'ai obtenu que le ressentiment de celui pour qui je les ai tous violés.

La crainte d'avoir perdu le cœur de mon mari, de l'avoir offensé, la

douleur de son départ , me tinrent toute la nuit éveillée ; je ne fus rassurée que par une lettre que je reçus de lui. L'amour le plus tendre sembloit l'avoir dictée ; je me flattai que mon innocente ruse m'avoit été pardonnée ; & pendant deux mois je reçus régulièrement de ses nouvelles. Ses lettres-étoient tendres, j'observois seulement que jamais il ne me donnoit le nom de sa femme : j'en fus d'abord étonnée ; mais , me disois-je , il craint peut-être qu'une lettre ne s'égare , peut-être aussi suppose-t-il que je les communique à ma mère , qu'il fait approuver notre amour ; & sans réfléchir plus long-temps à cette singularité , je n'étois touchée que de voir son séjour en France se prolonger plus que nous ne l'avions compté. Mais que devins-je ? lorsque j'appris qu'à la prière de son fils , Wilmot le

père avoit consenti qu'il employât quelques années à visiter les cours d'Allemagne & à parcourir l'Italie : la douleur que me causa cette nouvelle ne pouvoit être dissimulée , cependant personne n'en pénétra la cause ; ma mère seule n'y fut pas trompée ; mais loin de penser que je regrettaffe les perfidies d'un mari , elle crut que son indifférence causoit seule ma peine. Si j'eusse eu plus d'expérience , plus de connoissance du cœur humain , les dernières lettres de Wilmot auroient dû me préparer à ce cruel événement. Elles étoient moins fréquentes , moins tendres ; mais rassurée par la sincérité de mon amour , je ne formois aucun soupçon.

Ma sécurité ne fut pas longue ; vainement par mes lettres je reprochai à mon injuste mari sa coupable conduite ; il ne m'écrivit

plus , & je vis trop clairement que j'en étois abandonnée. Occupée du soin de garder mon secret, de le cacher à mon père , j'accablois ma femme-de-chambre de présens, & je pleurois avec mon amie, seuls témoins de mon triste lien : hélas ! la mort ne m'assura que trop-tôt de leur discrétion ; l'espace de deux ans suffit pour me priver de l'une & de l'autre, & m'enleva en même temps le ministre qui nous avoit unis. Ma mère, que l'indifférence de Wilmot irritoit autant qu'elle m'affligeoit, ne cessoit de m'exhorter à l'oublier, & mon père, fatigué de ma persévérance à refuser de faire un choix, présumant que l'espoir de vaincre les obstacles qui s'opposoient à mon union avec Wilmot pouvoit en être cause, me menaçoit de m'abandonner si je persistois plus long-temps dans

mon obstination. Mais , le croirez-vous , ma chère amie ? cette situation pénible & douloureuse , ni l'épreuve cruelle que j'avois faite de l'infidélité des hommes , ne purent me garantir de redevenir encore victime de l'amour ? Je la fus cependant , & j'ai toujours regardé les nouveaux malheurs que me causa une passion nouvelle , comme un juste châtiment de ma première faute. Un jeune gentilhomme , nommé Clinton , d'une figure charmante , fut présenté à mes parens , & peu après il demanda à mon père la permission de me faire sa cour ; je l'avois vu souvent & toujours avec un secret plaisir ; mais j'avois regardé la satisfaction que je trouvois à le rencontrer , comme un tribut que rendoient à son mérite tous ceux qui avoient l'avantage de vivre avec lui ; & lorsque

mon père me le proposa, un mouvement de joie involontaire fut le premier sentiment de mon cœur; il fut suivi d'un profond soupir arraché par le souvenir de mon état, & ce fut en rougissant que je suppliai mon père de me dispenser de recevoir ses soins.

Ma rougeur n'échappa point à mon père, & il l'attribua à un secret penchant pour Clinton; mais irrité de ce qu'il regardoit comme une dissimulation coupable de ma part, il m'ordonna d'un ton sévère, auquel il m'avoit peu accoutumée, de regarder Clinton comme un homme qui m'étoit destiné. Je demandai quelques jours pour me déterminer, & je me retirai dans ma chambre dans une agitation & une douleur que je tâcherois en vain de vous exprimer.

Le perfide Wilmot m'avoit inf-

piré trop d'amour pour que je pusse me méprendre à la sorte de sentiment que j'éprouvois : j'en fus très-alarinée ; Wilmot m'avoit trahie , Wilmot m'avoit abandonnée , mais en étoit-il moins mon mari ? Et pouvois-je penser sans crime à former de nouveaux liens ? L'exemple de plusieurs femmes qui , par leur douceur , leur conduite , avoient regagné le cœur de leurs maris infidèles , s'offroit encore à mon imagination. En effet , Wilmot ne pouvoit-il pas revenir à moi ? Toutes ces réflexions me conduisirent à renfermer mon secret dans mon cœur , & à déclarer à mon père que j'avois pour Clinton un éloignement invincible : mais , qu'il m'en coûta ! Cependant l'idée que mes peines étoient une juste punition de ma désobéissance , me les faisoit supporter avec soumission & courage.

Mon

Mon père aussi surpris qu'irrité de mon obstination à refuser un parti si convenable, & qu'il avoit choisi, me traitoit avec dureté, & par l'affection qu'il témoignoit journellement à Clinton, sembloit me reprocher ma conduite. La constance de ce garçon aimable me la reprochoit davantage, & mettoit la mienne à la plus rude épreuve. Je refusois ma tendresse à l'homme qui la méritoit le mieux, pour la conserver à celui qui en étoit le moins digne. Nécessité cruelle ! loi fatale ! que m'imposoit une vertu trop sévère peut-être, mais à laquelle j'étois déterminée de me sacrifier. Un évènement aussi imprévu, que cruel m'arracha mon secret. Nous étions à souper, lorsqu'un domestique de Clinton vint très-allarmé nous apprendre que son maître, revenant de Richemont avec un de

ses amis , avoit fait une chute de cheval , & s'étoit si dangereusement blessé qu'on désespéroit de sa vie. A cette funeste nouvelle , mes yeux obscurcis se fermèrent , & je tombai sans connoissance dans les bras de ma mère. Une preuve aussi peu équivoque du tendre intérêt que je prenois à Clinton dévoilant mes sentimens , excita la surprise de tous mes parens ; & mon père supposant qu'après les preuves que je venois de donner de mon affection pour Clinton , il falloit que j'eusse , pour persister dans mon refus , des raisons que je n'osois avouer , exigea d'en être instruit , ou que je l'épousasse , au moment que sa blessure , moins dangereuse qu'on ne l'avoit d'abord craint , pourroit le lui permettre ? Que faire ? que dire ? quel parti prendre ? Je choisis le seul qui pouvoit me tirer d'un aussi

cruel embarras, ce fut celui de recourir à la générosité de Clinton.

Instruit de la sensibilité que j'avois témoignée, dès qu'il fut en état de paroître, il vola chez mon père, & le hasard voulut que je me trouvai seule; ses yeux respirant la joie, annonçoient une sorte de confiance que jamais il n'avoit eu lieu de témoigner; je ne tardai pas à la détruire. A l'instant qu'il ouvrit la bouche pour me témoigner sa reconnoissance, & me parler de son amour, je l'arrêtai : Clinton, lui dis-je, écoutez-moi, & recevez l'aveu que j'ai à vous faire comme la preuve la plus sûre de ma confiance, & de l'idée que je me suis faite de votre générosité & de la noblesse de mon ame. Je vous aime, Clinton, lui dis-je en rougissant; me voir unie à vous feroit pour moi le

souverain bonheur, & cependant il faut nous séparer pour jamais. Il voulut m'interrompre : achevez de m'entendre, lui dis-je, après je vous écouterai ; alors je lui racontai ma foiblesse pour Wilmot, mon imprudente démarche, & la manière indigne & outrageante avec laquelle il y avoit répondu. Je fus d'abord accablée de ma douleur, lui dis-je, mais la justice de mon ressentiment, ma fierté offensée, tout se réunit pour détruire le penchant que m'avoit inspiré celui qui s'en rendoit aussi indigne ; & j'étois parvenue à me guérir d'un amour malheureux. Lorsque je vous vis, je vous l'avoue avec franchise, mon cher Clinton, vous me parûtes de tous ceux que le hasard avoit offert à mes yeux, le seul qui méritât ma tendresse, & je vous l'accordai sans

qu'il me fut possible de m'en défendre. C'étoit l'état de mon cœur, lorsque mon père vous proposa à moi ; jugez, mon cher Clinton, de ce qu'ont dû me coûter mes refus constans ; mais avec l'idée que Wilmot, le perfide Wilmot, n'étoit pas moins mon mari, quoiqu'il m'eût abandonnée, que ma foi lui avoit été donnée, & que ma chaîne, quoique devenue moins pesante, ne me lioit pas moins ; j'ai eu le courage de résister à mon père, & celui de vous cacher les sentimens de mon cœur. D'après cet aveu, vous devez juger qu'il ne m'est plus permis de vous voir ; je ne le pourrois sans rougir, vos assiduités ajouteroient à mes peines, nuïroient à ma réputation, & irriteroient encore plus mon père. Il ne peut supporter l'éloignement que je lui témoigne pour vous ; je deviens tous les jours

l'objet de son ressentiment, & ce ressentiment redouble mes peines : vous pouvez les faire finir , cherchez quelque moyen , imaginez quelque prétexte , que notre rupture paroisse venir de vous ; vous joindrez mon admiration à mon estime , & je serai moins malheureuse.

Clinton m'avoit écoutée les yeux baissés , il les releva pour me répondre. La surprise, la pitié, la douleur étoient peintes sur son visage ; il garda quelques instans le silence ; il le rompit enfin, ce fut pour me dire : oui mademoiselle , je vous obéirai , quelque pénible, quelque douloureux que soit pour moi l'ordre que je reçois, je l'exécuterai ; je vous épargnerai les plaintes de M. votre père, &.... Il fut interrompu par son arrivée ; il avoit entendu la voix de Clinton & la mienne ; il s'étoit arrêté à la

porte, & n'avoit pas perdu un mot de mon récit; il entre furieux: "Votre discrétion est inutile, dit-il à Clinton, j'ai tout entendu; fille coupable! ajouta-t-il du ton de la fureur, indigne d'être de mon sang, & de porter mon nom, éloigne-toi de moi; vas, tu n'es plus ma fille; vas, dis-je, cacher ta honte & ton opprobre; garde-toi surtout de paroître à mes yeux, de peur que je ne lave dans ton sang ta lâcheté & ton infamie „. Il fortit la rage dans le cœur; Clinton le suivit dans l'espoir d'adoucir son ressentiment, & je demeurai si confondue, si accablée, que j'étois incapable de faire aucune réflexion.

Bell, ma femme de chambre, me tira de cet état de léthargie; elle m'apprit que mon père, presque aussi irrité contre ma mère que

D iv

contre moi , m'ordonnoit de sortir sur le champ de sa maison. Hé ! que dit ma mère ? “ Votre mère , répondit Bell , gémit , & dans la nécessité d'obéir , elle vous envoie chez ma sœur , qui , veuve d'un ministre , habite seule une petite maison dans laquelle j'espère que vous ferez bien : allons , mademoiselle , continua cette fille fidelle , un peu de fermeté ; c'est un orage ; il se dissipera , partons ; une voiture vous attend à la porte. En effet , j'y trouvai un carosse de place , mon père ayant défendu que je me servisse du sien. Bell m'accompagna ; mais on m'ôta jusqu'à la consolation de l'avoir auprès de moi ; elle me quitta après m'avoir remise chez sa sœur. La physionomie de Mistriss Waller (c'étoit le nom de la veuve) , étoit si douce , ses attentions pour moi furent si prévenantes , que d'abord

je m'attachai à elle : mais abandonnée par le plus tendre des pères, peut-être par une mère que je chérissais ; l'ame déchirée par le chagrin de perdre le plus digne des hommes ; rien ne pouvoit adoucir ma douleur, & la mort faisoit l'unique objet de mes désirs, comme elle étoit ma seule espérance.

Je passai trois semaines sans rien apprendre de ma famille ; enfin, j'eus la consolation de recevoir une lettre de ma mère ; elle me mandoit s'être réconciliée avec mon père, mais sous la dure condition de n'avoir aucune liaison avec moi. J'espère cependant, me disoit cette bonne mère, vous aller un jour embrasser, & ce sera dès que je le pourrai sans trop me compromettre.

J'appris en même temps la mort du père de Wilmot ; que son fils

devoit incessamment arriver de ses voyages, & que Clinton l'attendoit, disoit-on, avec le projet de le forcer à me rendre justice.

Cette nouvelle preuve de la passion désintéressée de Clinton, cette rare générosité, redoublèrent le regret que j'éprouvois de ne pouvoir accorder toute ma tendresse à celui qui la méritoit si bien; il fut suivi de la réflexion la plus allarmante : qu'attendre d'un perfide tel que Wilmot? Quelles suites son entrevue avec Clinton ne pouvoit-elle pas avoir? Je ne voyois rien que de funeste.

Au même moment Bell vint m'apprendre que Clinton & Wilmot s'étoient battus : ah ! m'écriai-je, l'un des deux a sans doute péri, & peut-être tous deux? Non, me répondit Bell, un seul a succombé, & c'est le coupable, votre

indigne mari. Il a poussé la scélératesse jusqu'à vous méconnoître , en poussant le dernier soupir. A cette funeste nouvelle, je tombai dans un évanouissement si long & si profond , que Bell effrayée courut en informer ma mère. Revenue à moi par les soins de Mistriss Waller , j'eus la douce consolation de voir ma mère au chevet de mon lit ; ses tendres caresses me ranimèrent , & je reçus d'elle le détail de la conduite de Clinton.

Au moment qu'il avoit appris le retour de Wilmot, il avoit été le trouver, & lui avoit représenté avec toute la douceur dont il étoit capable, la justice qu'il me devoit. Wilmot bien informé que la mort de nos témoins m'avoit privée de mon unique titre, s'en étoit défendu, alléguant que je l'avois trompé ; la conversation s'étoit

animée, ils s'étoient défiés, & enfin le coupable avoit subi la peine qu'il méritoit. Ainsi ma chère fille, continua ma mère, séchez vos pleurs; Wilmot n'en est pas digne; & espérez que cet événement pourra vous rendre les bonnes grâces de votre père. Hélas! ma mère, lui dis-je, puis-je ne pas me regarder comme la cause première de la mort de mon malheureux mari; son sang a expié ma faute, & demande sans-doute justice au ciel contre moi. Le ciel est juste, répliqua ma mère, le châtement du perfide en est une nouvelle preuve. Et Clinton, repris-je, Clinton coupable d'un meurtre; que va-t-il devenir? — Clinton est tranquille, répondit ma mère; à la suite de leur conversation, Wilmot l'insulta grièvement, la preuve en est connue, & loin

de fuir & de s'expatrier, il attend avec impatience un jugement qui ne peut que l'absoudre. En effet, continua Miss Dormer, Clinton fut très-honorablement justifié ; & comme cette aventure fut le sujet de toutes les conversations , il ne se trouva personne qui ne regardât ma main comme la juste récompense de sa conduite généreuse : mon père même m'écrivit qu'à cette condition il me pardonneroit.

Vous ne doutez pas , ma chère amie , que mon cœur ne fût d'intelligence avec mes parens & avec le public ? Oh ! que les combats que j'esfuyois en moi-même étoient cruels ! Cependant rien ne put me persuader qu'il me fût permis d'épouser le meurtrier de celui à qui j'avois donné ma foi. Et résolue de me sacrifier à ce que je regardois comme un devoir indispensable ;

j'écrivis à mon père pour l'informer de ma résolution ; je ne lui cachai rien. Ma lettre étoit touchante ; je lui témoignai mon repentir , je lui peignis la situation de mon cœur , d'un cœur qui par devoir se refusoit au bonheur de sa vie ; je le priai de faire part de mes desseins à Clinton , de lui témoigner le regret que j'avois de ne pouvoir le rendre heureux , & de l'assurer que ne pouvant être à lui , je ne ferois jamais à personne. Mon père , touché de l'honnêteté de mes sentimens , me rendit sur le champ la place que j'avois toujours occupée dans son cœur , & m'envoya chercher. Je me jetai à ses pieds , couverte de larmes que la joie , le repentir , la douleur faisoient également couler. Il me releva avec tendresse , & me confirma son pardon.

Mon amant, informé de ma résolution, ne s'y opposa point; il demanda seulement qu'il lui fut permis de me voir. Notre entrevue fut triste, douloureuse & touchante; je lui renouvelai la promesse de n'être jamais à un autre, puisque je ne pouvois être à lui; & il m'assura que mon image seroit profondément gravée dans son cœur. Je vais voyager, me dit-il, je vais tâcher de réduire la passion ardente qui me consume aux sentimens d'une douce & tendre amitié; nous nous embrasâmes pour la première & dernière fois, & nous nous dûmes un éternel adieu.

Après le départ de Clinton, mon père & ma mère employèrent les soins les plus tendres pour dissiper ma profonde douleur, & si le désir d'y répondre, si l'effet ordinaire du temps ne me rendirent pas ma gaieté

naturelle , du moins j'acquis une
 état de tranquillité qui me fit sup-
 porter la vie ; ce qui y contribua
 le plus , fut l'idée consolante que
 j'avois rempli mon devoir.

Deux ans après , j'eus de nouveau
 le malheur de perdre mon père : je
 le pleurois encore lorsque la mort de
 mon amant vint renouveler toutes
 mes douleurs , & me rejeta dans
 mon premier état. Ma mère , aussi
 accablée que moi , fut l'objet de
 la tendresse dont mon cœur étoit
 encore capable ; je la soignai aussi
 long-temps qu'elle vécut , tâchant
 de réparer par mon zèle les cha-
 grins que je lui avois causés. Je la
 perdis enfin , & ce nouveau sujet
 d'affliction , détruisant l'unique lien
 qui m'attachoit à Londres , je me
 déterminai à voyager , espérant que
 la variété des objets pourroit rendre
 la tranquillité à mon ame abattue.

Le tendre & généreux Clinton, dans la disposition de ses biens, m'avoit associée à ses deux sœurs, & ordonné que je partageasse sa fortune avec elles. Par reconnoissance, par respect pour sa dernière volonté, j'acceptai ses dons; & je les plaçai avant d'entreprendre mes voyages. Les intérêts les ont beaucoup augmentés, & je les destine aux nièces de Clinton; ses sœurs ont chacune une fille, j'aurai le plaisir de les doter. Je les vois quelquefois, & je les traite comme je traiterois mes enfans.

Ces arrangemens pris, je partis; je fus long-temps à Paris; j'y vis tout ce qui peut exciter la curiosité des étrangers: j'ai parcouru la Hollande, l'Italie, une partie de l'Allemagne. J'ai séjourné long-temps dans des pays différens. Enfin, fatiguée de ce mouvement, je me suis

livrée au repos ; je suis revenue dans ma patrie , ayant assez de force pour penser à mes malheurs avec résignation , & pour y mener une vie aussi douce que le souvenir de mes malheurs le peut permettre.



C'est ainsi que Miss Dormer finit sa narration , souvent interrompue par ses larmes ; ce qui me donna la plus haute idée de son courage & de sa vertu : je voulus le lui témoigner. “ Ah ! me dit - elle ,
 „ chère Henriette , que je me trouve
 „ inférieure à vous ! Vous avez ,
 „ dans l'âge le plus tendre , sacrifié
 „ votre passion au devoir ; je n'ai
 „ pas eu la même force , & aussi
 „ ai-je toujours regardé les malheurs
 „ que j'ai éprouvés comme un juste
 „ châtiment du ciel ; il a puni ma
 „ désobéissance envers mon père. „
 L'arrivée de Campel mit fin à cette

conversation ; il venoit prendre congé de nous ; mon oncle , nous dit-il , m'ordonne de le rejoindre sur le champ ; la douleur & le désespoir étoient peints dans ses yeux ; il voulut me parler de son amour , je l'interrompis : généreux Campel , lui dis-je , oubliez , je vous en conjure , une passion qui vous rend malheureux , & qui trouble même la douceur de ma vie ; réduisez vos sentimens à ceux de l'amitié ; vous avez acquis tant de droits à la mienne , qu'il me feroit doux d'y répondre ; mais n'en demandez pas davantage pour votre bonheur & le mien ; croyez surtout , que loin d'être injuste , je voudrois pouvoir. . . . Je m'arrêtai , me voyant presque engagée par ce début à lui avouer l'état de mon cœur ; il me fixa quelques instans : ah ! Mademoiselle , s'écria-t-il , je

n'ai ni le droit de pénétrer la cause de cette indifférence, ni celui de m'en plaindre. Je la connois depuis long-temps, cette indifférence cruelle, & elle m'auroit guéri d'un amour malheureux, s'il pouvoit être éteint; mais telle est la passion que vous m'inspirez, que c'est à votre bonheur seul que je pourrai la sacrifier : heureux & mille fois heureux, si je vous vois heureuse : il ne put en dire davantage, & me quitta pénétré de douleur; je me trouvai si émue, si touchée de la générosité de cet honnête jeune homme, que je fus assez long-temps sans pouvoir me livrer à ma gaieté naturelle.

Des nouvelles consolantes que je reçus de ma mère & de ma chère Fanni contribuèrent à me la rendre : j'appris que cette sœur aimable avoit épousé un gentil-

homme fort riche , & qu'ils se dispo-
soient à venir tous incessamment
à Londres. Le silence de Dormont
affoiblit la joie que me donnoient
ces heureuses nouvelles ; je ne con-
cevois pas pourquoi mon amant
n'avoit pas profité du même vaisseau
pour m'écrire ; que ce silence vint
de négligence ou de quelque acci-
dent , j'en étois également affligée :

Nous raisonnions un jour Miss
Dormer & moi sur les motifs de
mon inquiétude , lorsque la femme-
de-chambre vint nous dire qu'un
gentilhomme demandoit à me voir ;
l'espérance que peut-être il me don-
neroit des nouvelles de Dormont
me fit voler au salon. Mais com-
ment vous exprimer ma surprise ;
ma joie & mon saisissement , lorsque
je vis Dormont , ce cher Dormont
s'avancer vers moi , & se précipiter
dans mes bras : je l'y reçus , ma

chère amie, j'avoue même que ce fut avec transport. Oh! qu'il fut aimable, le désordre de notre conversation! Enfin, après nous être donnés des marques innocentes de notre commun ravissement, après nous être fait mille questions dont nous n'attendions pas la réponse, il m'apprit que son père, ignorant son changement de religion n'avoit consenti à son départ pour Londres que pour lui voir remplir ses engagements; mes parens, dit-il, en sont persuadés, & m'ont très-bien reçu, mais l'état de langueur dans lequel se trouve ma cousine, met un obstacle à leurs desirs; on craint beaucoup pour elle, & malgré son penchant pour moi, qu'elle ne dissimule point, elle paroît si dégoûtée de la vie, qu'elle a témoigné peu de satisfaction de mon retour, & je ne doute pas de l'engager à renon-

cer aux conditions qui nous lient ; & dont l'inexécution détruiroit ma fortune ; je voulois , ajouta - t - il , être assuré de pouvoir donner cette heureuse nouvelle à ma chère Henriette avant de la revoir , pour ne pas lui présenter un amant ruiné ou près de l'être ; mais je n'ai pu résister plus long-temps à mon impatience ; j'espère que cette adorable Henriette me pardonnera la sorte de fausseté que je suis forcé d'employer pour conserver une fortune d'autant plus précieuse à mes yeux qu'elle doit être la sienne , & que nous ferons bientôt heureux.

Le plaisir d'entretenir mon amant m'avoit fait oublier Miss Dormer , je me la rappelai enfin , & je fus lui demander la permission de lui présenter un ami , dont souvent elle m'avoit ouï parler ; elle étoit à sa toilette , se disposant à sortir : vous

n'êtes pas assez pressée pour ne pas m'accorder un moment, lui dis-je, & vous n'en ferez pas fâchée. Seroit-ce Dormont, me dit-elle avec surprise? Lui-même, & sans attendre sa réponse je l'appelai.

La grâce avec laquelle il se présenta, produisit sur Miss Dormer l'impression qu'elle devoit produire; elle me le témoigna par un regard qui me donna la douce satisfaction de voir mon choix approuvé. Dormont passa une heure avec nous, & j'eus le plaisir de voir mon amie incertaine sur la préférence que méritoit la figure céleste de mon amant, ou les agrémens de son esprit.

Dormont avoit promis de nous revoir le lendemain; il revint en effet, mais avec un air si consterné, que j'en présageai quelque nouveau malheur; hélas! je ne me trompois

trompai pas, & voici ce que me raconta mon malheureux amant. “ Pour exécuter le projet dont je vous parlai hier, me dit-il, j’ai été chez ma cousine & je lui ai confié mon changement de religion; elle en a paru moins affectée que je ne l’avois d’abord craint. Je ne vois, m’a-t-elle dit, dans cet événement, que l’erreur que vous avez embrassée; dans toute autre circonstance, il eut pû m’affliger, persuadée que mon oncle n’auroit jamais consenti à me voir unie à un homme d’une religion différente; mais après la résolution que j’ai formée de ne prendre aucun engagement, votre démarche ne me touche que par l’intérêt tendre que je prends à vous; l’état de ma santé m’ôte l’espérance de vivre, & je ne dois être occupée que du soin de passer tranquillement le peu de jours qui me

restent : ainsi , mon cher cousin , vous pouvez vous regarder comme libre , & si jamais mon oncle vouloit faire valoir les droits qu'on m'a donnés sur vous , je trouverois les moyens d'y pourvoir ; vous voyez , a-t-elle ajouté , avec quelle franchise je vous ouvre mon cœur , suivez mon exemple , avouez-moi si le vôtre n'a reçu aucune impression depuis que nous nous sommes séparés ; elle m'a fait cette question avec tant de bonté , un air si véritablement détaché du monde , que j'aurois cru mal répondre à sa confiance , si je ne lui eusse accordé toute la mienne ; ainsi , après lui avoir témoigné la peine que me causoit son état , & cherché à la rassurer , je lui ai avoué le penchant involontaire qui , d'abord , m'avoit entraîné vers ma chère Henriette. Je m'y attendois , m'a-t-elle dit ; l'éloi-

gnement que vous marquez pour vous rendre à Londres, m'avoit préparée à un changement qui, je vous l'avoue sans croire devoir en rougir, m'auroit dans d'autres temps extrêmement touchée : mais détachée du monde comme je le suis, comme l'exige mon état, je vous verrai sans peine prendre un lien qui doit vous rendre heureux, & je vous en faciliterai les moyens. — Vous n'en ferez pas la maîtresse, s'écria d'un ton à me faire trembler un homme qui parut dans l'instant, & dont la présence nous remplit de terreur. C'étoit Darcy, l'oncle de ma cousine; depuis son cabinet, séparé de sa chambre, par une simple cloison, il avoit entendu toute notre conversation. Ce papiste furieux me menaça de la vengeance céleste, m'accabla des noms les plus odieux, & sortit pour aller, me dit-

E ij

il, écrire à mon père; nous nous réunirons, ajouta-t-il, pour vous rendre à jamais misérable.

Ma cousine a été si affectée de cet événement, que mes premiers soins ont dû être de la secourir; ensuite, j'ai volé vers mon Henriette pour lui faire part de mon malheur: il seroit au comble si cet événement affoiblissoit sa tendresse pour moi; mais je connois son ame noble, généreuse & sensible, elle ne voudra pas achever d'accabler un malheureux, en lui refusant une main offerte dans l'opulence avec une joie si pure. Peut-être, chère Henriette, ajouta-t-il, seroit-il plus généreux à moi de vous rendre votre parole, mais je n'en ai pas la force; il prononça ces derniers mots d'un ton si pénétré, que touchée moi-même: mon cher Dormont, lui ai-je dit, pourriez-vous

soupçonner votre Henriette d'autant de lâcheté; ma main vous est promise, mais je n'avois pas fixé le moment, & j'aurois peut-être désiré attendre le retour de ma mère, votre malheur me décide, nommez le jour & je serai à vous.

Dormont transporté de joie se précipita à mes pieds, Miss Dormer fut appelée à notre petit conseil, & il fut décidé que je partirois avec elle le lendemain pour la campagne, & que le sixième jour nous nous marierions; car quoique mon avis soit, dit-elle, que vos noces se fassent sans faste & sans bruit, j'ai besoin de ce peu de temps pour prendre mes arrangemens; il fut en même temps convenu que Dormont ne viendrait nous joindre que la veille du jour destiné à la cérémonie. Il partit & me laissa assez tranquille; mais je cessai de l'être en voyant

que Dormont laissoit écouler ce temps sans m'écrire ; cette négligence m'affligea , mais ce fut bien pis lorsque je vis finir le jour auquel il devoit arriver , sans en recevoir aucune nouvelle ; Miss Dormer , aussi étonnée que moi , cherchoit en vain à me rassurer , elle rappeloit les différens motifs qui avoient pû le retarder. Non , disois-je , non , un accident funeste peut seul le retenir , je connois son cœur , Dormont est mort ou prêt à mourir : il faut , me dit Miss Dormer , envoyer sur le champ à Londres ; écrivez. J'écrivis en effet un billet à Dormont , & le plus diligent des gens de Miss Dormer , monté sur le meilleur cheval , fut chargé de le porter avec ordre de ne le remettre qu'à lui & d'en rapporter la réponse.

Vous devez juger , ma chère amie , de l'impatience avec laquelle j'at-

tendis son retour. Courir aux fenêtres, rentrer dans la chambre pour y recourir encore , étoit toute mon occupation. Le désir de le voir arriver me paroissoit devoir précipiter sa marche : il parut enfin, mais que devins-je, lorsqu'il nous apprit que mon billet n'avoit pu être rendu ! Hé , pourquoi ? lui dis-je, toute tremblante. — C'est, Mademoiselle, que M. Dormont est marié depuis hier , & qu'il étoit trop occupé à recevoir les parens de sa femme, pour pouvoir parler à personne.

Je n'entreprendrai pas , ma chère amie, de vous peindre quel fut mon état ; je vous prierai seulement de vous mettre pour un moment à ma place. Dormont, ce tendre Dormont, qui m'avoit donné des preuves si constantes de son amour, devenu perfide en un instant ! C'étoit pour moi un événement que

je ne pouvois ni concevoir ni me persuader. Miss Dormer eut le temps de congédier son courier avant que je fusse revenue de ma surprise & de mon saisissement; alors courant à moi, elle me prit dans ses bras, & jugeant bien que ce n'étoit pas le moment de m'offrir des sujets de consolation, elle prit le parti de mêler ses larmes aux miennes, & de renchérir sur les noms odieux dont je chargeois mon perfide amant. La nuit qui suivit cette inattendue & funeste nouvelle fut cruelle pour moi; je la passai à former différens projets, & m'arrêtai à celui d'aller moi-même reprocher à ce perfide l'atrocité de sa conduite. Miss Dormer s'y opposa d'abord avec force; ce fut en vain, elle voulut du moins m'accompagner; non, lui dis-je, laissez-moi partir seule, je ne veux voir

l'ingrat qu'un moment; demain je suis auprès de vous pour ne m'en jamais séparer. Cette tendre amie, forcée de se rendre à mes instances, me donna sa voiture & me fit des adieux si tendres, qu'ils sembloient être le présage des nouveaux malheurs qui m'attendoient.

Arrivée à Londres, j'allai descendre chez Miss Dormer; j'appris en arrivant qu'un Monsieur étoit venu me demander, pour me donner; avoit-il dit, des nouvelles de ma mère. — Où est-il? m'écriai-je. — Il ne sauroit être loin; je vais courir après lui, dit la fille qui m'avoit parlé; en effet, elle le trouva montant dans son carrosse. Instruit de mon arrivée, & du désir que j'avois de le voir, il s'approche: je viens, Mademoiselle, me dit-il, vous apprendre une nouvelle qui peut-être vous surprendra, mais qui ne vous

sera pas moins agréable ; c'est l'arrivée de Madame votre mère & de sa famille. De ma mère ! lui dis-je, avec autant de surprise que de joie ; il y a peu de jours qu'elle m'a écrit sans me parler de son retour, elle ne le croyoit pas si prochain ; une affaire très-importante a obligé son gendre de se rendre à Londres, un vaisseau s'est trouvé prêt à mettre à la voile, & Madame votre sœur ne voulant point quitter son mari, a déterminé Madame votre mère à profiter de cette occasion ; j'en ai profité moi-même, & après la plus heureuse navigation nous sommes arrivés ce matin. M. votre beau-frère a été vaquer à ses affaires, & j'ai été chargé de venir vous apprendre cette heureuse nouvelle, & de vous conduire auprès de votre famille. Pleine d'empressement pour rejoindre ma mère, & de joie de

trouver en ma chère Fanni une amie dans le sein de laquelle je pourrois répandre ma douleur, j'accepte la main de ce prétendu ami, je monte dans son carosse, & me laisse conduire au lieu qu'il ordonne à son cocher.

Comme mon conducteur paroïsoit très-âgé, je fus peu surprise de l'entendre me demander la permission de fermer les panneaux: j'étois cependant assez mal à mon aise de me voir ainsi renfermée avec un inconnu, & je commençois à trouver le chemin un peu long: enfin la voiture s'arrête, mon conducteur en descend, m'offre la main, me saisit dans ses bras & me porte dans un petit bateau qui paroïsoit l'attendre sur le bord de la Tamise, & qui s'éloigna avec tant de vitesse, que dans l'instant je me vis hors de portée de pouvoir faire entendre

mes cris. Accablée de crainte, conf-
 ternée, je demande au perfide ra-
 visseur où il me conduit, & quel
 est son dessein ? Vous l'apprendrez
 bientôt, jeune étourdie, me dit-il
 d'un ton d'autorité, ceci n'est que
 pour votre bien. L'ame pénétrée de
 honte & de douleur, je le conjurois
 vainement de m'apprendre quel de-
 voit être mon sort, lorsqu'arrivés
 auprès d'un bâtiment plus considé-
 rable, il me força d'y monter : ma
 surprise & mon désespoir alloient
 sans-cesse en croissant ; soyez sage &
 prudente, me dit-il toujours du
 même ton, & si vous voulez être
 instruite, passez dans ce cabinet ; j'y
 entrerai, lui dis-je, mais si c'est pour
 m'insulter, si on en veut à mon hon-
 neur, croyez que je saurai le défen-
 dre : Mademoiselle, me dit-il d'un
 ton moins dur, c'est pour le con-
 server que vous êtes ici, & vous

resterez en mon pouvoir , jusqu'à ce que le repos d'une famille puissante , & que vous troublez depuis trop long-temps , soit rétabli.

Quelle est donc cette famille , lui dis-je , dont je trouble si innocemment & si involontairement le repos ? Entrez , me dit-il , je ne puis m'expliquer qu'avec vous. Poussée par un mouvement de curiosité assez naturel , j'entre , cet homme me suit : mon nom suffira , me dit-il , pour vous apprendre le motif de votre détention ; je m'appelle Darcy , & je suis l'oncle de la jeune personne à laquelle vous n'ignorez pas que Dormont étoit engagé depuis si long-temps. Ce jeune homme , séduit par vos artifices , avoit quitté sa religion , & refusoit de remplir ses engagemens , nous l'y avons forcé , & l'avons obligé de rentrer dans la voie du salut ; mais

un juste sujet de crainte qu'il ne retombât dans les pièges que vous ne manqueriez pas de lui tendre, nous a forcés de vous tenir éloignée de lui. Quoi ! lui dis-je du ton le plus méprisant, me soupçonneriez-vous capable d'écouter un homme marié, un homme qui m'a aussi indignement trahie, & pour lequel je ne dois conserver que le plus grand mépris ? Capable ou non, me répondit Darcy, la prudence exige que nous vous en séparions jusqu'à ce du moins que la tendresse de sa femme, les sages conseils de ses amis l'aient rendu à ses devoirs, & aient éteint dans son cœur la folle passion que vous lui avez inspirée. Quoi donc ! Monsieur, vous voulez, dites-vous, assurer le repos de votre famille ! Et de quel droit vous croyez-vous autorisé à troubler celui de la mienne ? Lui suis-je :

moins chère que ne vous l'est votre nièce, & croyez-vous qu'une action aussi atroce que celle que vous commettez puisse demeurer impunie ? non Monsieur, non, mes justes plaintes seront écoutées, & j'obtiendrai la vengeance qui m'est due & le châtiment que vous méritez. Vous me connoissez bien peu, me répondit Darcy, avec un sourire amer, si vous me jugez capable d'une telle entreprise sans m'être assuré du succès. J'ai pourvu à tout ; je vous mène à Paris dans une sainte maison, dont ma parente est supérieure, vous y ferez traitée avec respect, si vous vous y laissez conduire sans résistance : mais croyez que tous vos efforts pour m'échapper seront vains, & que le parti le plus sage pour vous & même le plus avantageux, est celui de vous soumettre ; après quoi, sans atten-

dre ma réponse, il sortit & me laissa dans ce cabinet, libre de réfléchir à mes nouveaux malheurs.

Je ne puis m'empêcher de convenir que l'idée de passer dans une retraite forcée un temps dont je ne pouvois prévoir la fin, la séparation de ma famille, toute douloureuse qu'elle dût être, n'étoit pas la plus cruelle de mes peines : la perfidie de Dormont, que j'avois tant aimé, que malgré moi j'aimois encore, dont même je n'aurois pas désiré troubler le bonheur, quoiqu'il m'eût rendue tout-à-fait misérable, faisoit le plus cruel de mes tourmens.

Deux heures après son départ, Darcy revint suivi d'un domestique qui portoit une collation ; il me pria assez civilement de prendre quelque nourriture, je le refusai, & recommençai à lui reprocher sa

conduite odieuse. Il n'y répondit que par l'inflexibilité la plus désespérante. Je passai la nuit dans les larmes & à chercher par quel moyen je pourrois m'échapper des mains de ce barbare; je n'en imaginai aucun, & le scélérat m'avoit prévenue qu'il avoit tout prévu; j'espérois cependant, qu'arrivée à Calais, où je savois que tout étranger doit voir le gouverneur, je pourrois faire entendre mes plaintes; mon espérance fut trompée; en arrivant à notre auberge il m'annonça pour être sa nièce, qui, pervertie par un hérétique indiscretement chargé de mon éducation, m'avoit imbue de ses faux principes, au point que j'envisageois avec horreur l'idée d'être mise dans un couvent, où il conduisoit, disoit-il, cette brebis égarée pour la faire rentrer dans le bercail. La même

fausseté fut débitée à une espèce de secrétaire que nous vîmes chez le commandant; ce fut en vain que je voulus élever la voix : Darcy du ton le plus impérieux m'imposa silence, ses intentions furent trouvées louables, & aucun ne voulut m'entendre.

Cette odieuse calomnie, répandue sur la route, m'ôta tous les moyens de me procurer la liberté. Arrivés à Paris en deux jours, nous fûmes débarquer au couvent qui devoit me servir de retraite. Là, conduite dans ce qu'on appelle un parloir, je vis paroître la supérieure, suivie de plusieurs religieuses; un spectacle aussi nouveau pour moi me rendit assez long-temps muette, & Darcy profita de cet instant pour parler tout bas à cette supérieure. Enfin, un peu remise de ma surprise : madame, dis-je à cette vieille

béguine , j'ignore ce que M. vient de vous dire ; mais s'il cherche à vous en imposer , comme il l'a fait depuis le moment qu'il m'a arrachée à ma famille par la plus noire trahison , j'espère qu'après m'avoir écoutée , vous me rendrez justice. Il me dit sa nièce ; je ne la suis point : il vous dit sa parente , cela peut-être ; mais , madame , si vous ne me vengez des traitemens odieux qu'il m'a fait éprouver , je ne pourrai vous regarder que comme la complice de la plus noire des perfidies. Bon Dieu ! s'écria la béate , cette fille est-elle en démence ? Elle se plaint de vos mauvais traitemens , mon cousin , en seriez-vous capable ? je suis loin de vous en soupçonner ; cependant ceci mérite attention. Permettez , mon cousin , que je la questionne , & que sans prévention je tâche de démêler la vérité. Vous

prétendez donc, mademoiselle , dit-elle , en s'adressant à moi , n'être pas nièce de M. Darcy. Non , madame , répondis-je vivement , je ne la suis point ; je ne le connois pas , & ne l'ai vu qu'au moment où , par la plus infâme trahison , il m'a arrachée à ma patrie , à mes amis , à ma famille qui tient un rang assez considérable dans le monde pour pouvoir faire punir le scélérat dont je parle. Un rang assez considérable , reprit la supérieure , vraiment je le crois bien , puisque vous êtes la nièce de M. Darcy ; je ne la suis point , repris-je encore , & je serois trop humiliée d'appartenir à un homme aussi méprisable ; mais si vous voulez favoir la vérité , madame , faites écrire à Londres. Ma chère enfant , interrompit la vieille , vous montrez de l'esprit ; mais je crains bien que cet esprit ne

tienne à la ruse ; mon cousin est un homme sensé , un homme honnête. Ici Darcy prit la parole : chère cousine , dit-il , je vois bien qu'il faut tout vous confier. Hé bien , sachez que cette jeune insensée a pris une passion effrénée pour un hérétique , qui , non content de lui avoir fait abandonner notre sainte religion , a voulu l'enlever ; instruit de ses desseins , je les ai prévenus , & j'espère que par vos soins vous la rendrez à la raison & à la religion qu'elle a si malheureusement quittée. Soyez sûr , dit alors la supérieure , que je n'y épargnerai rien.

A l'instant & sans vouloir m'entendre davantage , elle sonne une cloche ; alors parut une ancienne religieuse plus vieille encore que la supérieure. Sœur Marthe , lui dit l'abbesse , voilà une jeune personne que M. son oncle me con-

fie ; il m'apprend qu'entraînée par
 une passion fatale ; elle a abandonné
 la religion dans laquelle elle est
 née , pour les erreurs du calvinif-
 me ; ayez-en soin. A ces mots ,
 elle m'ordonna de la suivre ; la porte
 s'ouvre , & malgré mes cris , ma ré-
 sistance & mes larmes , je me trouve
 renfermée dans cette odieuse mai-
 son , & forcée de suivre la nonne ,
 qui , par l'ordre de la supérieure , me
 conduisit dans une petite chambre
 assez proprement meublée , où , du
 ton le plus doux & le plus honnête ,
 elle m'exhorta à me calmer & me
 pria de m'asseoir ; je me jetai sur
 une chaise , étouffée par mes pleurs.
 Au nom du ciel , me dit cette bon-
 ne fille , calmez - vous , mademoi-
 selle , vous n'êtes point chez des
 barbares. Les mots de trahison , de
 perfidie , que je venois de répéter ,
 l'abondance de mes larmes qui me

permettoit à peine de m'exprimer , tout cela sembloit lui avoir fait quelque impression ; elle paroissoit s'intéresser à moi & désirer ma confiance. Mais j'étois trop prévenue de la fausseté des filles de son état , & la conduite de cette supérieure m'avoit trop confirmée dans cette opinion pour que je fusse tentée de la lui accorder. Après une heure de conversation , pendant laquelle je me renfermai dans les remerciemens que je devois à l'intérêt qu'elle daignoit prendre à moi , une jeune personne , que j'appris depuis être une sœur convers , vint me dire que la supérieure me demandoit ; arrivée dans son appartement , elle me pria avec assez de politesse de m'asseoir , & me fit ensuite quelques questions , toujours dans la supposition que j'étois la nièce de M. Darcy ; j'eus

beau protester le contraire ; enfin , excédée de son obstination à paroître persuadée de cette fausseté , je cessai de lui répondre. Offensée de mon silence : je vois bien , me dit-elle , mademoiselle , que vous me forcerez à plus de sévérité que je n'avois projeté d'en avoir pour vous. Plus de franchise de votre part vous auroit obtenu de la mienne plus de liberté ; vous auriez pu vivre & commercer avec nombre de jeunes personnes aimables , dont vous auriez partagé les amusemens ; mais persuadée que vous ne cesseriez de les entretenir de vos contes , vous vivrez seule dans votre chambre , où l'on vous portera à manger. Bien convaincue qu'il me seroit impossible de me roidir contre une telle tyrannie , je suivis Marthe , à laquelle il fut ordonné de me ramener dans ma chambre ;
j'y

J'y trouvai un assez mauvais dîner, auquel je fis peu d'honneur, & passai seule le reste de la journée. Il est vrai que la supérieure, par une attention obligeante, m'envoya quelques livres de dévotion pour m'amuser, à ce qui me fut dit de sa part, autant que pour m'instruire.

Vers le soir, je reçus une nouvelle visite de sœur Marthe, avec laquelle nous disputâmes sur quelques points de religion, comme auroient pu le faire deux docteurs. Sœur Marthe avoit médiocrement d'esprit, une sorte de bon sens lui en tenoit lieu; elle ne tarda pas à juger de l'inutilité de ces conversations: elle les supprima, & s'en tenant à me donner des témoignages d'amitié, elle gagna si bien ma confiance, que je lui racontai toute mon histoire, sans en supprimer la plus légère circonstance; d'ailleurs, qu'a-

vois-je à redouter ? Elle m'écouta avec une attention qui me toucha , & m'attacha encore plus à elle. Lorsque j'eus fini : votre courage m'étonne autant qu'il m'intéresse , me dit-elle. Hélas ! vous n'êtes pas la seule malheureuse que renferment ces murs odieux , & j'y connois trois jeunes femmes encore plus à plaindre que vous , qui conservez quelqu'espérance , tandis qu'elles en sont à jamais privées. Hé ! qu'ont-elles fait ? lui dis-je. Hélas ! elles sont riches , répondit sœur Marthe ; elles ont apporté des dots considérables à leurs maris , qui pour en jouir plus commodément , ont eu le crédit , sur de frivoles prétextes , de les faire enfermer pour le reste de leur vie. -- Quelle horreur ! m'écriai-je. Et la supérieure est-elle instruite de cette affreuse iniquité ? Jugez-en par sa conduite avec vous , répondit la

sœur. — On la paie donc ? — En doutez-vous ? — Bon Dieu, m'écriai-je, je suis donc perdue à jamais ! — Ne vous désespérez pas, me dit cette bonne sœur ; il peut être difficile de vous tirer d'ici, mais vous avez bien des ressources : d'abord, votre famille fera sans-doute des recherches, & si vous pouvez trouver les moyens de lui apprendre votre retraite, il lui sera aisé de demander & d'obtenir justice. Le sort des malheureuses dont je vous parle est bien différent ; tout commerce leur est interdit ; elles ne peuvent voir personne, écrire à personne. A qui porteroient-elles leurs plaintes ? Le gouvernement trompé ou séduit, n'écoute que les ennemis de ces tristes victimes, dont les gémissemens ne peuvent arriver jusqu'à lui. Les vôtres parviendront ; ainsi, ma chère enfant, ne perdez

pas courage ; vous m'intéressez , & quoique mes secours doivent vous paroître de peu d'importance , peut-être vous seront-ils utiles.

Ma confiance en cette pauvre fille me l'attacha entièrement : voulez-vous me croire , me dit-elle un jour , feignez de vous attacher à la lecture des livres qu'on vous envoie ; témoignez moins d'éloignement pour notre religion , paroissez vous accoutumer à notre genre de vie ; notre supérieure vous voyant ainsi apprivoisée , vous donnera plus de liberté. Je suivis l'avis de Marthe , & je m'en trouvai bien : en effet , quelque temps après , la supérieure , sur ma parole de ne jamais prononcer le nom de Darcy , me permit de voir les religieuses , & même quelques pensionnaires ; l'une d'elles , belle comme le jour , de la physionomie la plus intéressante ,

me plût au-delà de toute expression, & d'autant plus qu'elle étoit Angloise & à-peu-près de mon âge ; nous fumes bientôt liées de la plus tendre amitié, & la confiance établie entre nous, je ne tardai pas à lui raconter mon infortune. Elle en versa des larmes : vos malheurs sont grands, me dit-elle en me serrant tendrement la main, ceux que j'ai éprouvé leur sont peut-être supérieurs ; je veux vous les raconter, puissent-ils contribuer à votre consolation ! Je ne demandois pas mieux, & sans se faire prier davantage, elle commença ainsi son récit.

Histoire de Madame Belville.

JE ne puis, me dit l'aimable Belville, vous raconter mes malheurs, sans vous faire connoître une sœur que j'ai long-temps chérie, & que

la conduite la plus honteuse a précipitée dans l'abîme, & il n'a pas tenu à ses soins & à son exemple qu'elle ne m'y entraînat. Mais il faut auparavant vous apprendre que mon père, l'un des plus riches négocians de la cité, ayant eu la vanité de s'allier à une maison noble, épousa en premières noces la fille d'un lord, qui ne lui porta pour dot que les airs du grand monde, & le goût d'y paroître avec éclat. Mon père, flatté de voir journellement à sa table des grands, qu'il croyoit être la meilleure compagnie de Londres, non-seulement négligea dès ce moment ses affaires, mais prodigua ses biens pour fournir au luxe de sa femme, même pour aider de sa bourse des frères qu'elle avoit au service. Cette négligence dans son commerce, cette excessive dépense, avoient déjà di-

minué sa fortune, lorsqu'il perdit sa femme. Heureux encore si cet exemple eut pu lui servir ! Mais il ne se corrigea pas : l'habitude qu'il avoit prise de vivre avec des gens de la cour, lui rendoit insipide tout autre commerce, pour soutenir un genre de vie si propre à rendre ses derniers jours malheureux, il se maria en secondes noces à une fille du même rang que la première, & acheva par-là de ruiner une fortune, qui quoique déjà dérangée, ne laissoit pas d'être encore considérable, & que des soins un peu assidus auroient bientôt rétablie. Mais notre mère (celle dont je parle), marchant sur les traces de celle qui l'avoit précédée, croyant même satisfaire au goût de mon père, se livra sans ménagement à une dépense qui acheva sa ruine.

Deux enfans furent le fruit de ce

second mariage, ma sœur Marie naquit la première année, je ne vins au monde que quinze ans après. Marie, élevée dans le faste, contracta dès son enfance tous les défauts qu'il entraîne. Vaine, haute, fière, elle se formoit d'elle-même l'idée la plus avantageuse, se croyoit faite pour être adorée, & le désir de l'être lui inspiroit une coquetterie si excessive, que la facilité qu'on supposoit de lui plaire, lui attira bientôt une foule de courtisans; elle n'en éloignoit aucun, & sa conduite libre commençoit à lui attirer la critique du public, lorsque nous perdîmes ma mère. Mon père dévoré du chagrin que lui causoit le dérangement de sa fortune, la suivit bientôt.

J'avois alors 15 ans, ma sœur en avoit 30, âge auquel elle auroit dû réfléchir. Mais l'habitude du vice se contracte plus facilement

qu'elle ne se perd ; ma sœur , sans penser au peu de bien qui nous restoit , continua à vivre avec la même profusion , & cependant 500 livres sterlings composoient alors toute notre fortune. Accoutumée à respecter ma sœur comme une seconde mère , je n'osai d'abord lui parler , mais prévoyant quoique jeune l'état dans lequel nous allions être précipitées , je m'avisai un jour de lui faire quelques représentations , j'en fus traitée comme une petite fille qui s'oublie envers celle qu'elle doit seulement respecter ; de sorte que de long-temps je n'osai renouveler mes plaintes. La dissipation du peu de bien qui nous restoit , n'étoit pas cependant ce qui me touchoit le plus ; la mauvaise conduite de ma sœur m'intéressoit bien davantage ; je la voyois souvent entourée de jeunes désœuvrés de

Londres, qu'elle recevoit & écou-
toit également. Une nouvelle con-
quête étoit pour elle un nouveau
triomphe : l'un d'eux cependant cé-
lèbre par le nombre de victimes
qu'il avoit sacrifiées à sa vanité ,
parut lui plaire davantage ; je m'en
apperçus , & j'eus le courage de lui
représenter le danger auquel elle
s'exposoit , & la misère dans laquelle
elle alloit nous réduire ; mes repré-
sentations furent reçues comme elles
l'avoient déjà été. Nous ne manque-
rons jamais , me dit-elle : M. Astor
aura toujours soin de moi , & vous
êtes assez jolie pour , en suivant mon
exemple, vous affranchir de tous les
besoins. Cette réponse me conster-
na ; je vis clairement combien étoit
corrompu le cœur de ma sœur ; je
reconnus que sa conduite ne pouvoit
tarder d'influer sur ma réputation , &
que toute mon innocence ne me ga-

rantiroit pas du partage de sa honte.

Dès ce moment je cherchai par quel moyen je pourrois me séparer d'elle, & me garantir d'un exemple aussi dangereux. Ce fut bien pis, lorsque je vis ma sœur, non-seulement recevoir son amant tête à tête, mais déconcher souvent & me laisser seule dans la maison ; mais que devins-je, lorsqu'un jour elle m'écrivit que son état ne lui permettoit plus de se montrer ? Elle alloit passer quelques mois dans la retraite, me donnoit son adresse, & me conjuroit de l'aller voir, pour prendre, me disoit-elle, les arrangements qu'exigeoit notre situation. J'hésitai quelque temps, enfin mon ancienne amitié pour la coupable & malheureuse Marie m'entraîna. Je la trouvai dans une chambre retirée & obscure, dans laquelle son amant l'avoit placée ; il venoit

quelquefois l'y voir, & lui faisoit porter une subsistance assez médiocre. Cette situation, si différente de celle dans laquelle nous avions été élevées, m'arracha des larmes de douleur & de désespoir; mais cet ancien empire que ma sœur avoit pris sur moi, ne me laissa pas la force de lui reprocher sa honte; je me contentai de la plaindre. Elle m'apprit qu'un ancien ami de son père, & son associé, avoit quelques comptes à régler avec lui, d'après lesquels il nous devoit.

De retour dans mon appartement, un déluge de larmes fut le premier tribut donné à ma douleur. Revenue à moi, j'écrivis à cet ancien ami; je le connoissois peu, mais son âge déjà avancé ne me laissant aucun sujet d'inquiétude, je le priai de venir me voir: il ne tarda pas. Au moment que je l'aperçus, je

lui dis que ma sœur, obligée d'aller à la campagne, m'avoit chargée du soin du ménage, & que m'ayant dit qu'il avoit quelques comptes à régler avec mon père, j'attendois de son ancienne amitié pour lui & de sa probité, qu'il voudroit bien les finir avec moi. Et je ne lui cachai pas combien le secours que j'en attendois nous étoit devenu nécessaire. Il m'écouta avec un air de satisfaction qui me donna de l'espérance. Oh! que je fus cruellement trompée! "Il est vrai, Mlle., me dit-il, que nous avons eu quelques affaires ensemble, M. votre père & moi, mais bien loin que je lui sois redevable, il me seroit aisé de vous prouver que c'est lui qui me devoit lorsque sa mort prévint le projet que nous avions formé de régler nos comptes. Cependant ne vous alarmez pas; j'é-

tois trop l'ami de votre père pour vouloir vous laisser manquer ; je n'ignore point le motif de l'absence de Mlle. votre sœur, son perfide amant en a élevé un nouveau trophée à sa vanité ; voilà le danger que l'on court avec les jeunes gens ; vous n'y ferez point exposée avec moi ; & si vous daignez accepter mes soins , je vais vous faire préparer un très-joli appartement , vous y ferez servie soigneusement , & je ne vous demanderai qu'un peu de soins pour ceux que je vous rendrai. Ma femme, haute, fière, & jalouse l'ignorera toujours, & j'espère vous faire jouir d'une vie assez douce pour que vous ne regrettiez point celle que vous meniez avec Mlle. votre sœur.

Je fus d'abord si étonnée d'un discours aussi clair ; qu'offensant, que je demeurai quelques instans muette.

Je réfléchis ensuite que la conduite de ma sœur ayant fait croire à ce perfide ami, qu'élevée auprès d'elle je suivrois ses principes, je lui en fus moins mauvais gré ; mais sans en être moins blessée : je ne saurois , Monsieur, lui dis-je d'un ton assez ferme, vous nier le malheur de ma sœur ; puisque vous en êtes instruit, mais j'ajouterai que votre erreur est grande, si par sa conduite & par ses sentimens vous avez cru juger des miens : je pardonne l'audace de vos odieuses propositions à l'idée qu'a pu vous donner de moi le séjour que j'ai fait auprès de ma coupable sœur ; je n'en sens pas moins l'indignité de votre procédé. J'avois pour vous , Monsieur, toute l'estime que je croyois devoir à l'ancien ami de mon père ; aujourd'hui vous ne m'inspirez que de l'horreur. Je me levai, & m'éloignant.

de lui : vous connoîtrez un jour, Monsieur, lui dis-je, combien j'étois peu faite pour entendre un semblable discours. Il voulut s'excuser : je l'interrompis, en le priant de ne pas me rappeler une offense que je ne pourrois jamais oublier. Il sortit un peu étonné, je pense, d'avoir trouvé en moi une honnêteté à laquelle la conduite de ma sœur ne l'avoit pas préparé.

Lorsqu'il fut parti, je me mis à réfléchir sur ma situation ; que vais-je devenir, me disois-je ? Ma sœur a tout dissipé : j'oubliois de vous dire qu'elle avoit livré à son amant une somme que nous avions reçue, destinée à payer notre logement, & lorsque j'avois voulu m'en plaindre, j'avois été traitée avec la dernière dureté. Je savois donc que nous devions à notre hôte, & je mourois de peur qu'il ne

demandât à être payé. Il ne me laissa pas long-temps dans cette incertitude; il parut chez moi peu de temps après la sortie de l'ami de mon père. Mademoiselle, me dit-il, votre sœur n'est plus à Londres à ce qu'on m'a dit; elle me doit, je ne fais où la prendre, je ne puis m'adresser qu'à vous. Hélas! Monsieur, lui dis-je, je n'ai point d'argent, je ne veux pas vous tromper, & je vous avouerai que je ne puis en avoir qu'au retour de ma sœur. Oui, mais quand viendra-t-il, ce retour? Je ne puis attendre plus long-temps Mademoiselle, il faut que je sois payé; & si vous ne me payez pas, c'est mauvaise volonté, car ce Monsieur qui sort d'ici, m'a dit qu'il ne tenoit qu'à vous. Il vous a trompé, lui dis-je; quant à cela, répliqua cet hôte malhonnête, vous me permettrez

de ne pas vous croire ; si ce Monsieur ne vous plaît pas , d'autres s'offriront à payer pour vous ; vous êtes si jolie ! Surprise à l'excès de l'insolence de cet homme , dont je voyois fort bien le dessein , je lui témoignai toute l'horreur que m'inspiroit l'indignité qu'il vouloit me faire entendre ; mais , sans s'étonner : Mademoiselle , il n'y a qu'un mot qui serve , il me faut de l'argent , ou trouvez bon que je vous fasse conduire en prison. J'espère que vous ne voudrez pas d'une aussi triste habitation : en effet , de quoi s'agit-il ? d'avoir un peu de complaisance pour un honnête homme , qui vous remettra dans l'aisance , voyez un peu le grand malheur ! hé si vous saviez combien d'autres que vous , & d'aussi bon lieu ; n'en vont pas la tête moins haute , pour avoir suivi le

conseil que je vous donne, vous ne le trouveriez pas si mauvais : je vous laisse , mais songez qu'il me faut de l'argent ou aller en prison.

Il me quitta, me laissant dans un état de désespoir difficile à vous rendre. Je passai quelques jours dans cette cruelle perplexité, n'ayant pour unique subsistance que quelques tasses de thé ; ce triste régime m'avoit extrêmement affoiblie, & , je l'avoue en rougissant, cet état de défaillance me fit hésiter quelques instans sur le parti que je devois prendre : je crus un moment avoir assez sacrifié à la vertu ; mais bientôt, repoussant avec indignité ma foiblesse , je me jetai à genoux , & demandai au ciel la force de résister à l'horreur de ma situation : ma prière parut exaucée, je me sentis un nouveau courage ; il faut l'avoir éprouvé pour con-

noître le sentiment de joie que j'éprouvai à la résolution ferme que je pris de préférer & la prison & la mort même à l'ignominie qui m'étoit proposée , & qui seule pouvoit m'affranchir de l'une & de l'autre.

Raffermie dans le chemin de la vertu , je me trouvai en état de soutenir sans trouble l'arrivée de mon hôte , que je vis paroître dans ce moment , suivi d'un homme dont l'aspect m'auroit effrayée , si je ne m'étois préparée à tous les événemens : hé bien, Mademoiselle, me dit mon hôte , avez-vous fait vos réflexions ? Je vous en ai donné le temps. — Oui, je les ai faites , & je suis prête à sortir de chez vous , pour être menée où il vous plaira de me faire conduire. Il voulut encore me parler du nombre d'amis que j'avois , disoit-il , en état de me tirer d'affaire , mais je lui im-

posai silence d'un ton si ferme, qu'il fut obligé de se taire : nouvelle preuve de l'empire qu'aura toujours la vertu sur le vice. — Où dois-je aller ? — Avec Monsieur, répondit mon hôte, qui doit vous conduire chez lui : vous y ferez huit jours, après lesquels, si vous n'avez pas pris d'autres résolutions, vous ferez menée à Newgate. — A la bonne heure, dis-je ; me fera-t-il permis d'emporter quelque linge ? J'en fis un petit paquet, & m'adressant à cet homme, dont la physionomie m'avoit si fort épouvantée ; partons, Monsieur, — En vérité, Mademoiselle, me dit-il, j'ai souvent été employé dans de semblables occasions, c'est mon devoir ; mais je ne l'ai jamais rempli avec autant de répugnance. Venez, Mademoiselle, venez chez moi, vous y trouverez ma femme & ma fille

également empressées à adoucir votre sort: il voulut se charger de mon paquet, & me conduisit dans sa maison, que je trouvai assez propre, & où en effet sa femme & sa fille me comblèrent de prévenances.

Lorsque je fus un peu remise de l'agitation que m'avoit causé le procédé cruel de mon hôte, elles me demandèrent à quoi elles pouvoient m'être utiles: je les priai de vouloir bien faire parvenir un billet à une parente éloignée, que mon père avoit négligée dans le temps de son opulence, & que depuis sa mort nous n'avions osé voir dans la crainte d'en être mal reçues: après un récit abrégé de ma situation, je la conjurois de me venir voir; cette bonne femme, qui vivoit dans la plus grande médiocrité, se rendit sur le champ près de moi: j'en étois à peine connue;

je lui racontai plus en détail mes malheurs, elle en parut touchée; surtout la différence de ma conduite avec celle de ma sœur l'intéressa pour moi: après avoir cherché à me consoler; elle me quitta, en me promettant qu'elle alloit travailler à ma délivrance; le lendemain cette bonne parente vint me revoir: "vous avez un ami, „ me dit-elle, que je connois de- „ puis long - temps, auquel je n'ai „ pu cacher votre malheureux sort: „ il en a été pénétré; vous savez, „ m'a-t-il dit en versant des larmes, „ quelle est la médiocrité de mes „ moyens; mais j'ai quelque crédit, „ & je vais l'employer à rompre les „ liens de cette aimable infortunée. „ Il m'a quittée, & je ne doute „ pas que vous ne le voyiez bien- „ tôt ici. „ Et quel est cet ami, dis-je? — Il se nomme Belville. —

Belville, repris-je ? Je le connois peu, mais je me rappelle l'avoir vu quelquefois chez ma sœur ; en effet, Belville avoit paru dans le nombre des courtifans de Marie ; mais sans chercher à grossir la foule qui s'empressoit auprès d'elle , il m'avoit toujours témoigné une espèce de préférence qui me l'avoit fait distinguer ; d'ailleurs son maintien étoit si honnête, sa conversation si décente, que souvent je m'étois étonnée de le voir lié avec les jeunes étourdis qui formoient la société de ma sœur ; je ne croyois pas être le principe de ses assiduités ; Belville m'aimoit, mais retenu par la médiocrité de sa fortune, il n'avoit osé me témoigner ses sentimens ; il s'étoit contenté de les confier à cette parente, & souvent il lui avoit exprimé ses regrets de n'avoir pas à m'offrir une fortune digne

digne de moi, disoit-il, il annonçoit tant de pureté dans ses sentimens, une tendresse si désintéressée, que ma cousine avoit conçu pour lui la plus tendre affection. Au moment qu'elle fut informée de mes malheurs, elle en instruisit Belville, & Belville la quitta pour chercher les moyens de les faire finir. Je ne vous cacherai pas, ma chère Henriette, que déjà favorablement prévenue pour Belville, je ne fusse touchée de l'intérêt qu'il vouloit prendre à moi; mais je n'en fus pas moins décidée à refuser ses secours; je connois trop, dis-je à ma parente, les avantages que de pareils services peuvent donner, pour que je veuille jamais m'exposer ou à les reconnoître, ou à paroître ingrate: je resterai dans ma misère jusqu'à ce que la Providence, qui veille sur

les innocens , daigne m'en tirer : j'ai écrit à Paris , j'y ai une cousine assez proche dont je suis la filleule , je lui ai exposé mes malheurs ; peut-être daignera-t-elle les finir.

Ce fut en vain qu'elle me pressa d'accepter les secours qu'offroit si généreusement Belville , mais je ne pus refuser sa visite ; des larmes s'échappèrent malgré lui de ses yeux , & furent les premiers témoignages de sa sensibilité ; j'y fus sensible : nous déplorâmes ensemble l'indigne conduite du lâche séducteur de ma sœur , qui abandonnée , & presque sans secours , périt peu de temps après en donnant le jour au fruit de ses infâmes amours.

Cependant il falloit prendre un parti , je n'avois que huit jours pour me décider , il falloit payer ou être conduite en prison : alternative cruelle ! le généreux Bel-

ville, pénétré de douleur, osa se déclarer d'une manière plus précise. — Mademoiselle, me dit-il, puisqu'à titre d'ami vous dédaignez mes services, pardonnez-moi si j'ose vous les offrir sous un titre plus doux : mon audace vous étonnera sans doute ; mais, cruelle ! depuis long-temps je vous adore ; la médiocrité de ma fortune, en m'ôtant l'espérance, ne m'a pas permis de vous le témoigner, mes sentimens renfermés au fond de mon cœur, n'osoient paroître, & si vous eussiez daigné accepter les secours que je pouvois vous offrir, si vous eussiez voulu m'accorder le précieux avantage de vous tirer d'un lieu si peu fait pour vous, mon respect ne m'eût jamais permis de rompre le silence, & j'eusse passé ma vie à attendre qu'un événement favorable, qui peut-être n'est

pas éloigné, m'eut donné le courage de m'expliquer; encore toute étonnée, je cherchois comment je pourrois répondre à Belville, lorsque je vis arriver ma parente, que sans doute il avoit prévenue, " de quoi parliez-vous, dit-elle en entrant? — Mais, lui dis-je, Monsieur me parloit d'un projet dont j'ai été très-surprise; je cherchois à lui répondre lorsque vous avez paru. „ Alors, feignant de vouloir en être instruite, elle pria Belville de vouloir bien le lui apprendre; il le fit, ce fut avec tant de chaleur, avec un air de candeur si séduisant, que je commençois d'en être émue, quand il eut exprimé le désir qu'il avoit d'être à moi: — Voici, dit-il, quel étoit mon projet & le sujet de mon espérance: je dois incessamment aller en Amérique occuper un emploi qui dans

peu de temps augmentera assez considérablement ma fortune , & je voulois à mon retour la mettre aux pieds de Mademoiselle , si j'avois le bonheur de la trouver libre. Comme son ami , elle refuse mes soins & mes secours ; le désespoir de la voir dans un lieu si indigne d'elle , m'a arraché mon secret ; j'ai avoué mon amour , & l'espérance que je conservois de le faire agréer un jour : j'ignore encore l'impresion qu'a pu faire cet aveu sur le cœur de Mademoiselle , & j'attends comme mon arrêt le moment d'en être instruit. — Mais vraiment , dit ma cousine , votre projet me paroît fort bon , & puisque Julie ne veut point qu'un ami la secoure , j'approuve fort vos vues & vos desseins. Qu'en pensez - vous , me dit-elle ? — Jusques-là , je n'avois eu ni le temps ni la force d'ouyrir

la bouche. Je vous ai dit sur quel ton j'avois connu Belville, & ne m'étant jamais doutée qu'il eut pensé à moi, une déclaration aussi brusque & aussi pressante ne pouvoit sans doute que m'étonner, de sorte que ma cousine fut obligée une seconde fois de me prier de m'expliquer. — En vérité, lui dis-je, le procédé de M. Belville me cause une telle confusion que je ne fais comment y répondre; je ne lui cacherai pas que je l'ai toujours distingué de tous ceux que voyoit ma sœur; mais n'ayant reçu de lui aucune marque de préférence, pouvois-je m'attendre aux sentimens qu'il me témoigne aujourd'hui avec tant d'ardeur & tant de générosité? Ce seroit être ingrate que d'y être insensible, cependant... Cependant, interrompit ma parente, il faut se décider, il faut

d'abord sortir d'ici : M. Belville a de quoi satisfaire votre hôte ; il vous conduira à Paris , vous y vivrez dans un couvent , & c'est dans cette retraite décente , que vous attendrez son retour d'Amérique : mais pour tout cela il faut vous marier ; voyez , consultez - vous , le temps presse. J'étois pendant cette exhortation dans une situation affreusement difficile à peindre ; je n'avois que de l'estime pour Belville , mais l'honnêteté de son procédé me touchoit , & sa passion une fois avouée , lui donnoit une manière de s'exprimer si tendre , que pressée par lui , sollicitée par ma cousine , je donnai mon consentement , sans trop savoir ce que je faisois.

Belville transporté de joie courut chez lui , alla satisfaire mon hôte , & revint nous rejoindre : après avoir satisfait , & remercié l'huissier qui

m'avoit si honnêtement reçue, nous nous rendîmes chez ma parente, & nous nous mariâmes deux jours après. Mon mari, que son caractère me rendoit tous les jours plus cher, me conduisit dans ce couvent, où j'attends dans peu son retour : les nouvelles que j'en ai reçues m'annoncent qu'il reviendra avec une fortune dont nous irons jouir à Londres. Vous voyez, me dit Mde. Belville en finissant, que mes malheurs ont été supérieurs aux vôtres, puisque rien n'est comparable à ceux que la honte procure, & celle dont ma sœur s'est couverte, la manière dont elle en a été punie, ne peuvent jamais s'effacer de mon souvenir.



Je remerciai Mde. Belville de sa confiance, & depuis ce moment nous n'avons pas cessé de nous

aimer. Je dūs même beaucoup à ses conseils, conformes à ceux que m'avoit donné la bonne Marthe: j'en imposai à la supérieure; & j'en obtins beaucoup plus de liberté. Je m'amusois cependant à mon occupation favorite, je faisois quelquefois des vers, nous les lisions ensemble Mde. Belville & moi. Un jour qu'après avoir lu le traité de Richardson sur le bonheur d'avoir le cœur libre, j'avois fait un petit ouvrage sur le même sujet, elle me demanda de le lui confier, & me dit peu de jours après: je vous ai fait une infidélité, mais dont je prévois des suites si avantageuses pour vous, que je ne saurois me la reprocher: je suis liée d'amitié avec une jeune professe, fille de qualité, & qui par ses parens vient d'être sacrifiée au désir d'augmenter la fortune de son frère; elle est

intimement liée avec une dame de la cour, qu'on nomme la Marquise de ***, dont la nièce est pensionnaire ici; votre ouvrage lui a été montré, elle l'a trouvé charmant, & a témoigné le plus grand désir de vous connoître: la Marquise est femme de qualité, pleine d'esprit & de connoissance, fort connue, fort estimée à Versailles; je ne doute pas qu'elle ne vous soit d'un grand secours, & la supérieure remplie de respect pour elle, aura plus d'égards pour vous, si vous parvenez à vous en faire aimer, ce qui vous fera très-facile. L'aimable Belville étoit si transportée de joie, que pour ne pas la mortifier, je parus la partager: mais Cécilia & sa sœur la Comtesse m'avoient appris quel fond on pouvoit faire sur les promesses des grands, & je n'avois pas oublié la leçon que j'en avois reçue.

Deux ou trois semaines s'étoient écoulées sans que j'entendisse parler de la Marquise, & je n'y pensois plus, lorsqu'un jour sœur Marthe vint m'ordonner de descendre au parloir de la supérieure, où je trouverois une Dame qui désiroit me voir. Je m'y rendis après avoir un peu rajusté ma coiffure, & j'y trouvai en effet la Marquise; elle me salua avec politesse, me fixa quelques instans, puis se tournant vers la supérieure, elle parut l'inviter à poursuivre la conversation que ma présence avoit interrompue: oui Madame, reprit la supérieure, je ne saurois vous exprimer combien je suis affectée de l'inutilité des soins que je me suis donnés, & que je me donne encore, pour ramener cette malheureuse enfant dans notre Sainte Eglise; je la crois égarée sans retour, & je

ne fais à quoi attribuer l'obstination avec laquelle elle refuse de se dire la nièce de celui qui me l'a confiée : c'est un homme honnête, dont la bonne-foi ne sauroit être soupçonnée ; les motifs de sa conduite m'ont paru justes & mériter des éloges : cependant, dans toute cette affaire, je vois des contradictions qui me tourmentent, & une sorte de mystère que je désirerois pouvoir éclaircir.

A ce discours, je jugeai que la prieure désireroit pouvoir paroître la première trompée ; je me gardai de le témoigner, mais donnant dans son sens ; il vous sera aisé, lui dis-je, Madame, de vous procurer l'éclaircissement que vous désirez, permettez-moi seulement d'écrire à Londres, vous serez bientôt satisfaite. Cette demande est juste, dit alors la Marquise, &

je vous prie, ajouta-t-elle, en s'adressant à la prieure, de l'accorder. Je suppose, Mademoiselle, me dit-elle, que vous ne vous ferez point de peine de communiquer votre lettre à Madame. — Ce sera mon premier soin, repris-je, comme c'est mon premier devoir. Madame y verra la première preuve de l'affreuse injustice qui m'a été faite. La supérieure, très-satisfaite de ma réponse modérée, m'en remercia par le coup-d'œil le plus favorable que j'eusse encore reçu d'elle. La Marquise me témoigna ensuite le plaisir que lui avoit fait la lecture de mon ouvrage : elle entendoit parfaitement notre langue, & s'il avoit quelque mérite, elle étoit en état d'en juger ; mais, me dit-elle, ce que j'ai vu n'est pas la seule production de votre esprit, vous en avez d'autres

fans doute, & j'espère qu'après une plus longue connoissance, vous ne me refuserez pas de m'en faire part; je vous demanderois même dès aujourd'hui cette faveur, si je pouvois m'y croire autorisée. — Je ne répondis que par une révérence, & je courus dans ma chambre, d'où je lui rapportai mon petit manuscrit. Elle le reçut avec une extrême reconnoissance, & se levant: Mademoiselle, me dit-elle, écrivez votre lettre, je l'enverrai prendre demain, & foyez sûre de mon exactitude à la faire parvenir & à vous en procurer la réponse.

La Marquise partie, je montai dans ma chambre pour écrire à Miss Dormer ma secourable amie, & après un long détail de ce qui m'étoit arrivé, je la conjurois d'employer tous les moyens pour faire finir ma captivité, m'en rapportant

à sa prudence. Je portai ma lettre à la supérieure, qui la lut, la cacheta de son cachet, & la remit le lendemain devant moi au domestique que la Marquise avoit envoyé pour la prendre.

Plus tranquille par l'espérance de recouvrer ma liberté, je remerciois sans-cesse mon amie de m'en avoir procuré les moyens, avec d'autant plus de reconnoissance, que la marquise venoit me voir souvent, & paroissoit s'intéresser toujours plus à moi. Mes ouvrages lûs dans sa société excitoient le désir de me connoître, c'étoit une faveur briguée par ses amis, que celle de l'accompagner au parloir. Dans le nombre de ceux auxquels elle l'accorda, le comte d'Oramont se fit distinguer autant par son esprit que par le désir que je voyois en lui de me plaire; j'étois trop habile pour

m'y tromper, & trop vaine d'une conquête aussi brillante, pour ne pas employer à me l'attacher tous les petits artifices qui m'étoient si familiers : je le voyois souvent & n'en négligeois aucun. Je ne dois pas oublier de vous dire que la marquise m'avoit permis de lui faire adresser la réponse que j'attendois de Londres : elle eut la bonté de me l'apporter ; avec quelle joie je reconnus les caractères de ma chère Dormer, cette constante amie m'apprenoit qu'elle se proposoit de se rendre à Paris pour y solliciter ma liberté : attendez-moi dans votre couvent, me disoit-elle, & préparez-vous à apprendre une nouvelle qui vous fera très-agréable. Je fis part de cette lettre à la supérieure, qui après l'avoir lue, me dit : je commence à voir que M. Darcy a usé de moyens peut-être condam-

nables, mais je ne saurois croire qu'il n'eut de bonnes intentions ; il aura été trompé comme je l'ai été : hélas ! ajouta-t-elle d'un ton béat, nous sommes tous sujets à l'erreur ; je suis cependant très-aise de voir éclaircir cette affaire, & j'espère que comme vous y exhorte votre amie (& je l'en estime davantage), vous attendrez sans peine avec nous le moment de son arrivée. — Oui Madame, lui dis-je, car autant ma demeure étoit triste pour moi, y étant retenue par la violence, autant me fera-t-elle agréable du moment que je serai libre d'en sortir. La supérieure satisfaite m'embrassa pour la première fois, & nous nous séparâmes en assez bonne intelligence.

La marquise ne tarda pas à venir me témoigner la joie que lui causoient les approches de ma liberté ; & le comte, qui presque toujours

l'accompagnoit, ne me laissa pas ignorer le plaisir qu'il auroit à m'entretenir sans être séparés par une grille.

Miss Dormer avoit annoncé son retour comme devant être dans un mois; trois semaines s'étoient écoulées, & je l'attendois avec la plus vive & la plus tendre impatience, lorsqu'un billet, qui me fut remis de la part de la marquise, vint renouveler toutes mes allarmes. Elle me mandoit, qu'informée que la supérieure & Darcy travailloient de concert à me faire transférer dans un couvent au fond d'une province, elle alloit employer tout son crédit à prévenir le nouveau coup qu'on vouloit me porter.

Jugez, ma chère amie, de quelle inquiétude je me vis de nouveau tourmentée! je réfléchissois cependant qu'il seroit difficile de me for-

cer à fortir du couvent, sans que mes cris, allarmant toute la communauté, n'y fussent un obstacle ; mais le souvenir de tout ce que j'avois éprouvé de Darcy étoit peu propre à me rassurer ; mes craintes redoublèrent lorsque vers le soir un ordre de la supérieure m'obligea de descendre au parloir, où je trouvai le comte ; fortifiée par sa présence j'en eus plus de courage, & fus plus en état de répondre à la supérieure, qui s'adressant à moi d'un ton assez sévère. — Est-il vrai, Mademoiselle, me dit-elle, que vous défiant de mes intentions, vous ayez sollicité un ordre de la cour pour fortir du couvent ? — Un regard du comte, auquel je ne pouvois me méprendre, dicta ma réponse. Persuadée que la marquise avoit usé de ce moyen pour me soustraire à l'autorité de la prieure : —

J'ai des raisons, Madame, lui dis-je, dont je ne suis point obligée de rendre compte, pour désirer de sortir sur le champ de votre maison: je ne saurois, ajoutai-je, me mettre trop promptement à l'abri des nouvelles perfidies que pourroit tramer contre moi M. Darcy. — Fort-bien, reprit la supérieure avec un sourire malin, vos raisons sont aisées à pénétrer, vous êtes libre, & pouvez vous retirer où bon vous semblera. Je ne me le fis pas répéter, & sortant du couvent, j'acceptai la main que m'offroit le comte pour monter dans son carosse avec lui, ne doutant pas que ce ne fût pour m'en conduire chez la marquise. Je ne me sentoís pas de joie; j'étois comme un oiseau échappé de sa cage: pouvois-je prévoir que je donnois dans un piège, plus dangereux pour moi que tous ceux

que j'avois évités ? Après avoir avec transport remercié le comte du service qu'il venoit de me rendre, je lui demandai où logeoit la marquise : elle n'est point à Paris, me dit-il, elle est à la campagne, à deux lieues de cette ville, où elle vous attend, & où elle m'a chargé de vous conduire. Je fus d'abord un peu étonnée de me trouver seule avec un homme de ce rang, jeune, aimable, & que j'avois lieu de croire amoureux ; mais je ne pouvois plus reculer, il fallut se soumettre.

Pendant le chemin, le comte me fit l'aveu d'une passion, disoit-il, que j'avois pu seule lui inspirer. Je reçus en badinant cette déclaration ; c'est une suite de vos usages, lui dis-je, un Français se croiroit déshonoré s'il étoit auprès d'une jeune femme sans lui parler d'amour,

nous sommes plus réservés à Londres. Il voulut continuer, mais un peu déconcerté par mes plaisanteries, nous arrivâmes sans qu'il pût obtenir de moi une réponse sérieuse. Il me conduisit dans un très-joli salon, où ne trouvant personne, je crus la marquise occupée ailleurs pour quelques instans; enfin, impatientée de ne pas la voir paroître, & surprise de l'air d'embarras qui paroissoit dans le comte, je la demandai avec empressement. Forcé de me répondre: hélas! me dit-il, vous n'êtes point chez la marquise: — où suis-je donc, grand Dieu! m'écriai-je. — Vous-êtes chez Milord Stafort: — Chez Milord Stafort! chez mon plus mortel ennemi! Oh! M. le comte, quel outrage! quelle perfidie! Comment avez-vous pu vous y prêter? Mais, Mademoiselle, me dit-il, il

vous adore, il me l'a dit, il m'a même assuré que vous approuviez ses desseins. Moi, dis-je, approuver de semblables horreurs! Non, Monsieur le comte, il vous a trompé, je déteste Milord, je fais plus, je le méprise. Oh! si vous le connoissiez, que vous le trouveriez peu digne de votre amitié! Que vous vous reprocheriez le service indigne que vous voulez lui rendre! Au nom du ciel, éloignez-moi d'ici, & que jamais je ne lui sois livrée. — Non, charmante fille, reprit le Comte, vous ne lui ferez point livrée; ce que je vous ai dit n'étoit que pour pénétrer vos sentimens pour lui. Milord ignore que vous soyez ici, & il l'ignorera toujours: vous êtes chez un amant plus délicat, & peut-être plus digne de vous; c'est chez moi que je vous ai conduite, pour vous souf-

traire à ses emportemens & à sa violence. Ecoutez-moi, je vous en conjure, & ne me condamnez pas sans m'entendre.

Milord a été élevé en France ; nous avons fait nos exercices ensemble, & quoiqu'à tous égards ses principes ne soient plus les miens, égalité d'âge, conformité d'inclinations, tout contribua à nous unir dès la plus tendre jeunesse d'une amitié qui ne s'est jamais démentie. Il aime le séjour de la France ; il y vient tous les ans passer quelques mois. Arrivé depuis peu, il se trouva chez la marquise, un jour que la conversation tomba sur vous ; elle lui demanda s'il connoissoit Mifs Henriette Stuard, & elle lui raconta ce qu'elle avoit appris de vos aventures. Le changement qui parut sur le visage de Milord, au moment qu'on prononça votre nom, fut remarquable.

remarquable. Nous sortîmes ensemble ; à peine fûmes-nous en carosse, que me ferrant tendrement la main : cher comte, me dit-il, vous pouvez me rendre de tous les services le plus important : cette Henriette Stuard, dont on vient de parler, je la connois ; je fais plus, je l'adore depuis ma plus tendre jeunesse. Elle le fait, mais des idées chimériques de vertu l'ont toujours éloignée de moi ; cependant, si je l'avois en mon pouvoir, j'espérerois vaincre sa résistance. Il vous est aisé de la mettre entre mes mains, obtenez une lettre de cachet pour la tirer de son couvent ; je vous devrai plus que la vie. Mais croyez-vous, lui dis-je, qu'elle consente à quitter sa retraite par un tel moyen ? Non sans doute, m'a-t-il répondu, mais nous la tromperons ; obtenez toujours la lettre, je me charge du

reste. Offensé d'être employé pour une pareille injustice, je refusai Milord; les prières les plus pressantes ne purent rien sur moi, de sorte que nous nous séparâmes assez mécontents l'un de l'autre. Réfléchissant alors sur le nombre d'amis qu'il a dans ce pays, & craignant qu'il n'en rencontrât de moins scrupuleux, j'ai pensé qu'il n'y avoit pas un moment à perdre pour le prévenir. C'est sous le nom de la marquise, que par un billet venant de sa part, je vous ai fait avertir de vous tenir sur vos gardes, persuadé qu'après cet avis votre esprit vous serviroit assez pour m'entendre, lorsque j'irois, armé d'une lettre de cachet, vous réclamer au nom de la marquise; l'événement a justifié ma démarche, & vous êtes en sûreté. — Certainement, Monsieur, lui dis-je, je dois vous être

obligée de m'avoir soustraite aux desseins pernicioeux de Milord , mais les moyens que vous avez employés sont un peu violens , permettez-moi de vous le dire. Que pensera-t-on au couvent ? que pensera madame la marquise elle-même ? Ramenez-moi chez elle , je vous en conjure , ne lui donnez pas le temps de former des soupçons qui peuvent nuire à ma réputation. — Que je vous ramène chez elle ! Mais cela ne se peut pas , me dit-il , avec un sourire ironique & un sang-froid qui n'eut jamais d'exemple. — Cela ne se peut pas ! repris-je avec chaleur , hé pourquoi ? — Je vais vous l'expliquer , répondit-il , puisque vous ne voulez pas l'entendre. Votre jeunesse , vos grâces , votre esprit vous ont acquis mon cœur pour le reste de ma vie. J'ai toujours aimé les jolies femmes ;

je ne le cacherai pas, vous seule m'avez fait connoître l'amour; celui que vous m'inspirez est au point de me faire tout sacrifier au désir de vous posséder. C'est lui qui m'a forcé à user de supercherie pour prévenir les desseins de Milord, & c'est lui qui vous retiendra ici jusqu'à ce que mes soins, ma tendresse, ma persévérance, vous engagent à trouver votre bonheur dans le mien: jusqu'à cet heureux moment, vous commandez ici; tout vous y est soumis; mes gens vous obéiront comme à leur souveraine: pour moi, je retourne à Paris, je vais dire au couvent que je vous ai conduite chez la marquise; à son retour, je lui dirai que, pour vous affranchir des poursuites de Milord, je me suis servi de mon crédit; que je vous ai tirée du couvent, & que je vous ai donné un valet de cham-

bre fidelle pour vous conduire à Calais, d'où vous êtes repassée à Londres. Voyez, ma belle enfant, si je n'ai pas pris toutes les précautions que pouvoit exiger le soin de votre réputation. Adieu, Mlle., me dit-il, je vous laisse trois domestiques ; ils vous serviront avec zèle. Je pars pour exécuter le projet que je viens de vous communiquer, mais plus encore pour vous affranchir de l'inquiétude que ma présence pourroit vous causer. Il me fit une profonde révérence, & me laissa dans un étonnement qu'il vous fera aisé de comprendre.

J'eus à peine la force de courir aux fenêtres pour m'assurer de son départ ; ce ne fut qu'à la lueur des flambeaux que je le vis monter dans son carrosse, & partir. Un peu rassurée par son absence,

je me mis à réfléchir sur ma nouvelle situation, & contre ma coutume, ce fut avec plus de succès. Je la mérite bien, me disois-je, je ne la mérite que trop. Ne me corrigerai-je jamais de ce désir effréné de plaire, auquel j'ai dû toutes mes infortunes? Malheureuse! que vais-je devenir? Et comment me tirer des mains cruelles qui m'ont conduite jusqu'ici? Ah! si jamais je puis m'en arracher, que ma fatale expérience me guérisse du moins d'un vice aussi odieux! Mes tristes réflexions furent interrompues par l'arrivée de la gouvernante de cette maison (Dizère étoit son nom): elle venoit m'avertir que mon souper étoit servi. — Pourriez-vous m'apprendre où je suis, lui dis-je? — Mademoiselle, répondit-elle, n'a donc jamais été à St. Denis, puisqu'elle me fait cette question? vous êtes dans

l'un des fauxbourgs de cette ville ,
 & à deux lieues de Paris. Cette
 réponse me causa un très - grand
 plaisir, elle me fit voir la possibi-
 lité de m'y rendre, si je pouvois
 m'échapper; je n'en témoignai pas
 le désir, mais je voulus apprendre
 sur quel ton le comte m'avoit éta-
 blie dans sa maison, ce qu'elle igno-
 roit, ou ce qu'elle feignit d'igno-
 rer. Tout ce que je pus savoir,
 c'est que le comte étoit très-galant,
 & que je me trouvois dans les
 mains de l'homme le plus dange-
 reux. Mde. Dizère me conduisit
 après le souper dans une chambre
 à coucher, dans laquelle, après que
 j'eus refusé les services qu'elle of-
 froit de me rendre, elle me laissa,
 m'exhortant à me reposer. Hélas!
 j'étois bien loin de le pouvoir;
 l'esprit uniquement occupé à cher-
 cher les moyens de m'évader, je

formois mille projets différens, dont l'exécution me paroissoit également impossible. Je m'arrêtai à celui d'écrire à l'aimable Belville. Mais par qui lui faire porter ma lettre ? Tous les gens, me disois-je, qui m'entourent sont sans doute des espions ; que faire ? Le jour me surprit, sans que j'eusse pris aucune résolution.

Au moment que la Dame Dizère me crut éveillée, elle entra dans ma chambre, & m'offrit pour me lever un déshabillé très-riche & très-galant : j'hésitai à m'en servir, mais l'idée que moins je témoignerois de répugnance à tout ce qui me seroit proposé, plus j'obtiendrois peut-être de liberté, me décida : je fis donc usage de ce déshabillé, & après avoir pris une tasse de chocolat qui me fut présentée, Mde. Dizère me proposa de descendre dans le jardin ; j'ai

merois mieux, lui dis-je, faire un tour dans la ville. — Oh ! Mademoiselle, me dit-elle, pour le monde entier, je ne le voudrois pas : il m'est défendu, non-seulement de vous laisser sortir, mais même de permettre que vous paroissiez à la fenêtre. — Je le savois, lui dis-je en souriant ; j'ai seulement voulu connoître quelle étoit votre exactitude : mais, dites-moi, savez-vous pourquoi je suis ici ? M. le Comte ne vous l'a-t-il pas dit ? M. le comte, répondit Dizère, n'informe jamais ses gens de ses affaires : il aime fort cette maison à cause du voisinage de Paris ; il y vient quelquefois avec une compagnie choisie ; voilà tout ce que j'en fais ... Ou tout ce que vous en voulez savoir, lui dis-je ; je vois bien que vous êtes discrète, allons-nous promener ; nous descendîmes dans

un assez joli jardin , mais si petit , que j'en fis plusieurs fois le tour : ce ne fût pas sans une joie excessive , que j'apperçus une petite porte fermée par un simple verrou ; l'espérance de m'échapper , si je pouvois un instant me délivrer de mon argus , fit palpiter mon cœur , mais rien ne put l'éloigner de moi : j'eus beau lui dire combien j'aimois à me livrer en liberté à mes idées...

Mademoiselle , me dit - elle , vous voudriez être seule , je le vois bien ; mais il m'est impossible de vous perdre de vue : du reste , ordonnez , vous ferez obéie sur tout : un jeune jardinier que j'avois apperçu travaillant au jardin , m'avoit laissé du moins concevoir l'espérance , que sous la promesse d'une forte récompense il pourroit porter une lettre à Paris ; dans cet espoir , au moment que j'eus diné , je redescendis au

jardin, mais toujours obsédée par mon insupportable surveillante, je cherchois en me promenant de nouveaux moyens pour m'en débarrasser, lorsque je vis paroître le Comte. A sa vue Dizère se retira, & lui, s'avançant vers moi & saisissant ma main, qu'il baïsa malgré mes efforts plusieurs fois: ... Est-il possible, dit-il, que vous refusiez à l'amant le plus tendre la plus légère des faveurs, & la passion la plus respectueuse ne fera-t-elle aucune impression sur votre cœur? ... Certainement, Monsieur, lui dis-je, il faut que vous me jugiez bien peu de connoissance, si vous croyez me persuader le respect de votre passion par les moyens que vous employez. Vous m'enlevez par une trahison odieuse, & je me trouve privée de ma liberté. Hé, de quel droit prétendez-vous me tenir cap-

H vj

tive ? Mais , Mademoiselle , dit-il en m'interrompant , c'est pour votre sûreté ; vous ne pouvez la trouver qu'ici . Ce matin même j'ai rencontré Milord , il m'a paru désespéré en me parlant de vous . J'ignore son couvent , m'a-t-il dit , je le cherche ; si je le découvre une fois , il n'est puissance au monde qui puisse m'empêcher d'enlever cette chère Henriette ; il le découvrira , Mademoiselle , il apprendra que vous en êtes sortie , la Marquise ne peut vous recevoir dans ses terres , & je vous le repète , vous n'avez de retraite assurée que dans votre séjour ici.... Si cette retraite , lui dis-je , Monsieur , m'étoit offerte par un ami , quelque singulière qu'elle put paroître , je pourrois l'accepter ; il n'en est pas de même lorsqu'un amant me la présente.... Hé bien , Mademoiselle , reprit-il ,

que ce soit à titre d'ami ou à titre d'amant, je me trouverai trop heureux, si vous daignez l'accepter, & me donner le temps de vous faire connoître par mes soins la pureté de mes intentions ; avant de vous en faire part, je veux mériter, je veux obtenir votre cœur, & ne devoir qu'à lui mon bonheur. Peut-être parviendrai-je à vous convaincre que mon amour mérite tout le vôtre.... Les vues du Comte étoient claires, je ne pouvois pas m'y tromper, & plus il exprimoit la violence de sa passion, plus il augmentoit mes allarmes. Je sentoís donc que la dissimulation devoit être ma seule ressource : j'avois autrefois usé de ce moyen avec Belmein, & je m'en étois bien trouvée. Monsieur, lui dis-je, je me rends à la crainte que me causent les projets de Milord ; & je demeurerai ici aussi

long-temps que ma sûreté paroîtra l'exiger ; mais c'est dans l'espérance que ma facilité à cet égard n'affoiblira point l'estime qui m'est dûe , & que vous n'attribuerez cette facilité qu'à mes craintes : j'exige aussi que vous me donniez votre parole, qu'au moment du retour de la Marquise, vous l'instruirez & de ma retraite & du motif qui m'y retient. Le Comte, transporté de joie de trouver en moi une complaisance à laquelle il ne s'attendoit peut-être pas , me promit tout ce que je lui demandois , & me quitta en me témoignant le regret d'être forcé, par le devoir de sa charge auprès du roi , d'être quelques jours privé du plaisir qu'il trouvoit à me voir.

Aussitôt après son départ , je remontai dans ma chambre , & l'esprit rempli de l'espérance de séduire mon jeune jardinier , j'écrivis à ma

chère Belville : je l'instruisois de mes nouveaux malheurs , & je la conjurois de les apprendre à la Marquise : si elle est dans ses terres , lui disois-je , comme l'on m'en assure , envoyez-lui un courier , & communiquez-lui ma lettre : j'espère , j'attends de sa générosité qu'elle daignera protéger l'innocence. Ma lettre écrite je redescendis au jardin , mais l'éternelle Dizère m'y suivit , & pendant plusieurs jours il me fut impossible d'en être un instant séparée. Une nuit , qu'accablée par mon infortune , & réfléchissant à l'impossibilité de rompre mes indignes liens , je versois un torrent de larmes , je vois la porte de mon cabinet s'ouvrir , & paroître à mes yeux un jeune homme d'une figure céleste , & vêtu magnifiquement ; ma surprise égala ma frayeur. Rassurez - vous , me dit tout bas

une voix dont la douceur étoit inexprimable , & surtout point de bruit : Dizère est couchée à côté d'ici, si elle me découvre, tout espoir de liberté sera perdu pour vous : je suis fille , vous n'avez rien à redouter. Et sans me donner le temps de lui répondre , elle me découvrit son sein. Rassurée à cette vue : eh ! quoi , lui dis-je transportée , vous venez me rendre la liberté sans me connoître ! Quel motif peut vous porter à cette action généreuse ? Ne m'en sachez pas trop de gré , répliqua cette aimable personne , deux mots vont vous instruire. Il y a trois ans que, séduite par les empressements du Comte , j'eus la foiblesse de me livrer à lui , & pendant un si long espace je n'ai eu qu'à me louer de sa fidélité : depuis quelque temps, des négligences de sa part ont ex-

cité mes soupçons ; je l'ai fait suivre , j'ai découvert enfin qu'une jeune personne , enlevée par lui , vivoit renfermée dans cette maison : j'ai su en même temps qu'elle passoit ses jours dans les larmes ; je n'ai pas douté , connoissant combien le comte est violent dans ses passions , que vous ne fussiez ici malgré vous : cependant , j'ai voulu m'en assurer : un des gens du Comte n'a pu résister aux récompenses que je lui ai offertes , il m'a introduite ici , mais sous la condition que je n'y serois qu'un moment : ainsi , Mademoiselle , avouez - moi avec la franchise que j'ai mise dans mon récit , quels sont vos sentimens ; si , attachée au Comte , vous vous plaisez à vivre avec lui , je me retire , & je l'abandonne à jamais : mais si vous n'êtes retenue que par la violence , si vous dési-

rez votre liberté, je vous offre les moyens de vous la procurer. Je n'ai pu obtenir de ce domestique celle de vous faire évader, il faut que notre adresse y supplée : prenez mes habits dans l'obscurité de la nuit il vous prendra pour moi, & il vous conduira dans une maison voisine, où vous trouverez ma femme - de - chambre ; instruite de mon projet, elle m'attend avec d'autres habits dont vous pourrez vous servir ; vous lui direz en lui montrant cette bague que tout a réussi : un carrosse doit venir m'y prendre, dans lequel vous vous rendrez à Paris chez moi ; c'est assurément le lieu où le Comte ira le moins vous chercher, & d'autant moins qu'il m'a prévenue d'un séjour de trois semaines à Versailles, que son service exigeoit de lui, m'a-t-il dit ; c'étoit sans doute pour

mieux me cacher ses démarches. Allons, dépêchons-nous, ajouta-t-elle; vous serez hors de tout danger avant que Dizère s'apperçoive de votre fuite. Si elle s'en doutoit, si elle vouloit vous faire suivre, elle me connoît, je saurois lui en imposer, & prévenir ses desseins.... Ah! Mademoiselle, lui dis-je, quel est l'ange du ciel qui vous envoie à mon secours? Je me lève avec une précipitation qu'elle ne put voir sans sourire; elle se déshabille avec la même diligence, & m'aide à prendre ses habits: dans tout autre moment nous nous serions amusées de mon embarras à me servir d'un ajustement si nouveau pour moi; mais nous étions trop empressées à voir notre projet réussir. Parvenue enfin, & non sans peine à finir mon ajustement: cachez votre visage,

me dit-elle, avec votre mouchoir, & parlez à voix basse, on ne vous reconnoitra pas. En effet, je trouve à la porte le domestique qui trahissoit son maître, il me conduit dans la maison indiquée, j'y arrive sans le moindre accident, & la bague me servant de passeport, je fus très-bien reçue: je pris des habits de femme, & montant en carrosse avec la femme-de-chambre de Miss Danville, je pris la route de Paris, transportée de la joie la plus vive que j'eusse éprouvée de ma vie. La précaution que je pris en arrivant dans cette ville de tirer les stores, excita la curiosité de ToINETTE, (c'est ainsi que se nommoit cette femme-de-chambre) ... Craignez-vous, me dit-elle, d'être reconnue par d'autres que par M. le Comte? C'est sans doute lui que je redouterois le plus, lui dis-

je, mais j'ai d'ailleurs quelques raisons pour désirer d'être inconnue : & croyez-vous qu'en entrant chez votre maîtresse on ne s'apperçoive de rien ? Soyez tranquille, me dit Toinette, ma maîtresse a quelques amies qui la voient souvent, on vous prendra pour une d'elles, & dans cette maison, on ne s'informe jamais de ce que font les locataires.... Cette réponse me rassura, car mon cœur palpitoit : enfin arrivée chez sa maîtresse, Toinette me conduisit dans sa chambre, où à peine assise je demandai du papier & de l'encre, & un commissionnaire diligent. J'ajoutois à ma lettre déjà écrite le récit de mon heureuse délivrance, lorsque Toinette paroissant : Qui se feroit douté, me dit-elle, que vous fussiez déjà reconnue ? voilà cependant un Monsieur qui demande à par-

ler à la personne qu'il vient, dit-il, de voir descendre de carrosse.... Comment est-il fait, lui dis-je, d'une voix que la crainte rendoit tremblante? Je crus d'abord que ce pouvoit être Darcy.... C'est un jeune homme, me dit-elle, très-bien fait, superbement vêtu, qu'à son accent je croirois être Anglais... Grands Dieux; m'écriai-je, c'est sans doute Milord: ma chère Toinette, au nom du ciel, empêchez qu'il me voie; dites-lui qu'il se trompe, que la personne qu'il a vue est votre maîtresse, & qu'il n'y a point d'autre femme ici, que je ne puis le recevoir; enfin délivrez m'en à tout prix. Toinette partit, mais elle fut si long-temps à revenir que j'étois dans la plus cruelle inquiétude: elle parut enfin.... En vérité, Mademoiselle, me dit-elle, j'ai eu bien de la peine à m'en dé-

barrasser, jamais je ne vis d'homme plus obstiné; vous en voilà cependant quitte, au moyen d'un tas de faussetés que j'ai été obligée de lui dire..... Mais, que disoit-il lui-même? Il prétendoit vous avoir assez envisagée, pour vous avoir très-bien reconnue: vous vous êtes trompé, lui ai-je dit, Monsieur, ma maîtresse est Française, ne connoît aucun étranger, & elle vit avec M. le Comte, qui sûrement ne trouveroit pas bon qu'elle reçût un homme tel que vous: à ce récit il a paru dans un trouble inexprimable, & m'a conjuré de lui dire quand le Comte devoit arriver; ce que j'ai refusé. Enfin il m'a quittée à ce qu'il m'a semblé, le désespoir dans le cœur.... Hélas! ma chère Toinette, lui dis-je, en lui donnant une guinée, je crains bien qu'il ne revienne; ne pourrois-je

pas trouver une autre demeure ?... Rien n'est si aisé, me dit Toinette ; à deux pas d'ici, il y a un hôtel garni ; on y trouve toujours des appartemens libres : j'y vais... Elle y courut... Venez, Mademoiselle, me dit-elle en rentrant, j'ai trouvé ce qu'il vous faut : une chambre très-propre, en attendant qu'on puisse vous donner un appartement plus convenable, qu'occupe une Anglaise, qui doit incessamment prendre la route de Londres... Cette circonstance me fit, comme vous pouvez croire, un assez grand plaisir ; mais jugez quelle fut ma joie, lorsqu'arrivée dans cet hôtel, j'appris que cette Anglaise étoit ma chère Belville ! mon impatience ne me permit pas d'attendre qu'on m'annonçât, je volai dans son appartement. Mde. Belville très-étonnée de me voir, me reçut avec politesse,

politeffe, mais avec une froideur que jamais je n'aurois attendue de son amitié. Elle me pria cependant de m'asseoir, & après un moment de silence, que ma surprise & ma douleur ne me permettoient pas de rompre : Ah ! Miss Stuard, me dit-elle en me serrant la main affectueusement, qu'il est difficile quand on vous voit de conserver des soupçons contre vous ! Des soupçons, m'écriai-je ! Hé ! quoi, me dit-elle, n'avez-vous pas quitté votre couvent conduite par le Comte ; ne l'avez-vous pas suivi volontairement ? Est-il possible que vous ayez pu commettre une action aussi imprudente ?

Si toute autre que Mad. Belville m'eut tenu un semblable discours, j'en aurois été vivement offensée ; mais ses regards étoient si tendres, c'étoit d'un ton si doux qu'elle me

faisoit ce reproche, & ces soupçons dont elle parloit paroïssent lui être si pénibles, que je ne fus occupée que du soin de les détruire. Ce fut l'ouvrage d'un moment: à peine eus-je commencé à lui rendre compte des moyens dont le Comte s'étoit servis pour m'arracher de mon couvent, qu'elle me dit en m'interrompant: — Je n'en veux pas savor davantage; alors se précipitant dans mes bras: — pardonnez-moi, ma chère amie, pardonnez-moi d'avoir pu douter un moment de votre sagesse; je devois mieux vous connoître. — Ses larmes accompagnèrent ses tendres discours, les miennes coulèrent en abondance. Ne vous excusez point, lui dis-je, les apparences furent trop contre moi, & ces soupçons, que vous vous reprochez, n'étoient que trop naturels; mais permettez-moi d'ache-

ver, & reprenant mon récit je lui racontai par quels moyens j'avois pu me soustraire à la tyrannie du Comte. Mais à votre tour, lui dis-je, faites-moi part du motif de votre sortie. — Il est tout simple, me dit l'aimable Belville, la mort d'un oncle de mon mari a abrégé le temps de notre séparation, il en a hérité d'un bien très-considérable : informé de cet événement, il a abandonné son emploi, il m'est venu joindre, & demain nous partons pour nous rendre à Londres ; venez-y avec nous. — Vous jugez avec quel empressement j'acceptai cette agréable proposition : mais, lui dis-je, il faut auparavant que je sache si Miss Dormer est à Paris ; — elle n'a point paru au couvent, me dit ma chère Belville, du moins pendant que j'y suis demeurée ; mais nous y enverrons. Un seul homme s'y

est présenté pendant mon séjour ; il étoit, à ce que me dit l'abbesse, jeune, & paroïssoit être un homme de distinction. Le désespoir qu'il témoigna, au récit que lui fit la prieure de votre fuite avec le Comte, le fit juger un de vos amans ; & je serois tentée de croire que c'est le même qui ce matin a demandé après vous. — Ah ! n'en doutez pas, m'écriai-je, c'est sans-doute Milord : hélas ! serai-je toujours exposée aux poursuites des libertins ? Ah ! si lui ou le Comte me découvroient, avec la facilité qu'on trouve en ce pays pour obtenir une lettre de cachet, que n'aurois-je pas à redouter ! — Vous n'aurez pas long-temps ce sujet de crainte, me dit ma chère Belville, ces lettres ne viendront pas vous chercher à Londres. Mais envoyons savoir au couvent si on a eu quelque nouvelle

de votre bonne amie, ou plutôt j'irai ce soir, & je verrai la prieure; je me fais d'avance un plaisir de rectifier ses idées sur votre compte. En attendant, vous êtes en sûreté chez moi, & mon mari qui va revenir ne souffriroit pas qu'on vous y insultât, si quelqu'un osoit l'entreprendre. Belville parut en effet, & Mad. Belville me présenta à lui. Il me salua avec politesse, & ce que j'en puis dire, c'est qu'il me parut digne de toute la tendresse de son aimable compagne. A peine eûmes-nous diné, que Mad. Belville partit pour le couvent, après avoir prié son mari de me tenir compagnie : mais l'agitation que j'éprouvois, par l'espérance de revoir Miss Dormer, étoit trop grande pour que je n'eusse pas besoin de solitude; je préfèrai de me retirer dans ma chambre; & c'est là que, me rappè-

lant les divers événemens de ma vie, je m'affligeai de nouveau, en pensant à la perfidie de celui que j'avois tant aimée & que j'aimois encore. Mad. Belville à son retour me trouva dans une tristesse profonde : — je voudrois bien, ma chère Henriette, me dit-elle, vous donner des nouvelles qui pussent dissiper votre mélancolie, mais Miss Dormer ne s'est point présentée au couvent, & il est certain qu'elle n'est point à Paris : ainsi vous n'avez rien de mieux à faire qu'à venir avec nous. — Je le sens bien, lui dis-je; trop heureuse encore que vous daigniez me le permettre : quelque accident, sans doute, a retenu Miss Dormer, ou peut-être m'a-t-elle oubliée ; accoutumée comme je le suis à l'infortune, il n'y en a point qui doive me surprendre, & à laquelle je ne sois

préparée. Mad. Belville fit ses efforts pour me redonner un peu de gaieté : elle m'offrit tous les secours qui pouvoient m'être nécessaires ; je la remerciai ; je manquois il est vrai de tout , mais lorsque le perfide Darcy m'avoit enlevée, j'avois ma bourse , & elle étoit assez bien remplie.

Nous employâmes le reste de la journée aux petits préparatifs nécessaires à notre voyage ; & le lendemain , dans un excellent carosse attelé de quatre bons chevaux, nous prîmes la route de Calais, où nous arrivâmes le troisième jour ; le quatrième se passa à attendre le paquebot , dans lequel nous nous embarquâmes : un temps très-orageux rendit notre passage assez pénible & plus long qu'il ne devoit l'être. Cependant nous arrivâmes à Douvres sans accident : c'est là où, me

livrant de nouveau au souvenir de mes malheurs : — me voilà donc revenue dans ma patrie , pour y voir renouveler sans-cesse mes tourmens. Quelle différence, si Dormont, le perfide, le trop chéri Dormont, me fut resté fidelle ! Mais exposée à le voir, à le rencontrer, à être le témoin du faste que la fortune de sa cousine lui permet d'étaler, peut-être à le voir s'applaudir de m'avoir rendue à jamais malheureuse, & peut-être à en tirer vanité ; quelle douloureuse perspective !... La sensible Belville, qui lisoit dans mon cœur, employoit tous les moyens pour soulager ma peine : je répondois à ses soins en la dissimulant autant qu'il m'étoit possible.

Ce fut dans cette situation que nous arrivâmes à Londres au quartier d'Hanover, où M. Belville, avant de se rendre à Paris, avoit

pris un appartement : c'étoit dans le voisinage de la maison de Miss Dormer ; pressée , comme vous pouvez croire , d'apprendre de ses nouvelles , je quittai Mad. Belville , mais sous condition que si Miss Dormer n'étoit point à Londres , je reviendrois loger avec elle ; condition que j'acceptai avec joie. Arrivée chez Miss Dormer , je trouvai qu'elle avoit changé de quartier , & sans répondre aux empressements de mon ancienne hôtesse , brûlant d'une nouvelle impatience , je me fis promptement porter dans la demeure qui me fut indiquée : j'y appris avec la plus vive douleur , que Miss Dormer depuis trois jours étoit partie pour Paris. Obligée de revenir chez ma chère Belville , j'eus à peine le temps de lui conter ma nouvelle infortune , qu'un de ses domestiques se présenta , nous an-

nonçant une jeune dame, qui demandoit Miss Henriette Stuard : très-étonnée que quelqu'un put me savoir déjà à Londres , je courus au-devant de cette personne : devinez , ma chère amie , qui ce pouvoit être ? Ma sœur , cette chère Fanni , que j'aimois avec tant de tendresse. Oh ciel ! m'écriai-je , c'est Miss Fanni ! Et depuis quand êtes-vous à Londres ? & comment avez-vous pu me deviner ici ? — Il y a huit jours , me dit-elle , que nous sommes arrivés , & j'étois en visite aux fenêtres d'une parente de mon mari , lorsque je vous ai vue passer : mon cœur vous a reconnue encore mieux que mes yeux , qui m'ont servi à suivre votre chaise ; & vous voyant entrer ici , j'y suis vite accourue , avec d'autant plus d'empressement , avec d'autant plus de joie , qu'insuite de la manière dont vous aviez

été arrachée de Londres, je ne savois où vous prendre, & craignois, non sans raison, de n'avoir jamais la douceur de vous retrouver. — L'aimable Fanni, après m'avoir accablée des plus tendres caresses: — je vais, me dit-elle, dans la maison d'où je fors, faire part de mon bonheur, je reviens à l'instant pour vous conduire chez ma mère. — J'employai ce temps à raconter à Mad. Belville l'heureuse circonstance, qui me réunissant à ma famille, me procuroit un sujet de consolation si peu attendu & si nécessaire à mon cœur.

Ma sœur de retour, je la présentai à cette chère amie, & nous partîmes pour nous rendre chez ma mère : le quartier qu'elle habitoit étoit assez éloigné pour que j'eusse le temps de raconter à ma chère Fanni les malheurs que j'avois

éprouvés. — Hélas ! me dit-elle , de quel courage , de quelle force n'avez-vous pas en besoin ! Ne doutez pas qu'un jour vous n'en soyez récompensée ; la Providence est juste ; mais il faut oublier Dormont , il n'est pas digne de troubler le repos d'une vie qui mérite autant d'être heureuse. Je le sentois comme elle , mais mon amour-propre blessé , ma vanité humiliée , le juste ressentiment que je devois éprouver & que j'éprouvois en effet , rien ne pouvoit me détacher d'un perfide trop aimable pour mon repos. Une chose très-agréable que j'appris de Fanni , ce fut l'ignorance dans laquelle avoit toujours été ma mère , de mes liaisons avec cet amant : c'étoit autant de sujets de reproches de moins à redouter. Arrivées chez ma mère , Fanni voulut la préparer à ma vue , dans la crainte que la

surprise ou la joie ne lui fissent trop d'impression ; je jugeai d'après le peu de tendresse qu'elle m'avoit toujours témoignée, que cette précaution étoit assez inutile, & je fus d'autant plus sensible au plaisir de voir ma mère accourir vers moi avec l'empressement le plus tendre : je me jetai à ses genoux, & comme elle se baissoit pour me relever, j'arrosai son visage de larmes, que la joie & la reconnoissance me faisoient abondamment répandre. Elle me releva enfin, & me conduisant dans sa chambre, je lui racontai les événemens principaux de ma vie, supprimant avec adresse tout ce qui pouvoit avoir rapport à Dormont. Après m'avoir écoutée ; venez, me dit-elle, me prenant par la main, venez ma chère enfant, que je vous présente à votre beau-frère, à ce fils, qui par son mérite

répare la perte que nous avons faite. Je suivis ma mère les yeux baignés de larmes, au souvenir de mon malheureux frère ; j'en étois si touchée, que j'eus quelque peine à répondre aux tendres marques d'affection que me donna M. Barclai, (c'étoit le nom du mari de ma sœur). Après les premiers complimens, ma mère m'obligea à faire de nouveau le récit de mes aventures, après lequel elle m'embrassa encore tendrement, ne cessant de louer l'adresse & le courage dont j'avois fait usage pour me tirer d'aussi fréquens dangers.

L'amitié que me témoignoit ma mère, la tendre affection de ma chère sœur, celle qu'avoit pris pour moi son mari, auroient pu me rendre heureuse, si le souvenir de Dormont eut pu me permettre de l'être : mais jusqu'à mes efforts pour l'ou-

blier, tout me rappeloit fans-cesse sa tendresse passée & son affreuse trahison. Les agrémens que je trouvois dans ma famille ne m'empêchoient pas d'attendre avec la plus vive impatience le retour de Miss Dormer, pour jouir du moins de la triste consolation de m'en entretenir. J'avois appris peu après mon arrivée à Londres, qu'elle avoit été à Montpellier, consulter les médecins de cette ville sur sa santé, alors très-dérangée : depuis ce moment je n'en avois plus reçu de nouvelles, & ce qui redoubloit mon inquiétude, c'est que ses amis n'étoient pas mieux instruits. Je passai le reste de l'hiver assez tristement, constamment attachée à ma mère, & uniquement occupée à lui faire oublier par mes soins les chagrins que je lui avois causés.

Au printemps on lui ordonna l'air

de la campagne, comme un remède propre à réparer le dérangement que la fatigue du voyage avoit causée à sa santé; elle prit une très-jolie maison à Amstead, où, dans le sein du repos, je recommençai à me livrer à mon occupation favorite; & ce fut par une longue Epître envers, que je priai de la part de ma mère l'aimable Belville de venir passer quelques jours avec nous; prière qui fut acceptée, & qui me procura la visite la moins attendue.

M. Belville avoit connu M. Campel à la Jamaïque, ils s'étoient retrouvés à Londres, & le hasard fit que Campel, cet amant généreux dont je vous ai si souvent parlé, se trouva chez Mad. Belville au moment qu'elle reçut ma lettre. J'avois oublié de vous dire, que dans le récit que j'avois fait à cette aimable amie de mes aventures, je

lui avois caché le nom des personnages principaux; de sorte qu'elle ignoroit que j'eusse connu Campel. — Voilà, dit-elle, une charmante invitation que je reçois, il faut que je vous la lise. Campel crut reconnoître mon style: — oserois-je, dit-il à Mad. Belville, vous demander le nom de l'auteur? — C'est Miss Henriette Stuard, une fille charmante, que j'aime avec tendresse: — mais, reprit Campel, j'ai l'honneur de la connoître, & vous ne sauriez m'obliger davantage, qu'en me permettant de vous accompagner le jour que vous irez la voir.

La partie ainsi arrangée, vous devez juger, ma chère amie, de ma surprise à la vue de M. Campel; l'absence n'avoit point affoibli mon amitié pour lui; la reconnoissance que je devois à l'honnêteté de sa

conduite & à la générosité de ses procédés étoit gravée dans mon cœur ; ce fut donc avec une joie vive & sincère que je le revis, & que je le présentai à ma mère. Instruite par le récit que je lui avois fait des obligations que j'avois à Campel, elle le reçut avec distinction : ma sœur & son mari s'empresèrent à lui témoigner le plaisir que leur donnoit sa connoissance, & l'invitèrent à nous venir voir fréquemment, offre qu'il accepta, de sorte qu'il se passoit peu de jours sans que nous le vissions.

Vous croyez-bien, ma chère amie, que Campel profitant de la liberté que donne la campagne, se trouvoit souvent seul avec moi, & conservant toujours les mêmes sentimens, il m'en entretenoit sans-cesse : surprise d'une telle constance, dans un jeune homme d'ailleurs plein

de mérite; quelle différence, me disois-je, du généreux Campel à l'infidelle Dormont ! & que je ferois heureuse, si je pouvois prendre pour lui l'affection que malgré moi je conserve pour un ingrat !

Ma mère & ma sœur ne tardèrent pas cependant à s'appercevoir de la passion de Campel; l'une & l'autre me sollicitoient d'y répondre; & ma raison ne cessoit de me représenter que sa constance méritoit un sort plus heureux. Je m'accusois même d'une ingratitude coupable.

Mon esprit ainsi favorablement prévenu, je cherchai de bonne foi à rendre mon cœur favorable à cet amant fidelle : ma conduite avec lui s'en ressentit; un ton de cordialité s'établit entre nous, & l'air de l'amitié succédant à celui de l'in-

différence , je paroissais recevoir avec plaisir les preuves constantes de son amour. Séduit par ces apparences, il crut avoir enfin surmonté mon indifférence , & se livrant à une idée aussi flatteuse ; un jour qu'il se trouva seul avec moi , je le vis se précipiter à mes genoux : — Mademoiselle , me dit-il , si l'excès de mon amour ne m'aveugle point, je crois reconnoître en vous un changement qui doit vous faire excuser mon audace ; oui , Mademoiselle , j'ose espérer que ma constance , la pureté de mes sentimens , le désir ardent que je sens de contribuer à votre bonheur, ont enfin vaincu l'insensibilité cruelle, qui depuis si longtemps fait le supplice de ma vie. — Surprise d'un pareil transport , je l'interrompis , & le forçant de se relever ; je ne fais , Monsieur , lui dis-

je (extrêmement émue par le souvenir d'avoir vu Dormont dans la même situation) ce qui peut vous faire présumer un pareil changement. Hélas ! que j'en suis éloignée, peut-être plus que je ne le voudrois. — Je me suis donc trompé, s'écria-t-il, dans l'espérance d'avoir enfin touché votre cœur ? Oh ! je ne vois que trop l'impossibilité où vous êtes de surmonter votre aversion pour moi. — Mon aversion ! lui dis-je, quel reproche ! & que je le mérite peu ! Croyez au contraire que j'ai pour vous l'amitié la plus tendre, toute l'estime due à votre mérite peu commun, & que ma reconnaissance pour vos sentimens ne finira qu'avec moi : je connois combien ils seroient dignes du plus tendre retour, & ce n'est pas sans amertume que je me vois incapable d'y répondre. —

Je vous entends, me dit Campel en pâlisant, & d'une voix tremblante. Je sens toute l'étendue de mon infortune: vous aimez, malheureuse Henriette, & ce cœur, ce cœur que j'aurois acheté de la dernière goutte de mon sang, s'est donné à qui peut-être n'en connoit pas le prix. Ah! du moins, si ce rival étoit digne de vous, s'il prioit ce qu'il vaut ce bien qui m'est refusé; s'il vous rendoit heureuse, je ferois moins à plaindre. Votre bonheur, l'objet de mes desirs les plus ardens, eut été ma consolation, j'en aurois joui dans mon infortune; & quand, accablé de ma douleur, je me ferois vu prêt à y succomber, je me ferois dit: elle est heureuse, & cette idée m'eut donné la force de la soutenir. Mais, adorable Henriette, vous voir malheureuse, feroit pour moi le

comble du désespoir. — Pouvois-je n'être pas touchée de tant de générosité ? pouvois-je laisser ignorer à un amant si tendre quel étoit l'état de mon cœur ? Je le lui découvris : Campel, lui dis-je pénétrée d'un sentiment qui n'étoit pas de l'amour, mais produit par mon admiration, écoutez-moi, je vais vous ouvrir mon ame. Je vous regarde comme le seul homme digne de toute ma tendresse, & j'espère pouvoir un jour vous le prouver, mais je veux être digne de la vôtre & je ne la suis point : je travaille à la devenir, j'y travaille de bonne foi. Alors je lui racontai mes liaisons avec Dormont, les marques d'attachement que j'en avois reçues, ses perfidies. Je ne lui cachai point que, malgré mes efforts, ce penchant involontaire qui m'avoit entraînée vers lui

subsisloit encore ; mais , ajoutai-je ,
le juste ressentiment que j'éprouve ,
& plus encore la connoissance que
j'ai de votre mérite , les preuves ra-
res que j'ai reçues de votre conf-
tance , ces sentimens que vous ve-
nez de m'exprimer avec tant de
tendresse & de générosité , m'aide-
ront à le surmonter : je le vaincrai ,
j'en suis sûre ; soyez-le aussi , qu'au
moment où mon cœur se trouvera
d'accord avec ma raison , avec la
justice qui vous est dûe , je ne vous
le laisserai pas ignorer , & que ma
main fera à vous. Je ne pus sans
rougir prononcer ces derniers mots :
tandis que mon amant portant ses
lèvres sur mes mains qu'il pressoit
avec une extrême tendresse , ne me
répondoit que par les larmes dont il
les arrosoit. Enfin , levant les yeux
sur moi : oh ! divine Henriette ,
s'écria-t-il , comment est-il possible
qu'un

qu'un mortel soit assez ennemi de son bonheur, pour préférer à celui de vous posséder, quelque avantage que peut lui offrir la fortune?

— Chère Henriette, le récit que vous venez de me faire, la candeur que vous y avez mise, & votre franchise, m'ont fait reconnoître dans votre caractère mille beautés qui m'étoient échappées : votre sincérité, en détruisant mes espérances, redouble mon admiration. Hélas ! je ne crains que trop de ne jamais posséder votre cœur, mais mon désespoir ne m'empêchera pas de vous adorer toute ma vie.

Cet éclaircissement produisit dans notre manière de vivre un air d'aisance, une liberté qui fit présumer à ma mère que j'accordois sans peine ma main à celui qui paroissoit la mériter si bien. Fanni & son mari le pensèrent de même ; l'un & l'au-

tre ne cessoient de me faire valoir les qualités aimables de mon amant; je paroissais entendre avec plaisir les louanges qu'ils lui donnoient, ce qui les persuadoit davantage encore: en effet, si une passion aussi constante, les sollicitations de ma famille, & mon propre désir de n'être point ingrate, n'avoient pas encore fait naître les sentimens que Campel auroit désiré, & que je souhaitois moi-même, du moins je n'éprouvois aucune répugnance à me donner à lui, & je me connoissois assez pour être assurée qu'une fois unis, mon cœur se prêteroit à ses devoirs & les rempliroit avec joie. Dans cette situation tranquille, un jour que mon amant me témoignoit plus vivement encore sa tendresse: Campel, lui dis-je, vous avez lu dans mon cœur; ses replis les plus cachés vous ont été

ouverts, & je vous ai promis de vous faire part de tous ses mouvemens : sachez donc que vos soins, votre constance, la générosité de vos procédés ont enfin étouffé le souvenir de celui qui seul s'opposoit à ce que vous nommez votre bonheur ; & que si le sentiment que peuvent inspirer la plus tendre amitié, l'estime la plus entière, & la plus sincère reconnoissance, vous suffit, ma main sera à vous au moment, & le jour qu'il vous plaira de fixer : à moins que vous ne préfériez d'attendre qu'un sentiment plus vif vienne se joindre à celui que j'éprouve. Mais s'il n'est point encore dans mon cœur, soyez du moins certain qu'il n'y est pour personne. Campel ne balançoit pas sur le choix : transporté d'une joie qu'il se donna à peine le temps de m'exprimer, il vola auprès de ma

mère, lui demander un aveu qui devoit confirmer son bonheur : il ne lui fut pas refusé, & Fanni avec son cher mari accoururent vers moi, pour me témoigner le plaisir que leur causoit une résolution si propre à me rendre heureuse ; ma mère cédant aux pressantes sollicitations de Campel, fixa à quinze jours celui de notre union, ce temps lui parut nécessaire pour les préparatifs d'un établissement qui paroissoit être, & qui l'étoit en effet, très-avantageux pour moi.

Campel, outre son emploi, jouissoit de 300 liv. de rente, & son oncle d'une richesse immense, devoit lui assurer une partie de ses biens. Cet oncle avoit toujours conservé de l'estime pour moi ; & lorsque Campel fut lui demander son aveu, il le lui accorda en me comblant de louanges. Il fit plus, il arriva le

lendemain dans un équipage brillant, pour témoigner à ma mère combien il s'estimoit honoré de l'aveu qu'elle accordoit au choix de son neveu. Ce fut avec modestie & respect que je reçus son compliment, mais non sans quelque confusion au souvenir de ce qui s'étoit passé: ensuite s'adressant à son neveu je vous félicite, lui dit-il, mais le bonheur d'obtenir la main de Mademoiselle, n'est pas le seul qu'elle vous procure: j'entends, pour vous prouver combien cette union m'est chère, vous assurer la moitié de mes biens, & j'espère que Mademoiselle me permettra de lui offrir le jour de ses noces, un petit billet de 3000 liv, dont elle jouira librement sans que son mari puisse lui en demander compte; c'est uniquement pour servir à ses menus plaisirs. Vous devez ju-

ger, ma chère amie, de la reconnaissance qu'éprouva le sensible Campel, il en fut d'autant plus touché que son dernier bienfait m'étoit personnel: précipité aux genoux de son oncle, son silence fut le seul interprète de son cœur. Enfin, après une assez longue visite, ce généreux capitaine nous quitta, nous promettant de revenir le jour de la cérémonie; & nous assurant de l'intérêt tendre qu'il prendroit toujours à notre sort.

Le temps s'écouloit, nous approchions de la cérémonie, lorsque l'arrivée de Miss Dormer vint mettre le comble à ma joie. Je ne lui donnai pas le temps de descendre de son carrosse, je me précipitai dans ses bras; ma mère, ma sœur, instruites de ses bontés pour moi, s'empresèrent à lui en marquer leur reconnaissance. Campel

lui-même, lui témoigna une joie égale à la mienne : après les premiers complimens, je crus appercevoir dans les yeux de mon amie une sorte d'inquiétude & d'embarras dont j'aurois bien voulu pénétrer la cause. Ses regards, tour-à-tour tournés sur Campel & sur moi, annonçoient une curiosité de connoître nos sentimens, qui me faisoit éprouver un tourment insupportable. Pour le faire cesser, je profitai d'un beau jour pour proposer la promenade. Nous passâmes dans le jardin, & nous éloignant insensiblement, Miss Dormer & moi, de la compagnie, à peine fûmes-nous hors de portée d'être entendues, qu'elle me fixant avec un regard pénétrant, où en êtes-vous, me dit-elle, avec Campel ? A-t-il enfin triomphé de votre indifférence, est-il votre mari ? ... Pas

encore, lui dis-je, en baissant les yeux, mais il le fera bientôt, & le jour est fixé.... Il ne l'est pas ? s'écria Miss Dormer, que le ciel en soit loué ! Dormont peut encore aspirer au bonheur..... Ah ! ma chère amie, lui dis-je, quel nom prononcez-vous, & pourquoi me rappeler un ingrat que je dois détester ? Il ne l'est point, il ne l'est point, s'écria encore Miss Dormer, & lorsque vous saurez tout ce qu'il a souffert pour vous, vous lui rendrez & votre estime & votre affection. Mais ce détail est bien long ; je vous en prie, passons dans votre chambre. Je l'y conduisis, assurée qu'après une aussi longue séparation, personne ne pourroit s'étonner de nous voir désirer une conversation particulière.

Arrivée dans ma chambre : au nom du ciel, lui dis-je, faites ces-

fer le trouble dans lequel vous m'avez jetée.... Oh ! me dit - elle , j'ai bien des choses à vous dire , & que je me suis cruellement reprochée de ne vous avoir pas apprises , dans la lettre que je vous écrivis au couvent : le désir de vous donner moi-même une aussi agréable nouvelle , la crainte que ma lettre ne fut lue par votre supérieure , tout a contribué à me faire commettre cette faute : que de peines j'aurois épargnées au malheureux Dormont ! Mais expliquez-vous donc , m'écriai-je , avec un mouvement d'impatience dont je ne pus être la maîtresse ? hélas ! combien je me suis trompée dans l'indifférence que je croyois éprouver pour Dormont , puisque son nom seul me cause un si grand trouble.... Un mot , reprit Miss Dormer , suffit pour le faire cesser :

apprenez donc que Dormont vous fut toujours fidelle.... Quoi ! repris-je , son oubli , son mariage ? Fausseté que tout cela , répondit Mifs Dormer , noirceur sur noirceur , perfidie sur perfidie , employées pour vous perdre tous deux. Je vais tout vous conter , mais pour mettre de l'ordre dans mon récit , je dois reprendre les choses au moment que malgré moi , vous me quittâtes pour aller reprocher à Dormont ses infidélités. Vous devez juger de ma surprise lorsque je vis revenir ma voiture sans vous , mais rassurée par la nouvelle que me donna mon cocher du retour de votre famille , & que vous vous étiez rendue auprès d'elle ; je fus plus tranquille , persuadée que ce sujet de consolation affoiblirait votre douleur , & j'attendois le lendemain une lettre de vous , lors-

que Dormont me fut annoncé. J'ordonnai qu'on le fit entrer sur le champ, assez empressée d'apprendre ce qu'il pourroit me dire, ma curiosité redoubla en le voyant paroître en grand deuil : voilà, lui dis-je, Monsieur, une parure bien lugubre pour un nouveau marié.... La reconnoissance me force à la prendre, me dit-il; mais, où est Henriette? Je vous conjure de la faire avertir. Cette prière me paroissoit une nouvelle insulte faite à vous & à moi, je n'y répondis que par le regard le plus méprisant. Au nom du ciel, s'écria-t-il, expliquez-moi ce silence, je veux mon Henriette, que je la voie, que je lui parle.... Le désespoir dans lequel il me parut affoiblit mon ressentiment, & je conçus quelques soupçons; cependant je lui répondis d'un ton assez sec; je ne saurois com-

prendre qu'après l'infidélité dont vous vous êtes rendu coupable, vous puissiez désirer avec tant de vivacité de revoir mon amie : mais quel que puisse être le motif de ce désir déplacé, c'est ailleurs qu'il faut la chercher, elle n'est plus ici.... Elle n'est plus ici ! s'écria-t-il, grands dieux ! qu'est-elle devenue , & de quelle infidélité, de quel crime suis-je donc accusé ? N'ai-je pas écrit à cet ange chéri, ne lui ai-je pas mandé les raisons qui me retenoient ? Oh ! Henriette , chère Henriette , pouvez-vous soupçonner votre amant , votre fidelle amant d'un parjure : mais , je vous en conjure , continua-t-il , apprenez-moi où elle est , que je vole vers elle , que je me justifie , je ne puis supporter l'idée d'être accusé par elle.... Persuadée par sa douleur de quelque trahison contre vous , j'en le priai

de s'asseoir; alors je lui racontai quel avoit été votre étonnement de ne pas le voir arriver, vos inquiétudes, vos allarmes; je lui dis l'exprès que vous lui aviez dépêché, son retour, la réponse qu'il nous avoit rapportée. Il ne me donna pas le temps de poursuivre, il se leva furieux, se frappant le front, versant des larmes arrachées par son désespoir; où donc est Henriette? s'écria-t-il encore: ah! qu'en ce moment je dois lui paroître coupable! Mais apprenez-moi où elle est, que je la détrompe, je vous en conjure encore.... Je l'ignore, lui dis-je: alors je lui rendis ce que m'avoit rapporté mon cocher, & je l'exhortai à se calmer: Henriette ne tardera pas sans doute à m'apprendre sa demeure; jusquelà nous ne saurions où la chercher: attendez donc de ses nouvelles, &

apprenez-moi pourquoi les gens de votre cousine avoient répandu le bruit de votre mariage : ce ne fut pas sans peine que je l'obligeai à se rasseoir ; il vouloit courir après vous ; il en eut davantage à pouvoir s'expliquer , ses soupirs l'étouffoient , ses larmes l'inondoient ; enfin il se rendit à mes raisons , & voici ce que j'appris de lui.

“ Je suppose , me dit-il , que ma chère Henriette vous a raconté la révolution cruelle qu'avoit produit sur ma cousine l'apparition imprévue de son oncle , & ses menaces contre moi. Elle ne la soutint pas , sa fièvre redoubla ; & lorsque je vins la revoir , je la trouvai très-mal : j'en fus d'autant plus touché , que je ne pouvois me dissimuler d'en être la cause ; & sans penser à la peine que pouvoit me faire son oncle , bien moins à chercher les

moyens de la prévenir, je ne fus occupé que du soin de témoigner mon inquiétude & ma douleur à ma malheureuse cousine : cette généreuse fille , plus touchée de mon sort que du sien , n'avoit point oublié la fureur de son oncle ; elle travailloit à en prévenir l'effet. Dans cet état , le jour même qui devoit être si fortuné pour moi , je fis un long détail à ma chère Henriette de ma situation , & je confiai ma lettre à celui de mes gens sur la fidélité duquel je croyois pouvoir le plus compter. A peine l'eus-je fait partir , que ma cousine me fit prier de me rendre auprès d'elle ; à ma vue , elle congédia ses femmes , & me faisant asseoir au chevet de son lit : mon cousin , me dit - elle , je sens que j'ai bien peu de temps à vivre , & la crainte que mon oncle n'exécute ses mauvais desseins ,

trouble mes derniers momens, je veux les employer à le prévenir. Elle s'arrêta, tandis que pénétré de reconnoissance de la voir ainsi dans ses derniers momens s'occuper de mon bonheur, je n'avois pas la force de parler; se ranimant ensuite, nos engagements ne sont pas rompus, continua-t-elle; voudriez-vous me promettre de n'en point contracter aussi long-temps que je serai en vie? mon cousin, le terme ne sera pas long, est-ce trop exiger de votre ancienne amitié? me le promettez-vous? Oui, ma chère cousine, lui dis-je en prenant ses mains, que j'arrosai de larmes arrachées par la plus juste reconnoissance, oui, je vous le promets. Cela suffit, me dit-elle, mon honneur est à couvert, retirez-vous, & souffrez que j'emploie le peu de momens qui me restent à remplir un

devoir que ma tendre amitié pour vous me rend également intéressant & cher : je la quittai, pénétré d'admiration ; je passai la nuit dans son antichambre , & ne la revis plus , elle expira le lendemain matin. Peu après , ses dernières volontés furent lues : elle déclaroit dans son testament , que sur la promesse que je lui avois faite de remplir mes engagemens , me regardant comme celui qui devoit être son époux , elle me laissoit 30 mille liv. sterl. , les restes de sa fortune étoient employés en œuvres de charité , en récompenses pour ses gens , & à donner quelques marques de souvenir à ses parens , qui tous dans une grande aisance , n'auroient pu être flattés de présens plus considérables ; en effet , il n'y en eut point qui n'approuvât ses dispositions : l'oncle seul , instruit de mes

sentimens me regarda avec des yeux qu'animoit la fureur. La mort de ma cousine, arrivée le jour même que je devois me rendre auprès de mon Henriette, ne me permit pas de jouir d'un si grand bien ; mais ne doutant pas que ma lettre ne lui fut parvenue, j'étois tranquille, & l'idée de pouvoir lui offrir un fort digne d'elle me faisoit éprouver une forte de joie que le souvenir de ma malheureuse cousine ne pouvoit modérer. Son oncle, renfermé dans sa chambre avec quelques amis, m'a laissé le soin des funérailles ; je les ai ordonnées magnifiques, mais ne pouvant soutenir plus long - temps l'absence de mon Henriette, je me suis fait tenir un cheval prêt au bout de la rue, & sortant par une porte secrète, après avoir ordonné à mes gens de défendre la mienne, j'ai volé

vers vous , assuré d'être de retour avant qu'on put s'appercevoir de mon absence : mais Henriette prévenue, Henriette me croyant coupable , jette dans tous mes sens un trouble si violent, qu'il ne m'est plus permis d'observer aucune bienfiance , il faut que je la voie , que je la détrompe , que je me justifie. „
 Voilà , ma chère amie , ce que me raconta Miss Dormer : hélas , ajouta-t-elle , si vous vous étiez moins pressée , que de tourmens vous eussiez évités ! — Ah ! repris-je , qui pouvoit se douter de l'innocence de Dormont. Que j'ai été injuste ! Non-seulement j'ai voulu l'arracher de mon cœur , mais hélas ! je suis bien plus coupable , je me suis promise à un autre : que puis-je faire ? Quelle affreuse situation ! Mon estime , mon amitié , la plus juste reconnoissance sont dues à

Campel; Dormont a toute ma tendresse, & si je l'écoute, cette tendresse si méritée, que ne dois-je pas redouter du juste ressentiment de Campel? Ma famille, que dira-t-elle? Elle est toute pour lui. Oh! si vous m'eussiez instruite dans votre lettre, que je serois heureuse! — Je me le suis assez reproché, me dit Miss Dormer, ne me le reprochez plus: mais, lui dis-je, vous ne m'avez point appris comment s'étoit répandu le bruit du mariage: — vous allez le savoir, répondit Miss Dormer. Cet oncle furieux avoit séduit tous les gens de Dormont, & ce lâche moyen mit entre ses mains la lettre qu'il vous avoit écrite; instruit par elle de vos projets, & persuadé que ne voyant point arriver Dormont, vous enverriez savoir la cause de son retardement, il chargea ce même infi-

delle domestique de répondre à celui qui pourroit venir de votre part, que son maître étoit marié ; c'est par ce scélérat que tout a été découvert. Touché de repentir, pénétré de remords, à la vue du désespoir de son maître, il se jeta à ses genoux & lui avoua tout. Alors, combinant l'absence de Darcy, qu'on publioit être à sa campagne & qui n'y étoit pas, nous nous persuadâmes que cet oncle vindicatif, par des perfidies que nous ne pouvions même imaginer, avoit trouvé les moyens de vous avoir en sa puissance : mais où vous avoit-il conduite ? c'est ce qu'il falloit pénétrer, & ce que rien ne pouvoit nous apprendre. Ce fut en vain, lorsque Darcy reparut, que Dormont s'empressa pour le voir, cet homme implacable s'y refusa avec constance. Cependant la douleur de votre

amant fut suivie d'une fièvre si violente, qu'elle le conduisit aux portes du tombeau : ce fut dans ce moment que je reçus votre lettre, on ne pouvoit sans le plus grand danger la lui communiquer; il étoit hors d'état alors de soutenir la plus légère émotion. Lorsque je lui crus assez de force pour supporter le récit que j'avois à lui faire, je lui appris la perfidie de Darcy, & le lieu dans lequel vous étiez retenue : mais quelque précaution que j'eusse prise, cette nouvelle lui causa une si vive agitation, & le désir d'aller vous joindre une telle impatience, que son rétablissement fut retardé de trois semaines. A peine put-il se soutenir qu'il voulut partir; nos efforts pour le retenir furent vains, toute représentation fut inutile : retenue à Londres par une affaire très-intéressante, je ne pus l'accompa-

gner, mais je le joignis peu de temps après à Paris : je le trouvai dans un désespoir qui n'eut jamais d'exemple, qui n'en aura jamais.

Au moment qu'il fut informé de mon arrivée, il accourut chez moi ; je restai immobile à sa vue, la pâleur de son visage, l'égarement de ses yeux, une voix tremblante, tout me fit présager le plus sinistre événement ; ce ne fut pas sans peine que, forcé par mes questions à répondre, il put m'apprendre le motif de son extrême agitation. L'eussiez-vous cru, s'écria-t-il enfin, que cette Henriette, dont l'âme paroissoit être si belle, le cœur si tendre, l'esprit si supérieur, eut pu s'oublier à tel point ? Henriette séduite, Henriette perdue, entretenue, livrée, abandonnée à un français, exposée à toute l'humiliation que sa lâche conduite lui

prépare ! Oh ! Miss Dormer , Miss Dormer ! Tombant ensuite dans un silence profond , rien ne pouvoit l'en arracher. Je ne doutai pas qu'il ne formât quelque projet funeste : pour en prévenir les suites , je cherchai à adoucir , à calmer sa douleur ; je dissimulai les soupçons , (je dois l'avouer , ma chère Henriette) dont son récit avoit rempli mon cœur : nous la condamnons , lui dis-je , peut-être injustement , & peut-être un jour nous le reprocherons - nous avec amertume. Non , reprenoit Dormont , non Miss Dormer , la malheureuse est coupable , elle n'a pu sans doute soutenir une plus longue captivité ; voilà ce qui l'a séduite , voilà ce qui m'a perdu : je l'ai vue , vêtue d'un déshabillé superbe , arriver dans une maison qu'elle habite ; j'ai voulu lui parler ,

mes

mes instances ont été inutiles ; rien n'a pu séduire sa femme-de-chambre , elle m'a constamment répondu que sa maîtresse étoit française , & ne connoissoit point d'anglais : mais je l'ai vue , je l'ai reconnue. Hélas ! pouvois - je m'y méprendre ? Désespéré , je me suis informé dans les maisons voisines du nom de la personne qui habitoit la sienne , tous m'ont répondu que c'étoit une fille dont le comte d'Oramont avoit soin : n'importe , ai-je dit , on peut s'être trompé , il faut voir la Marquise , il faut voir la supérieure , il faut éclaircir ce mystère ; jamais je ne condamnerai Henriette sans l'avoir entendue. Quoi ! dis-je , interrompant Miss Dormer , c'étoit Dormont dont je cherchois à me cacher ? lui , que je chérissois avec tant d'ardeur ! ... Hélas ! je ne dou-

tois pas que ce ne fut Milord :
 enfin, reprit Miss Dormer ; Dor-
 mont me quitta dans un état qui
 me laissoit tout à craindre pour
 lui, & peu à espérer pour vous.
 Après son départ je fus voir la
 supérieure, je n'en appris que ce
 que nous savions ; la Marquise ne
 m'en dit pas plus. De retour chez
 moi, j'y trouvai une lettre de
 votre malheureux amant ; il m'ap-
 prenoit son départ pour Londres,
 & s'excusoit de n'avoir pas pris mes
 ordres, disoit-il, pour ne pas aug-
 menter par de tristes adieux une
 douleur que je partageois trop. Je
 n'avois plus d'affaires à Paris, je
 résolus de quitter cette ville ; mais
 je voulus auparavant vous écrire.
 J'envoyai ma lettre à la maison
 que Dormont m'avoit indiquée ;
 on répondit n'y connoître personne
 du nom que portoit mon adresse :

enfin, persuadée que je vous chercherois en vain plus long-temps, je partis pour aller à Montpellier, consulter les médecins célèbres qu'on trouve dans cette ville sur une maladie dont je me trouvois attaquée; j'y passai quelques mois.

Ma santé parfaitement rétablie, je me déterminai à repasser en Angleterre; mais je voulus revoir Paris; je ne pouvois résister à l'espérance de vous retrouver, même de pouvoir vous rendre mon estime; il en coûtoit trop à mon cœur de vous en priver. Mon premier soin fut de revoir la Marquise; j'en fus reçue avec joie, & j'appris d'elle les moyens qu'avoit employés le Comte pour, en vous trompant, vous faire sortir du couvent; votre noble résistance, la manière ingénieuse dont s'y étoit prise sa maîtresse pour vous tirer de cap-

tivité, enfin tout ce qui vous étoit arrivé. La Marquise avoit tout su du Comte, qui pénétré d'admiration pour vous, s'étoit fait un plaisir de s'avouer coupable, pour la lui faire partager.

Je ne chercherai point à vous faire connoître avec quelle satisfaction j'appris ces heureuses nouvelles : pouvoir vous rendre mon estime étoit pour moi le premier des biens, car pour mon amitié, vous ne l'aviez jamais perdue ; je fus en même temps votre départ avec Mad. Belville, & je me disposai à vous aller joindre, mais auparavant, je voulus vous justifier dans l'esprit de la supérieure ; la Marquise m'avoit prévenue, je la trouvai instruite, ainsi que toute la maison ; j'y fus accablée de caresses par la communauté ; professes, novices, tourrières, pensionnaires,

toutes accoururent au parloir pour me parler de leur chère Henriette, pour en apprendre des nouvelles. Très-satisfaite de ma visite, & de l'amitié qu'on vous conservoit, ce fut avec la plus douce joie que je repris la route de Londres. Mon premier soin fut en arrivant de me rendre chez Mad. Belville : c'est chez elle que j'appris de ses domestiques le retour de Madame votre mère, & votre prochain mariage avec M. Campel : & je suis partie sur le champ, entre la crainte de trouver l'affaire consommée, & l'espérance de prévenir un événement si propre à vous rendre malheureuse, lorsque l'innocence de Dormont vous seroit connue. — Mais, Mademoiselle, lui dis-je, vous ne me dites rien de cet amant, aussi infortuné que fidelle : où est-il ? que fait-il ? me croit-il encore cou-

pable? Hélas! je ne le verrai plus. — Vous ne le verrez plus, dites-vous! hé pourquoi, je vous prie? N'êtes-vous point engagée à lui? & Campel oseroit-il faire valoir des droits qu'il ne tient que de votre erreur? Non, il ne le fera pas, son ame est trop généreuse & trop belle, & votre bonheur fut toujours son objet le plus cher, il lui sacrifiera le sien. Informez-le de ce que vous venez d'apprendre, tandis que j'instruirai Dormont de ce qui vous est arrivé : cet amant fidelle est à Londres, attendant mon retour avec la plus vive impatience. Croyez-moi, instruisez Campel. — J'écoutois Miss Dormer, absorbée dans les réflexions les plus affligeantes : puisque mon malheureux destin l'ordonne, lui dis-je enfin, j'épargnerai à l'honnête Campel la douleur de me voir

à un autre, & au tendre Dormont, le défefpoir de me croire inconf-tante : ma chère amie, je ferai comme vous : fans mari, fans amant, je conferverai deux amis dont j'ex-
 poferois peut-être la vie fi je fai-
 fois un choix. — Je laiffe à Dor-
 mont, me dit Mifs Dormer, le
 foin de détruire une réfolution auffi
 extraordinaire, & je vais le trou-
 ver, mais je vous avertis que je
 vous l'amène demain & que vous
 ne pouvez refufer de le voir. —
 Alors, fans attendre ma réponfe,
 fans me donner le temps de la
 remercier de l'intérêt qu'elle pré-
 noit à moi, elle fe leva, fut faluer
 ma mère, remonta dans fon caroffe
 & partit, me laiffant dans une agi-
 tation, dans un trouble, qu'il m'é-
 toit impoffible de diffimuler. Ma
 mère s'en apperçut, elle m'en de-
 manda la caufe, que je n'ofai lui

confier : mais je ne cachai rien à ma chère Fanni; cette aimable sœur qui, par la gaieté de son caractère, avoit toujours été accusée d'insensibilité, peu susceptible de ces délicatesses de sentiment qui tourmentent mon cœur, ne fit que rire du ton plaintif avec lequel je lui exposai ma situation. — Vous voilà bien malade, me dit-elle en riant! vous retrouvez fidelle, un amant chéri que vous croyiez perdu! y a-t-il là de quoi s'affliger? Je vous voyois sans peine épouser le langoureux Campel, mais j'aurai bien plus de joie à vous voir Mad. Dormont. Croyez-moi, suivez votre penchant, & ne craignez pas que Campel se brûle la cervelle pour vous avoir perdue. Les amans d'aujourd'hui ne se poignent plus, la mode en est passée. Campel arrivant dans ce moment, entendit

ces derniers mots prononcés par ma sœur. Il les auroit pris sans doute pour une de ces plaisanteries qui lui étoient familières, si la pâleur de mon visage & mon air consterné ne lui eussent fait présumer que le discours de Fanni pouvoit être sérieux. — Seroit-il vrai, dit-il, Mademoiselle, qu'un instant m'eut rendu le plus infortuné des hommes, & que Miss Dormer n'eut paru que pour détruire mon bonheur? — Hélas! Monsieur, lui dis-je, en versant un torrent de larmes, comment vous apprendre que, trompée par de fausses apparences, j'ai condamné Dormont, & qu'il est innocent?

Alors je lui racontai tout ce que j'avois appris de Miss Dormer: vous avez lu dans mon cœur, continuai-je ensuite, aucune de mes pensées ne vous a été cachée, &

vous devez juger que l'innocence de Dormont, & les peines qu'il a souffertes pour moi, doivent lui rendre toute mon affection. Mais si elles lui redonnent mon cœur, elles ne détruisent ni l'amitié que je vous dois, ni la reconnaissance dont je serai toujours pénétrée pour vos généreux procédés : rien n'en effacera jamais le souvenir, & la résolution que j'ai prise, de ne me donner ni à lui ni à vous, en est une preuve assurée. — Est-il possible, s'écria Cappel, que vous m'appreniez en versant des larmes un événement qui doit combler vos vœux ? Oh ! Mademoiselle, que vous m'avez mal connu, si vous m'avez jugé capable d'accepter le douloureux sacrifice que votre générosité vient m'offrir. Non, Mademoiselle, non, je ne l'accepterai point, le ciel m'est

témoin que votre bonheur fut toujours l'unique objet de mes desseins; & mon amitié, toujours supérieure à mon amour, m'offre dans cet événement l'occasion de vous le prouver; & un motif de consolation dans mon malheur qui m'aidera à le supporter; permettez-moi seulement de m'éloigner: j'espère conserver assez de force pour apprendre, sans mourir, que vous vous donnez à un autre; mais je ne me sens pas celle d'en être le témoin; peut-être même la vue de ma douleur troubleroit-elle le repos de votre ame; sensible comme je la connois, elle en seroit touchée, & je dois vous épargner un sentiment de pitié que vous ne pourriez me refuser: peut-être que mes réflexions & une longue absence pourront me procurer assez de tranquillité pour réduire mes sentimens

aux feuls qu'il me fera permis de vous témoigner. En prononçant ces derniers mots, il me baïsa respectueufement la main, & fortit, me laiffant fi touchée que je ne pus retenir mes larmes : & ma fœur, malgré fon infenfibilité, fut affez attendrie pour perdre en ce moment la gaieté qui lui étoit naturelle.

Le malheureux Campelen fe retirant, rencontra ma mère : elle voulut lui parler, mais couvrant fes yeux de fon mouchoir pour cacher fes pleurs, il lui fit une profonde révérence, & partit fans pouvoir prononcer un mot. Très-étonnée, comme vous pouvez croire, elle vint nous trouver, pour apprendre de nous le motif d'une conduite qui lui paroiffoit fi étrange. Etouffée par mes larmes, je ne pûs lui parler. Fanni fe chargea de le lui

apprendre. Alors elle lui raconta le commencement de la passion de Dormont, les suites qu'elle avoit eue, les malheurs que nous avions éprouvés. Enfin, elle l'instruisit de toute mon histoire, jusqu'au moment du départ de Campel. Ma mère l'écouta avec la plus grande attention : autant prévenue en faveur de Dormont par son changement de religion, que par la fortune dont elle apprenoit qu'il devoit jouir, elle ne balança point à lui donner la préférence. — Ce n'est pas tout, dit alors Fanni en riant, apprenez que ma sœur, pour n'offenser aucun de ses amans, ne veut se donner ni à l'un ni à l'autre. — Belle résolution ! dit ma mère, digne d'avoir place dans un roman. Pour le coup j'empêcherai bien qu'elle ne l'effectue, reprit Fanni, du même ton de gaieté. Ce sera la

chose unique, & la première fois qu'on verra des parens user de leur autorité pour forcer une malheureuse victime à épouser l'amant qu'elle chérit; mais ma sœur, continua-t-elle, est un être extraordinaire, née pour les événemens singuliers. La gaieté de Fanni ne m'empêchoit pas de penser au malheureux Campel; je l'interrompis pour prier ma mère d'envoyer un de ses domestiques savoir s'il étoit encore à Amstead. En attendant son retour, elle s'étendit en éloges sur le mérite de mes deux amans; & ce ne fut pas sans quelque plaisir que je lui vis donner la préférence à Dormont, pour lequel, ainsi que je l'ai dit, son changement de religion l'avoit déjà prévenue.

Le domestique à son retour d'Amstead nous apprit le départ de Campel, & j'en fus véritablement

affligée , j'aurois voulu favoir le parti qu'il avoit pris. Ce fut bien pis lorsque le soir, le mari de ma sœur vint nous apprendre que cet infortuné avoit été attaqué par trois brigands, sur le chemin de Londres, & auroit sans doute succombé sans le secours d'un cavalier, qui venant par la même route, indigné d'un combat aussi inégal, avoit sur le champ volé vers lui, s'étoit mis à ses côtés, & avoit non seulement ranimé son courage, mais tué un des assassins & mis les autres en fuite, ajoutant que Campel, dangereusement blessé, avoit été rapporté dans une auberge. Ce récit me pénétra de douleur; il faut l'aller voir, dis-je à ma mère, il faut aller lui porter du secours: j'eus peu de peine à la déterminer à donner cette marque d'intérêt & d'estime à celui qui le

méritoit si bien. Fanni nous accompagna ; mais comment vous peindre le sentiment que j'éprouvai en voyant Dormont assis au chevet du lit de Cappel ?

Ma sœur craignant les effets d'une telle surprise , me fit passer dans une chambre voisine , dans laquelle je perdis entièrement connoissance. Revenue à moi , je vis cet aimable Dormont à mes pieds , arrosant mes mains de ses pleurs ; ce moment peut être senti , mais jamais exprimé. La présence de ma mère ne put nous empêcher de nous livrer à l'excès de notre joie.

Le désir d'apprendre la suite des événemens qu'il avoit éprouvés arrêta nos premiers transports. Mifs Dormer , lui dis-je , m'a appris les peines que vous avez souffertes pour moi , je voudrois en savoir

le détail de vous-même. — Oui, cher ange, me dit-il, j'ai essuyé quelques mois de Bastille, mais cette prison m'étoit bien moins douloureuse que l'idée d'être oublié de mon Henriette : voici à quelle occasion je fus arrêté. Mifs Dormer vous a sans doute informée de la lettre par laquelle je lui apprenois mon départ de Paris, mais j'étois loin de vouloir quitter cette ville sans m'être vengé du comte : pour n'en pas manquer l'occasion, je fus m'établir à St. Denis, d'où je lui demandai un rendez-vous. L'agitation dans laquelle je parus à mes hôtes, leur fit présumer quelque projet violent : ils s'emparèrent de ma lettre & la portèrent au lieutenant de police. Vous savez la rigueur des lois établies en France contre les duels ; ce magistrat, instruit de mon dessein,

me fit arrêter, je fus conduit à la Bastille; j'y passai quelques mois sans espérance d'en sortir, & ce fut au moment où j'attendois le moins ma liberté, qu'elle me fut rendue. Je la dûs aux vives sollicitations du comte & à celles de la marquise. Je reçus dans le même moment une prière de Miss Dormer de me rendre chez elle, -j'y trouvai le comte. Je fus d'abord ému par sa présence, mais il s'excusa avec tant de noblesse & de franchise sur la passion ardente que vous lui aviez inspirée, Miss Dormer fit si bien valoir les soins qu'il s'étoit donnés pour faire finir ma captivité, que dans un embrassement tendre nous étouffâmes tout sujet de ressentiment. Il me confirma ce que j'avois déjà appris de la supérieure, & me félicita sur le bonheur d'être aimé de vous.

Le premier usage que je fis de ma liberté, fut d'aller remercier la marquise d'avoir contribué à me la procurer : j'y trouvai nombreuse compagnie, & j'eus la douce satisfaction d'entendre prodiguer à mon Henriette les louanges qu'elle méritoit si bien. Je revins ensuite chez Miss Dormer, avec laquelle je partis de Paris le lendemain étant aussi impatiens l'un que l'autre de nous rendre à Londres. A peine arrivé, j'ai cherché sans pouvoir la trouver la demeure de Mad. Belville. Dans l'espérance que Miss Dormer auroit été plus heureuse, je me suis rendu chez elle, où j'ai appris avec quelque surprise qu'elle étoit partie pour Amstead. Je venois la joindre, lorsque j'ai apperçu un cavalier qui se défendoit avec valeur, mais avec peine, contre trois assassins; j'ai volé

à son secours, j'ai eu le bonheur d'éviter qu'il ne succombât, & le bonheur plus grand de retrouver mon Henriette. Dormont eut à peine fini, que chacun s'empressa de lui témoigner le plaisir qu'avoit fait le récit de ses aventures, après lequel cédant avec joie aux empressements de Fanni, de son mari & même de ma mère, pour ne plus nous quitter, nous nous rendîmes ensemble chez elle, où, confirmant par son aveu notre engagement, elle mit le comble à notre bonheur.

Le lendemain, Campel, instruit par ses hôtes du nom de son libérateur, lui écrivit pour lui faire tous les remerciemens qu'il croyoit lui devoir : si je vis, lui disoit-il, comme mon chirurgien me le fait espérer, j'emploierai tous les instans de ma vie à vous prouver ma reconnoissance : il le félicitoit sur son

bonheur, dont il le reconnoissoit seul digne : il finissoit par l'assurer que l'idée de me savoir heureuse contribueroit à son rétablissement ; qu'en conséquence je ne différasse pas à le rendre heureux.

Mais ni les instances que renouvela ce généreux & tendre jeune homme, ni les sollicitations de ma famille, ni les empressements de Dormont, ne purent me faire consentir à lui donner la main que Campel ne fut entièrement rétabli. Persuadée qu'alors il ne tarderoit pas à s'éloigner de nous, je crus devoir à sa constance, à une passion aussi tendre que désintéressée, de ne pas le rendre témoin d'une cérémonie qui ne pouvoit qu'affliger son cœur. Je fus trompée dans mon attente. Campel, entièrement rétabli, m'écrivit pour me prier de lui permettre d'assister à une union

dont sa raison, ses réflexions, & plus encore les vœux qu'il avoit toujours fait pour mon bonheur, lui permettoient d'être témoin : la douce satisfaction qu'il éprouvoit, disoit-il, en me voyant heureuse, ayant détruit en lui tout le regret qu'il auroit pu avoir de n'avoir pas été l'artisan de ma félicité. Il parut en effet, & il assista à mes noces avec un air de tranquillité qui, me prouvant celle dont jouissoit son ame honnête, me permit de goûter sans trouble la joie de m'unir à mon cher Dormont.



C'est ainsi qu'Henriette, après avoir essuyé toutes les peines qu'un désir immodéré de plaire pouvoit lui faire éprouver, revenue d'une passion aussi dangereuse, trouva le bonheur dont la pureté de son cœur la rendoit si digne ; mais comme

le lecteur pourroit désirer de savoir quel fut le sort des principaux personnages qui ont figuré dans cette histoire, nous espérons qu'il apprendra avec quelque plaisir que la comtesse de Portland & sa sœur Lady Cécilia, méprisées à si juste titre, & bannies de la cour, allèrent finir leurs jours au fond d'une province, où le mari de cette dernière, obligé de les suivre, fut le moins à plaindre; une bouteille de vin que lui porte un voisin, pour l'aider à la vider, suffisant à ses désirs. La jeune Louise, quoique née avec les plus heureuses dispositions, ne résista point aux mauvais exemples, & sa passion pour le Lord Stafort ne l'empêcha pas de se laisser séduire par le sommelier de la maison, qui l'épousa malgré ses parens : son peu généreux amant cédant à son avarice, s'unit à une fille de la

Cité, dont la grande fortune ne le consola pas de tous les chagrins qu'une femme sans principes, sans éducation, qui ne connoît que l'orgueil que procure la fortune, peut donner à son mari. Le chapelain fut le plus heureux de cette société ; les soins qu'il avoit donnés à la Comtesse furent récompensés par un bon bénéfice que le Baronnet lui fit obtenir, mais assez éloigné de lui pour que la Comtesse fut obligée de faire ses prières seule. Tripoli, l'indigne Tripoli, paya sur l'échafaud un nouveau meurtre commis en lâche dans Londres ; tout le crédit des deux grandes dames n'ayant pu le garantir du châtiment dû à son crime. C'est ainsi que chacun fut puni ou récompensé, selon son mérite.

Fin du dernier Volume.

584378

58N



JA 1
15238